

SOIGNER LES OASIS, UNE AUTRE VISION DE L'ÉGLISE

Réflexion en ecclésiologie appliquée

Emmanuel Fuchs

Avril 2023

Publié en libre accès sur le site de l'Institut lémanique de théologie pratique en juin 2023

<https://www.unil.ch/iltp/home.html>

Préface

Soigner les oasis... qui n'en rêverait pas ? Qui ne se précipiterait pas pour découvrir comment participer ?

Mais quelle déconvenue pour qui découvre qu'il n'est question que de la vie en Église ! Pour de nombreux contemporains, ce qui est annoncé comme oasis tient à première vue plutôt de lieux en voie de désertification. Le titre de cet essai ne peut émaner que de la plume d'un pasteur enthousiaste qui demeure heureux de son ministère. C'est le cas d'Emmanuel Fuchs, dont la joie n'est pas factice, mais creusée dans l'épreuve et le combat spirituel, et nourrie de nombreuses expériences de terrain, dans lesquelles il a appris à discerner des lieux de vie. C'est la raison pour laquelle je l'ai encouragé à transmettre cette lucidité courageuse avec laquelle il poursuit son activité pastorale.

Pasteur depuis 1988, il a également été Président de l'Église Protestante de Genève (EPG) de 2014 à 2020, tout en gardant un mi-temps paroissial. Retourné à présent au ministère pastoral à plein temps, il garde le cap d'une orientation attentive vers les possibilités de développement d'expressions ecclésiales adaptées au temps présent, dans une analyse à la fois critique et confessante.

Je l'ai incité à rédiger le plus précisément possible les interprétations qu'il tire de son expérience de direction ecclésiale et communautaire. Car les nouvelles générations de fidèles ou de personnes en recherche, de ministres et de responsables ont besoin de tels témoignages. Il existe peu d'ouvrages d'ecclésiologie de terrain en francophonie protestante. L'exercice est en effet difficile, nécessitant à la fois des fondements ecclésiologiques solides, une sensibilité aux besoins de la vie communautaire aujourd'hui, et une conscience aigüe des mutations des dernières décennies.

Aucune analyse de terrain ne saurait être « modèle » ou « typique » et les propositions qui suivent relèvent du soin et de l'attention à développer et ne sauraient se cantonner à des « solutions » ou des « recettes ». Ce qui est précieux et personnel est le travail d'interprétation des situations à la lumière d'une histoire et d'un contexte spécifique, et de la transmission de l'héritage réformé, dans l'ouverture à d'autres destinataires, pour un témoignage évangélique (issu de l'Évangile) « raisonnable », comme le précise Emmanuel Fuchs.

Notre site de l'Institut Lémanique de Théologie Pratique a vocation à faire communiquer théologien-nes, pasteur-es et personnes intéressées par la vie croyante aujourd'hui, dans une

émulation réciproque et constructive, dont le but est d'apprendre à cultiver les oasis ecclésiales et théologiques.

Avec l'espérance de fleurements toujours possibles.

Élisabeth Parmentier

Remarque liminaire

J'ai défini ce travail comme une « réflexion en ecclésiologie appliquée ». Suivant les conseils avisés de la Professeure Élisabeth Parmentier, je n'ai pas cherché à rédiger une thèse en ecclésiologie qui aurait recouvert tout le champ et englobé l'entier des problématiques liées à l'ecclésiologie contemporaine. Je n'ai pas effectué un travail épistémologique complexe qui s'appuierait sur l'ensemble des documents traitant de la question.

Je suis parti de ma pratique. Comme je le fais depuis que j'ai commencé le ministère : j'essaie de penser théologiquement une pratique et d'en construire un système cohérent. C'est en ce sens que cette réflexion se veut « ecclésiologie appliquée ». Sa force est d'être clairement enracinée dans une pratique qui a pu être expérimentée au fil des années, des joies et des difficultés rencontrées dans les différents types et lieux de ministère que j'ai personnellement côtoyés. Mais sa faiblesse est le dos de la médaille. Si elle est issue d'une pratique attestée, cette réflexion est forcément liée à ma personne, à mon style d'exercer le ministère. C'est toute la limite de l'exercice !

Je suis bien conscient, comme on le verra au cours de cette réflexion, qu'il n'y a pas qu'un seul modèle d'exercer le ministère. Quelle prétention de le penser ! J'ai toutefois la conviction que le modèle, tel qu'il est défini dans cette recherche, cette « stratégie missionnaire », pour déflorer un terme qui reviendra au cours des pages à venir, ne se limite pas à mon seul ministère, à ma personne ou à mes charismes. Ses grandes lignes, ses intuitions, les défis soulignés devraient pouvoir être largement repris et adaptés dans un autre contexte ecclésial que celui que je connais. C'est là mon espoir.

Introduction : penser l'Église réformée à partir de ses seuls défis missionnaires

Il y a cinquante ans pour couvrir le territoire géographique que je suis désormais seul à desservir comme pasteur en ville de Genève, il y avait 19 pasteurs¹ ! Ce chiffre à lui seul souligne l'effondrement de l'Église auquel nous assistons. Il y a objectivement de quoi être inquiet.

Alors oui, on peut toujours se voiler la face et regarder le verre à moitié plein. Il y a effectivement des communautés qui font preuve d'une belle vitalité, la pertinence du message de l'Évangile n'est pas démentie et l'on note une réelle aspiration spirituelle chez nos contemporains. Le constat n'en demeure pas moins sévère. Nos assemblées sont vieillissantes, le nombre de donateurs ne cesse de diminuer, nos communautés souffrent d'une absence de renouvellement (on peine à recruter de nouveaux bénévoles), le nombre de vocations pastorales est en chute libre, l'influence de l'Église au cœur de la cité se restreint toujours davantage. Mais le plus inquiétant sans doute est d'observer le peu de familles et de jeunes désormais impliqués dans nos communautés, ce qui ne laisse rien augurer de bon pour l'avenir. On est au mieux sur une « queue de comète ». On peut espérer tenir le coup encore un certain temps en maintenant quelques lieux de vitalité, mais on ne voit pas de renversement arriver. Une tendance au repli semble inexorable. Que faire si on ne veut pas que le dernier qui s'en aille éteigne la lumière ?

Nous ne sommes plus très loin de la réalité que décrivait le professeur Jean-Marc Chappuis, dans un livre de « science-fiction ecclésiale » en 1984 déjà, quand il rédigeait non sans humour l'« histoire fantastique de William Bolomey, dernier pasteur chrétien ».

Et pourtant, je continue d'aimer cette Église et de croire que dans toute son imperfection et sa fragilité, elle demeure un outil précieux et irremplaçable au service de l'Évangile. Je crois aussi à la fidélité du Seigneur qui veille sur elle et lui garantit un avenir. Mais quel avenir ? Telle est la question. Pour que cet avenir porte du fruit, nous devons accepter de radicalement changer notre manière de penser l'Église. Si nous continuons, comme nous le faisons actuellement, en ne faisant qu'aménager ce qui existe déjà, nous allons dans le Mur et nous y allons très vite.

Je n'ai pas la prétention d'avoir les réponses aux nombreuses questions que le déclin de notre Église nous pose. Je veux encore moins donner des leçons. Cette réflexion est à lire comme un cri du cœur et une espérance, qui s'appuie sur une prise de conscience de la réalité, une réflexion théologique exigeante et une solide expérience du terrain.

¹ Pour faciliter la lecture, nous éviterons d'écrire à chaque fois le/la pasteur/e en préférant le terme « pasteur » au masculin bien conscient que la réalité du ministère touche désormais autant les hommes que les femmes pasteur(e)s.

Je peux faire valoir en effet une certaine expérience : plus de 35 ans de vie paroissiale dont certaines comme président d'Église. J'ai une bonne connaissance de la situation des Églises suisses et francophones. Alors oui, je suis inquiet face à la situation de l'Église (on le serait à moins). Inquiet devant l'effondrement constaté et l'absence de réflexion théologique sur l'Église. On semble davantage se contenter de « gérer » l'Église (quel affreux terme !) que de penser l'Église. On accepte comme inéluctable le déclin progressif de notre Institution. Au sein de l'Église protestante de Genève (ci-après EPG), les responsables actuels semblent avoir acté le fait que, d'ici quelques années, il n'y aura plus qu'une vingtaine de pasteurs sans pour autant revoir radicalement la manière d'organiser l'Église, sans développer de stratégie missionnaire adaptée au contexte actuel.

Cette réflexion, certains la trouveront paradoxalement d'un classicisme suranné, car elle souligne l'importance de la communauté locale et du ministère de pasteur généraliste. Je la crois au contraire moderne. En trente ans, le métier de pasteur et la vie d'Église ont complètement changé et pourtant, il y a toujours des cultes à célébrer, des personnes à visiter, des personnes à catéchiser (*nihil novi sub sole?*) C'est peut-être l'originalité de cette réflexion : repartir des fondamentaux, mais penser l'Église non plus à partir de son passé ou de sa structure (trop lourde), de son Institution ou de ses règlements, mais à partir de ses seuls défis missionnaires.

Je n'ai pas l'ambition d'écrire une énième thèse en ecclésiologie ni celle de vouloir couvrir de manière exhaustive les différentes situations d'Églises et leurs défis respectifs. Je pars de mon expérience au sein de l'EPG. Son statut particulier la rend particulièrement intéressante à étudier : elle est à la fois Église historique avec une forte tradition et Institution, mais elle est également indépendante. Cette réflexion doit toutefois pouvoir s'appliquer à d'autres situations d'Église dans le contexte de déchristianisation en Europe occidentale. Ma connaissance de la situation des autres Églises suisses et francophones devra me permettre d'élargir la perspective. Certes les défis ne sont pas toujours les mêmes dans chaque Église sur des questions précises comme celles du membre ou du financement par exemple ; en revanche, la problématique globale reste identique à chaque Église et les défis finalement très proches.

J'ai pensé cette recherche non pas avec toute la rigueur épistémologique que demande une étude universitaire en ecclésiologie, mais à partir du terrain que je connais, que je rencontre tous les jours. Chaque paragraphe sera ainsi agrémenté d'exemples concrets, peut-être très locaux, parfois anecdotiques, mais qui permettront d'illustrer concrètement la réflexion.

1^{re} partie : L'Église a-t-elle encore un avenir ?

I Un regard sans complaisance

1. I.1 Une nécessaire conversion

Quand on regarde la situation des Églises protestantes « historiques » dans nos contrées occidentales, on peut être légitimement découragés devant la situation dramatique, l'état de fragilité, la désaffection que connaissent les Églises. On peut aussi essayer de rester optimistes et se dire que malgré un contexte extrêmement défavorable, les Églises se maintiennent malgré tout, petites, mais présentes, et s'accrocher à cette espérance.

Cette espérance n'est pas infondée, puisque théologiquement nous pensons l'Église conduite par le Seigneur qui en demeure la tête. On peut donc garder confiance qu'indépendamment de la situation extrêmement préoccupante que connaît l'Église, le Seigneur est le gardien de son Église. Il la conduit et continuera de la porter. On peut même aller plus loin et penser théologiquement ce temps de crise comme une mise à l'épreuve salvatrice que le Seigneur fait subir à l'Église pour l'obliger à changer et à rester en constant état de veille.

Cette posture confiante est théologiquement défendable. Après tout l'Église en a vu d'autres ! Elle ne doit toutefois pas devenir un oreiller de paresse, comme s'il suffisait de prier mollement et d'attendre pour que les choses redeviennent comme avant par la simple grâce du Seigneur. Croire que le Seigneur veille sur son Église ce n'est pas espérer un retour en arrière. On le sait : il n'y a jamais de retour comme avant. Les nombreux récits de guérison, de relèvement dans la Bible nous donnent la confiance que le Seigneur toujours devant nous ouvre un chemin, mais ce chemin n'est jamais un chemin qui revient en arrière.

Cette posture confiante est possible pour autant qu'elle devienne un socle, un appel à la conversion et non un oreiller de paresse spirituelle ou missionnaire. « *Si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous pareillement* », répond énigmatiquement le Seigneur en Luc 13.3 à ceux qui l'interrogent sur des faits divers tragiques. « Se convertir », voilà bien l'exigence qui nous est demandée. Pour se maintenir, l'Église doit impérativement se penser autrement, se convertir. Si le Seigneur aime son Église, ce que nous croyons, alors nous devons être à la hauteur de cette responsabilité confiée et de l'attente qu'il place en ses serviteurs. Nous devons commencer ce travail de conversion pour nous-mêmes, en nous-mêmes, avant de vouloir le penser pour l'Église.

La tâche, en effet, est énorme, le défi de taille. Il faut oser un regard lucide sur la situation. Si l'on regarde la situation de l'Église protestante de Genève, bastion historique de la tradition réformée, lieu emblématique qui a essaimé la Réforme à travers le monde, nous pouvons, nous devons être inquiets. Les chiffres sont une réalité crue ; ils ne mentent pas, dit-on. Quand on prend en compte le nombre de baptêmes célébrés, celui des jeunes qui suivent un parcours catéchétique (une poignée se prépare au baptême ou à la confirmation chaque année — plusieurs paroisses ou régions renoncent même à ouvrir des groupes et ont comme abandonné cette tâche !), le nombre de paroissiens participant au culte, l'âge moyen des bénévoles et des donateurs, on ne peut que légitimement se poser la question de l'avenir même de l'Église.

Trop longtemps, avec la fausse excuse que l'Église n'était pas là pour « faire du chiffre », on a refusé de regarder ces indices pourtant éloquents. Si plusieurs années de suite, dans une même communauté, on célèbre plus de services funèbres que de baptêmes, il y a un souci. Il n'est nul besoin d'être un expert en statistiques ou en ecclésiologie pour percevoir le problème ! Dans n'importe quelle « entreprise », de tels chiffres auraient immédiatement fait tirer la sonnette d'alarme. Sans changements urgents et radicaux, sans une conversion spirituelle (une *metanoia*) profonde, personnelle et communautaire, l'Institution va à sa perte. L'Église dans sa forme actuelle est appelée à disparaître, non parce qu'elle aura subi quelque oppression ou discrimination, mais parce qu'elle n'aura pas su comprendre le monde dans lequel elle évolue.

Lors d'un séminaire, un étudiant en théologie me demandait ce qu'il fallait faire pour « rafistoler » les brèches dans la coque du bateau « Église » en train de couler. Je lui ai répondu que nous avons effectivement tenté durant des années de courir d'un endroit à l'autre du bateau pour combler les fuites et sauver la coque. Aujourd'hui, je crains que cette entreprise soit vouée à l'échec : les brèches sont trop grandes. Il faut accepter de devoir changer de bateau : en prendre un plus petit, plus modeste, mais aussi plus réactif, plus sensible au souffle de l'Esprit.

Jeune pasteur, j'ai très vite intégré le Consistoire et participé à différentes réflexions sur les modèles d'Église. J'ai cru qu'en travaillant sur le modèle pour l'adapter, nous allions pouvoir donner à l'Église les moyens de sa mission. Or les nombreux changements de modèle que notre Église a connus au cours des dernières décennies n'ont en rien apporté le renouveau espéré. Parallèlement à cette désillusion, j'ai pu mesurer combien l'Évangile reste d'une pertinence et d'une modernité déconcertantes et combien le souffle de l'Esprit ne cesse de trouver des chemins de traverse pour toucher les cœurs. Je crois à l'importance de l'Église comme un outil essentiel à la mission de Dieu sur terre, mais son avenir ne peut pas reposer sur elle-même ou

sur ses seules capacités de gestion ; elle repose sur sa capacité à se recentrer autour de la Parole de Dieu et à se laisser insuffler, vivifier par l'Esprit.

Au fil des années, j'ai appris à faire reposer mon ministère, plutôt que sur mes capacités d'organisation, d'anticipation, de travail, davantage sur une forme d'abandon, de lâcher-prise, de confiance que le Seigneur renouvellera chaque matin ma vocation et ma joie de le servir.

Cette conversion est un travail de tous les jours, c'est à cette conversion tant personnelle que communautaire qu'il nous faut travailler.

Le défi : oser regarder la réalité en face, analyser les chiffres. Analyser la capacité de renouvellement de la communauté. Chaque année, vérifier concrètement si le nombre de paroissiens inscrits comme actifs a augmenté ou diminué.

1. I.2 Ne pas reproduire le même

L'Église telle qu'on l'a connue ces cinquante dernières années est morte ; au mieux elle est en train de s'éteindre avec cette génération. On ne peut pas rêver retrouver l'élan que nos communautés ont pu connaître, la place qu'elles ont pu occuper il y a encore trente ans par la seule qualité de nos prestations ou l'engagement de nos ministres et bénévoles. En trente ans de pratique pastorale, nous avons vu le métier de pasteur complètement changer, même si les fondamentaux du ministère ne changent pas (prêcher l'Évangile, enseigner, accompagner), Prenons un seul exemple. Durant l'été, une paroisse bien organisée va envoyer des informations bien faites et attrayantes à l'ensemble des familles de son registre pour les inviter à inscrire leurs enfants à l'une ou l'autre des activités proposées. C'est ce que nous avons fait l'été 2021 à la Paroisse Rive Gauche. Nous avons envoyé des centaines d'invitations et nous n'avons reçu aucune réponse en retour, pas une seule ! Au tournant du siècle, nous pouvions en général encore espérer que 10 à 20 % des parents se laisseraient intéresser, même s'ils n'étaient pas eux-mêmes directement pratiquants. Ce qui a radicalement changé, c'est que nous ne pouvons plus nous appuyer sur un réservoir de « protestants culturels » qui, sans être membres actifs de la communauté, se sentaient toutefois liés, même de loin à l'Église protestante et à ses valeurs. Cette tranche-là de la population a quasiment disparu. Cette déliquescence de la frange culturelle des protestants est particulièrement notoire pour l'EPG du fait de sa situation

particulière. En effet, l'EPG n'est pas une Église de membres² comme peut l'être l'Église Protestante unie de France (EPUF) ; mais elle n'est pas non plus une Église d'État (où les protestants souvent malgré eux continuent de contribuer au financement de l'Église).

On ne peut donc plus simplement espérer que la seule présence de la communauté ou de la qualité de ce qu'elle offre suffise pour la renouveler naturellement et spontanément. À titre d'exemple, une à deux forces pastorales aujourd'hui suffisent pour couvrir les besoins communautaires d'un territoire géographique où une vingtaine de pasteurs se partageaient le travail il y a cinquante ans. Clairement, on ne fait plus le même métier et la présence de la communauté locale qui était encore visible (par les cultes, la présence dans les écoles, les hôpitaux, les homes, les activités de quartier) s'étirole. On peut se poser la question de savoir si l'offre de l'Église diminue parce que les demandes diminuent ou si les demandes diminuent parce que la présence de l'Église devient moins visible. C'est un peu l'histoire du serpent qui se mord la queue ! Le temps où l'Église était au milieu du village est bel et bien révolu, surtout en paysage urbain. Demandez seulement à un passant où se trouve le Temple le plus proche, il vous faudra beaucoup de chance pour trouver quelqu'un qui puisse vous indiquer le chemin !

Les communautés actuelles continuent toutefois de vivre. Le culte est célébré, l'Évangile proclamé ! Il y a un peu de monde, certaines communautés peuvent tout de même revendiquer une certaine vitalité. Il y a encore un peu d'argent, un peu de forces pastorales, mais si l'on ne fait que continuer à reproduire le modèle qui a prévalu jusqu'à maintenant, je doute qu'il y ait encore beaucoup de communautés d'ici dix ans, mis à part quelques poches de résistances ou lieux phares historiques.

S'il n'est pas déjà trop tard, il est urgent d'ouvrir les yeux.

Le défi : analyser nos pratiques, nos habitudes, nos offres. Les remettre en question pour en vérifier leur pertinence dans le contexte actuel face à l'effritement du modèle multitudiniste. Définir ce qui doit perdurer et ce qui, en revanche, doit être abandonné.

² Par « Église de membres », nous entendons une Église dont les fidèles ont délibérément choisi de devenir membre de l'Institution.

1. I.3 Entre tradition et innovation

Devant ce constat de repli et l'incertitude de l'avenir, un double écueil menace l'Église : la citadelle et le musée. La citadelle exprime la volonté de faire de la communauté un lieu de refuge, une arche de Noé, un bastion protégé des aléas du monde. Un lieu qui résiste à toute modernité ou changement. Cette tentation a traversé toute l'histoire de l'humanité. On peut penser aux communautés esséniennes au temps du Christ ; on le voit aujourd'hui encore dans passablement de communautés qui voient leur rapport au monde comme un risque, une menace pour leur pureté spirituelle. Cette tendance peut prendre des formes extrêmes, comme dans certaines communautés qui se coupent littéralement du monde ; elle peut prendre des formes moindres, mais qui prônent néanmoins une forme de mise à l'écart de la société, de ses valeurs dominantes, de ses manières de vivre. Pour ce qui concerne l'ecclésiologie réformée, cet isolement, cette coupure du monde marquerait la fin de notre tradition d'Église qui a toujours cherché la rencontre, la confrontation avec le monde et non la fuite ou le repli sur soi, et cela par fidélité théologique à l'Incarnation du Christ qui nous veut à sa suite acteurs du monde.

Le musée, c'est la tentation conservatrice de ne se référer qu'au passé, à la tradition. C'est le fait de paroissiens qui vivent de nostalgie et s'accrochent à ce qui s'est toujours fait. C'est aussi la volonté de personnes extérieures³, sans connaissance réelle de la vie de l'Église, qui la relèguent dans le passé, l'Église devenant le témoin de notre histoire qui se déroule désormais sans elle⁴. Ce risque est particulièrement grand pour une Église comme l'EPG qui est porteuse d'une riche histoire, bastion historique de la Réforme. Cela peut représenter un handicap ; l'Église étant souvent reléguée au passé, elle n'est plus prise en compte dans les débats actuels⁵. Cela peut parfois provoquer des malentendus ou incompréhensions. Comme président d'Église,

³ Lors de l'annonce faite d'une invitation adressée à l'Église catholique de célébrer une messe à St Pierre, il est intéressant de noter que parmi les personnes qui ont protesté avec le plus de virulences, nombreuses étaient celles qui étaient sans lien avec l'Église protestante actuelle, mais qui continuaient de vivre avec une image obsolète des tensions entre protestants et catholiques bien loin de la réalité œcuménique que nous connaissons depuis des décennies à Genève

⁴ On peut citer les tensions récurrentes qu'il y a à Genève entre les Églises (catholique et protestante) et la Commission des monuments et des sites, chargée de la sauvegarde du patrimoine. Selon cette commission, il ne faudrait toucher à rien dans les Temples historiques afin de préserver l'héritage patrimonial. Mais un temple, une cathédrale est un lieu vivant qui n'a cessé d'évoluer au fil des siècles pour répondre aux aspirations des communautés locales. Aujourd'hui on ne célèbre plus un culte comme on le faisait au début du 20^e siècle. Les besoins de la mission ont changé et pourtant, nous devrions en Église, selon ces experts du patrimoine, ne plus toucher aux bâtiments. C'est une vraie question de fond.

⁵ Lorsqu'il s'est agi en urgence de trouver à Genève des lieux pour héberger des sans-abri, le collectif d'associations actives sur le terrain social a fini par se tourner vers l'EPG pour savoir si nous étions prêts à mettre des temples à disposition. Ce que nous avons immédiatement accepté de faire, à une condition toutefois que nous soyons reconnus comme sponsor du projet et intégrés au collectif. Alors que l'Église avait été chassée du terrain social et associatif, ce fut une intéressante manière de rappeler notre présence au cœur de la cité.

j'ai toujours été frappé de constater la discrédance entre la réalité que nous vivions sur le terrain et ce que nos interlocuteurs, peu avertis, pouvaient imaginer de la situation de notre Église au vu de son glorieux passé.

Un troisième risque consisterait à vouloir « balancer le bébé avec l'eau du bain », autrement dit rejeter tout ce qui s'est fait jusqu'à maintenant, faire table rase du passé. Si la seule reproduction du même conduit à une impasse, le rejet de ce tout qui se fait serait une tout aussi grande erreur. En effet, la communauté existante, même vieillissante, même fragile, mérite d'être prise au sérieux, soignée, accompagnée, visitée. C'est essentiel. Ces personnes sont non seulement la mémoire de la communauté ; elles sont aussi riches d'une expérience de vie et de profondeur spirituelle qui représentent un véritable trésor.

Si cette communauté doit être accompagnée pastoralement, on pourrait même dire « cocolée », cette importante composante du ministère ne peut toutefois suffire, car, de fait, elle exclut presque tout renouvellement. L'ouverture d'esprit, la qualité de l'accueil, l'attention portée à l'autre n'y font rien : une communauté vieillissante (et c'est le cas de la plupart de nos communautés, pour ne pas dire toutes !) dégage malgré elle une force centrifuge qui l'éloigne de ceux qui veulent s'en rapprocher. Si une communauté perd la dimension multigénérationnelle essentielle, elle aura de plus en plus de difficultés à retenir les personnes qui ne font pas partie du cercle majoritaire. Autrement, la communauté tend à devenir un cercle limité à une tranche d'âge seulement.

J'ai été frappé de voir combien un certain nombre de jeunes personnes, désireuses de s'engager au sein de l'Église, n'ont pas réussi à y trouver leur place malgré une forte motivation. On l'a vu avec des jeunes s'engageant dans des conseils de paroisse et/ou au synode (consistoire). Malgré des compétences indéniables, un regard neuf essentiel, une volonté de servir, ils se sont petit à petit fait repousser sur les marges. C'est comme si la greffe ne prenait pas entre des corps trop étrangers, indépendamment d'une bonne volonté affichée de part et d'autre.

Cela me rappelle l'histoire de cette jeune femme qui avait en elle une réelle aspiration spirituelle, mais qui n'aurait jamais pensé ni imaginé pouvoir trouver au sein de l'Église ce qu'elle recherchait profondément. Ce n'est qu'après de longs détours, notamment via les communications sur les réseaux sociaux, qu'elle s'est rapprochée d'une communauté de notre Église et y a trouvé sa place. Elle aurait pu y arriver plus vite et plus simplement. La qualité de l'offre proposée par l'Église n'était pas en cause, seulement le seuil était pour elle infranchissable. Il a fallu trouver un autre chemin, d'autres portes d'entrée.

Cela questionne. Les canaux classiques de renouvellement de la communauté et de ses responsables ne fonctionnent plus. Les plus jeunes générations qui s'engagent souhaitent des actions plus dynamiques, plus directement mesurables. Certes, il est nécessaire qu'un minimum de personnes s'engagent pour faire « tourner la boutique », mais il est nécessaire de ne pas asphyxier les jeunes prêts à s'engager par une structure lourde due au manque de confiance à leur confier les « clefs de la maison ». Il est probablement nécessaire de trouver d'autres manières de faire (que les voies classiques : conseil, synode, etc.) pour permettre la prise de responsabilités en Église des jeunes générations. La question va dans les deux sens ; peu de jeunes s'engagent au service de l'Église et nous sommes donc bien reconnaissants aux plus âgés d'assumer ces charges. En même temps, quand on voit la capacité de mobilisation de jeunes et leur habilité à apporter des manières nouvelles de gérer des projets, on se dit qu'il est urgent que l'Église leur fasse davantage confiance, quitte à bousculer certaines pratiques et manières de faire, à casser les codes, à s'affranchir de certains fonctionnements institutionnels.

Cette ouverture, cette priorité donnée aux plus jeunes générations est une absolue nécessité pour redonner aux communautés la nécessaire dimension multigénérationnelle. Cela doit se faire tout en rassurant la communauté existante qu'on ne l'abandonne pas. Elle doit néanmoins reconnaître que sans cet effort, elle n'a pas d'avenir et s'arrêtera à cette génération. Quand on sait l'importance de la question de la transmission, personne ne souhaite voir sa communauté mourir après soi. Il est donc urgent de la faire adhérer à ce projet d'ouverture, qu'on ne fasse pas que reproduire ce qui s'est fait, mais qu'on ose d'autres manières de faire, notamment dans le type de célébrations, le langage, la musique, l'hymnologie, la communication. Ce déplacement des priorités, cette recherche d'ouverture ne doit pas être comprise par la communauté comme un dérangement, un manque d'attention à son égard. Au contraire, il est absolument nécessaire que la communauté soit partenaire de cette stratégie. Il en va de sa survie.

Le défi : prendre soin de la communauté existante, sans se laisser totalement aspirer par elle ; parvenir à confier des responsabilités importantes aux générations nouvelles quitte à s'affranchir du fonctionnement institutionnel classique.

1. I.4 L'Église a-t-elle encore un rôle à jouer ?

En ecclésiologie protestante, l'Église est en quelque sorte « inutile » au sens où elle est sotériologiquement passive. Elle n'est ni médiatrice ni détentrice du salut. Ses contours sont invisibles. Bien que nous la croyions conduite par le Christ à sa tête, l'Église, comme institution humaine, faillible, vulnérable et contextuelle n'est « qu'un outil » au service de la proclamation de la Parole et de l'annonce du salut. Elle n'est pas sacrée. Elle peut donc disparaître ou être remplacée. Devant la fragilité actuelle de l'Institution et les craintes de la voir disparaître, d'aucuns pourraient alors se dire que l'avenir de l'Église importe peu. Seul l'Évangile compte ! C'est aller un peu vite en besogne, car si l'Église n'est pas détentrice du salut et que l'Évangile peut être proclamé et vécu en dehors des frontières de l'Église visible, et qu'en ce sens elle n'est pas indispensable à l'annonce du salut, elle n'en demeure pas moins, dans toute sa fragilité et son incomplétude, un outil unique au service du salut, comme lieu de la médiation du message de l'Évangile, comme lieu de l'expérimentation de l'amour du Christ à travers ses sacrements.

J'aime cette définition de l'Église attribuée à D. Bonhoeffer qui dit que l'Église est là pour « donner de l'espace à l'action de Dieu ». Bien qu'imparfaite et souvent bien loin de ce qu'on aimerait qu'elle soit, l'Église, dans son « inutilité théologique » reste un outil essentiel. Elle offre aujourd'hui encore des conditions nécessaires, rares et donc précieuses pour la diffusion de l'Évangile. On peut bien dire que l'Église peut disparaître, car l'Évangile perdurera : *« L'herbe sèche, la fleur tombe ; mais la parole de notre Dieu subsiste éternellement. »* (Es 40,8). Certes, et c'est l'expérience qu'ont connue bien des croyants persécutés ; mais à quel prix ! Sans une institution ecclésiale qui offre une orientation théologique et un message de qualité, qui garantit un minimum de structures, de possibilités, de moyens financiers, tout devient plus compliqué. Sans l'Église, comment les catéchumènes auraient-ils accès à la Parole de Dieu ? Qui pour tenir la main du mourant ou accompagner les familles endeuillées en leur apportant le réconfort de l'amour de Dieu et l'espérance de la Résurrection ?

L'Église n'est pas essentielle (au sens premier du terme), elle n'en demeure pas moins un outil important. Mais une Église au service de la Parole, une Église qui n'a pas comme vocation de se protéger elle-même, de défendre son Institution, une Église qui ne cherche pas le pouvoir, mais une Église humble, efficace, réactive.

Dans nos contrées, l'Église a connu des siècles de pouvoir. Sa place était reconnue. Du reste, il y avait une confusion malsaine entre autorité politique et religieuse. Tout cela est bien fini et heureusement, car telle n'est pas la vocation de l'Église. Ce fut particulièrement le cas à Genève

jusque dans les années 70, où même après la suppression « du budget des cultes » en 1907 (ce qui représentait plus ou moins une séparation de l'Église et de l'État), l'influence de l'Église nationale et du protestantisme demeurait vive dans tous les rouages de l'État.

L'Église dans sa compréhension multitudiniste et son interpénétration dans la culture locale a pu durant des siècles être présente au sein de la société. L'influence de l'Église débordait sur le cadre politique. C'est ainsi qu'elle fut à l'origine de nombreuses institutions sociales. À Genève, on peut mentionner l'Hospice générale, le Centre social protestant, le centre protestant de vacances, les différentes aumôneries, etc. Aujourd'hui, alors que l'Église perd des forces, un double phénomène s'observe : d'une part, elle n'a plus les moyens de maintenir sa présence dans tous les pans de la société ; d'autre part, la population n'attend plus forcément de l'Église les aides qu'elle cherchait auprès d'elle par le passé (aide sociale, accompagnement)⁶. L'État, ou des structures laïques tendent à concurrencer ou remplacer l'offre de l'Église.⁷

La perte d'influence de l'Église au cœur de la société civile couplé à la diminution drastique du nombre de postes ministériels pose pour l'Église la question de la répartition des forces de manière nouvelle. Souhaite-t-on diminuer de manière linéaire les allocations de ressources pour continuer d'essayer, autant que possible, d'être présent un peu partout et dans différents secteurs ? Faut-il au contraire se replier ou plutôt se recentrer sur l'essentiel ? Mais alors se pose la question de savoir ce qu'est l'essentiel en termes de ministères, en termes de mission de l'Église ?

C'est une question qui divise l'Église entre les tenants des ministères « géographiques », c'est-à-dire articulés autour d'une communauté locale, et les tenants de ministères dits spécialisés ou pionniers. Le manque de moyens oblige à des choix difficiles. Mais au-delà de la question des possibilités financières, et donc des choix limités, se pose plus fondamentalement la question de savoir si l'Église doit continuer à investir des champs qui sont déjà occupés par d'autres (notamment dans le domaine social, l'accompagnement en aumônerie, le financement de média grand public, etc.).

⁶ Cela pose du reste toute la question du rôle des aumôniers en institution comme l'hôpital public ou la prison. Doivent-ils se reconnaître d'abord de l'Institution que les héberge ou de l'Église qui les mandate ? On reprendra cette question dans la 2^e partie.

⁷ Il est intéressant de noter toutefois que dans un contexte différent de celui de Genève, à Zürich, la population a clairement rejeté une initiative des Jeunes PLR qui visait à supprimer l'impôt ecclésiastique obligatoire des personnes morales. L'argument qui a prévalu dans ce débat fut la qualité des prestations offertes par les Églises en matière sociale au service du plus grand nombre. Le travail social est là encore nettement porté par les Églises, mais dans un cadre déconfessionnalisé. Ce n'est plus le cas à Genève, où l'on a vu même le Centre social protestant se détacher progressivement de l'Église.

L'Église, pour retrouver sa mission, mais aussi du fait de sa fragilité financière, doit se recentrer et cultiver sa spécificité, à savoir, annoncer l'Évangile.

Cette question est subtile, car l'Évangile ne s'annonce pas qu'en paroles, mais aussi en actes et la dimension d'attention à l'autre, surtout envers celles et ceux qui sont fragilisés par la société, demeure primordiale. Il ne s'agit pas de prêcher sans agir. Mais s'il y a encore trente ou cinquante ans, une action sociale de l'Église pouvait être comprise par ceux qui en bénéficiaient comme le fruit de l'Évangile, car tous vivaient dans un environnement marqué par la culture chrétienne, tel n'est plus le cas maintenant. Les personnes n'ont plus les codes pour décrypter un témoignage implicite qui renvoie à la Parole. L'action doit être témoignage pour pouvoir amener l'autre à découvrir les bonheurs de l'Évangile. Quelle serait encore la spécificité de l'action de l'Église si elle ne renvoyait pas à l'annonce de l'Évangile ? Aujourd'hui, l'Église ne peut plus se permettre cette retenue. Si elle pouvait s'expliquer quand on vivait dans un environnement chrétien et qu'on cherchait à s'affranchir du poids de l'Institution, elle n'a plus de sens aujourd'hui alors que nous avons basculé en « terre de mission ».

Se recentrer sur l'essentiel, se recentrer sur des ministères et des actions qui annoncent explicitement la Bonne Nouvelle de l'Évangile semble aujourd'hui une priorité. Un choix difficile, peut-être douloureux, mais un choix essentiel si l'on veut prendre en compte la bonne nouvelle, le défi missionnaire auquel nous sommes confrontés. Mais se recentrer sur l'essentiel ne signifie pas se replier (ne retombons pas dans le piège de la citadelle). L'Église doit, précisément si elle entend relever les défis missionnaires qui l'attendent, s'ouvrir, aller à la rencontre du monde et certainement pas se replier sur elle-même et devenir l'Église des convaincus, un club fermé.

Le défi : il est double : d'une part, il s'agit d'analyser ce qui dans nos investissements en temps et en énergie ne sert qu'à entretenir la structure existante (c'est-à-dire une action en vase clos) en comparaison de ce qui est utilisé pour s'ouvrir vers l'extérieur. D'autre part, il est urgent de réfléchir lucidement à ce que l'Église a d'unique à offrir, de particulier que personne d'autre qu'elle est à même d'apporter. Laissons à d'autres ce que nous avons peut-être initié, mais qui a été repris, concentrons-nous sur l'essentiel, la proclamation de l'Évangile, et faisons-le bien ! Faisons-le avec fidélité et audace !

1. I.5 La fin de l'Église de multitude

L'opposition historique entre une Église multitudiniste et une Église confessante n'a plus de sens. On l'a vu plus haut, les Églises « nationales » ont perdu énormément de membres et continuent d'en perdre. Ce phénomène a pu être observé depuis des décennies à Genève, il est désormais visible dans toutes les Églises de l'EERS, même parmi les grandes Églises bien implantées. Leur pénétration dans le tissu social, le réseau associatif, le monde politique a fortement diminué. Nous ne sommes plus dans le contexte d'une société qui se définit par sa culture chrétienne. Lorsque quelqu'un devait se présenter, se définir, le critère de l'appartenance religieuse apparaissait il y a cinquante ans comme un des critères déterminants (avec l'état civil, le métier, l'origine). Ce n'est clairement plus le cas maintenant. On peut même dire qu'à Genève, dans certains milieux, notamment politique, un engagement religieux pourrait être considéré comme un handicap.

L'exemple, mentionné plus haut, des circulaires envoyées sans succès l'atteste : le nombre de protestants « culturels » a chuté de manière vertigineuse. Encore plus peut-être que celui du nombre des protestants actifs. Le signe le plus clair de ce passage d'une Église multitudiniste à une Église confessante est à trouver dans l'obsolescence du registre central de l'EPG.⁸ La plupart des personnes inscrites ignorent y figurer et sont sans lien objectif avec l'Église alors que beaucoup d'autres qui se sont rapprochées de l'Église n'y figurent pas. La disparation de ce réservoir de protestants distants, mais tout de même culturellement affiliés à l'Église modifie radicalement la situation. En effet, du fait de ce réservoir (de protestants à recontacter) et du statut bien implanté de l'Église au sein de la société, les Églises nationales ou historiques n'ont que très peu développé une conscience missionnaire ces dernières décennies. La Mission a toujours été pour « là-bas ». Ici il s'agissait avant tout de « nourrir spirituellement » la communauté en étant « naturellement » présent au cœur de la cité. Le souci du renouvellement ne s'est jamais imposé de manière brûlante. Il était en quelque sorte évident, automatique, de générations en générations.

L'Église protestante de Genève est en train de quitter ce modèle multitudiniste dans les faits, mais sans véritablement le penser ecclésiologiquement. Or ce changement a de fortes implications en termes d'organisation. L'Église peut-elle, doit-elle encore être partout ? Comment demeurer disponible ? Comment ajuster la mission à cette nouvelle donne ? Faut-il renoncer à certains ministères pour concentrer les forces ? Cela pose aussi des questions

⁸ Voir chapitre 3 « Une Église de membres »

centrales concernant le mode de financement de l'Église. Le principe même du financement par le haut d'une Église multitudiniste (on alloue un financement à une Église centrale qui répartit ensuite ces ressources) est grandement fragilisé et ne semble plus correspondre à la situation nouvelle.⁹

Le défi : quitter le modèle multitudiniste oblige les Églises « historiques » à développer une forte conscience missionnaire. Il ne s'agit pas d'un simple ajustement, mais d'un changement de paradigme radical.

1. I.6 Vers une Église confessante

Oser ce tournant radical n'est pas une mince affaire ; d'abord parce que à la différence des membres des communautés évangéliques, les protestants « historiques » ont de fortes réticences (c'est probablement aussi un aspect culturel) à témoigner ouvertement de leur foi. Traditionnellement, la foi est une affaire privée, rarement affichée ouvertement et qui, au mieux, transpire à travers un engagement social ou politique.¹⁰

Oser ce tournant, cela ne revient pas à renoncer à ce qui a fait la force et la spécificité de ces Églises, à savoir un esprit d'ouverture, une liberté herméneutique, un engagement social désintéressé. Ce virage confessant ne doit pas s'accompagner d'un repli identitaire ni d'une fermeture sur soi. Cela ne doit pas signifier qu'il n'y aurait désormais plus qu'une manière de croire unique et uniforme. Certes, non ! Il est essentiel de garder cette variété dans la manière d'interpréter, de commenter la Parole, d'agir à la lumière de l'Esprit. Mais si les Églises historiques veulent avoir un avenir, elles ne doivent plus cacher ce qu'elles croient ; elles doivent devenir davantage priantes et confessantes¹¹. Là encore il ne s'agit pas d'asséner une vérité ou de dire aux gens ce qui est juste de croire, ce qu'ils doivent croire, mais de témoigner

⁹ Voir chapitre 3 « La question du financement »

¹⁰ On cite volontiers pour justifier cette manière de vivre sa foi des textes comme Mt 6,5-6.

¹¹ À titre d'exemple, nous pouvons mentionner les débats parfois intenses que les représentants de l'EPG à la Conférence des Églises romandes (CER) ont eus avec les représentants des autres Églises cantonales quand il s'est agi de préciser les objectifs de nouveau journal « Réformés » appelé à remplacer la « Vie protestante ». Les délégués genevois ont fortement insisté pour que la dimension « confessante » et « priante » du journal soit attestée. Un journal qui ne relaterait que ce qui a trait à la culture protestante n'aurait pas eu de sens et aurait manqué l'objectif de servir la mission au sens large. Derrière cette question, il y a de fait un changement dans la manière de concevoir la relation avec « le grand public ». Pour une Église minoritaire comme l'EPG, qui ne peut compter que sur elle-même, il est nécessaire de préciser son positionnement.

de ce qui nous fait vivre au plus profond de nous. On peut, à ce titre, citer l'exemple des services funèbres. Certains pasteurs se sentent parfois « dérangés » dans leur travail lorsqu'ils sont appelés à présider le service funèbre pour une famille sans lien avec l'Église. De fait, il s'agit - là d'une des rares occasions de mission et de témoignage qui nous sont encore offertes pour un public distant. Il ne convient pas alors de vouloir dire notre vérité. Ce que les familles attendent en revanche, c'est que nous témoignions de notre espérance avec autant de conviction que d'ouverture d'esprit.

Il est urgent de redécouvrir l'importance du témoignage sous toutes ses formes¹². Les membres de la communauté doivent découvrir une nouvelle responsabilité. Jusqu'alors la plupart des paroissiens « profitaient » des offres qui étaient faites, venaient « consommer » en participant au culte. Aujourd'hui, chacun est appelé à prendre en compte l'appel de Paul à devenir « *ambassadeur/trice* » du Christ (2 Corinthiens 5.20). La foi ne peut plus être une affaire exclusivement privée, voire intime. Elle doit être partagée. Le fait d'être là comme Église, d'avoir existé depuis toujours, d'avoir contribué de manière significative à la construction de la société ne suffit plus.

Au vu du contexte de déchristianisation avancée dans lequel nous sommes, certains pensent que l'Église, les croyants doivent en quelque sorte « modérer » leur témoignage pour avoir une expression de leur foi compatible avec ce monde en recherche de sens. Pour ce faire, ils atténuent les expressions de foi, évitent toute forme de témoignage personnel ou vocabulaire qui pourraient ramener trop explicitement à la foi chrétienne, au discours des Églises.

Je conteste cette analyse. Tout en reconnaissant la nécessité d'avoir un langage adapté et une expression de foi audible et compréhensible par nos contemporains en évitant tout « patois de Canaan », je plaide pour une manière d'être et de témoigner de sa foi claire et courageuse. Je suis convaincu que témoigner de sa foi n'est en rien incompatible avec un ministère d'ouverture, sur le seuil. Il peut y avoir différents types de ministères et de communautés, mais tous doivent permettre la proclamation de la Parole et donner accès à l'Évangile par un témoignage explicite, respectueux, ouvert de notre foi en Jésus-Christ.

Le défi : le fil de la transmission ayant été coupé depuis plusieurs générations, il ne s'agit plus désormais seulement d'entretenir la communauté, mais de partir en mission. Or oser devenir

¹² Comme on le verra au chapitre 2, cela pose toute la question de la formation des ministres à la dimension du témoignage, une dimension essentielle et pourtant absente de la formation.

plus confessant, cela se travaille à plusieurs niveaux. C'est d'abord un changement d'esprit personnel, puis des responsables de la communauté (conseil) et, enfin, de toute la communauté.

1. I.7 Une Église missionnaire

Nous pouvons objectivement considérer la situation actuelle comme une situation dramatique. Nombreux sont celles et ceux qui, au sein de nos communautés, se souviennent des temps, pas si lointains où les temples étaient pleins. Nous devons reconnaître que la situation a radicalement changé, ne pas nous accrocher à la nostalgie du passé, mais accepter la situation dans laquelle le Seigneur nous place comme un envoi en mission. Peut-être, comme Jonas, et tant d'autres prophètes, nous préférerions ne pas entendre cet appel et continuer à vivre comme avant ; mais si nous voulons être fidèles à notre vocation, nous devons accepter ce défi et « partir en mission ». Pour ce faire, nous pouvons nous appuyer sur la longue expérience missionnaire de nos Églises et ces pionniers courageux qui sont partis à l'autre bout du monde. Ils ont dû commencer par apprendre la langue, comprendre les coutumes. Ce n'est ni facile ni évident et l'exemple de Paul à Athènes (Actes 17), alors qu'il semble avoir été parfait en matière d'inculturation¹³, d'ouverture d'esprit, et de rencontre de l'autre sur le terrain, montre bien que nos initiatives ne sont pas toujours suivies de l'effet escompté.

Comme nous le disions plus haut, le fait d'être là au cœur de la cité ne suffit plus. Nous devons repenser notre mission, non plus tant comme un service rendu à une population « consentante » que comme un témoignage pour une population qui ne connaît plus l'Évangile. La mission est à la fois une partie de l'essence même de l'Église et sa tâche fondamentale. Quelle que soit sa forme, elle doit s'articuler autour de cette double dimension de la proclamation de l'Évangile et de la diaconie. L'Église est dans le monde pour annoncer l'Évangile de Jésus Christ et servir chaque être humain.

Cet appel à une Église plus confessante qui témoigne de l'amour du Christ ne revient en rien à négliger les réalités mondaines, mais à les élever en les enracinant dans le cadre plus large de la *missio Dei*, c'est-à-dire de cette œuvre de Dieu pour ce monde qu'il aime et dont il prend soin, comme l'a manifesté l'incarnation du Christ. Rappeler l'importance de la dimension

¹³ Par « inculturation », nous entendons la capacité de prendre en compte le contexte local, la langue et la culture du lieu.

missionnaire de l'Église c'est appeler chacune et chacun à s'inscrire à la suite du Christ dans une relation personnelle.

Toutefois, une des premières difficultés majeures que nous rencontrons dans le cadre de cette mission, c'est qu'il n'y a pas qu'un seul langage, qu'une seule culture. Il n'est donc pas évident de trouver la bonne manière de s'adresser à une population distanciée. Prenons l'exemple de la constitution d'un groupe de jeunes (en vue de la préparation au baptême et à la confirmation). Dans le passé, comme la confirmation était considérée avant tout comme une sorte de rituel de passage, chaque jeune protestant, plus ou moins croyant ou non y participait. Cela ne faisait pourtant pas forcément d'eux des croyants convaincus. Dès les années septante, la contrainte sociale a diminué ; le nombre de catéchumènes a commencé à chuter considérablement ; toutefois au vu du nombre des familles « culturellement affiliées au protestantisme », il y avait encore un réservoir de jeunes qui se laissaient interpeller.

Aujourd'hui, seuls quelques jeunes par année acceptent de participer à un tel groupe (une infime minorité de la population), mais encore faut-il arriver à entrer en contact avec eux. Si par le passé la seule information de la constitution d'un groupe suffisait pour qu'un certain nombre de jeunes s'y inscrivent (ou soient inscrits par leurs parents), cela n'est plus du tout le cas aujourd'hui. L'envoi d'une classique circulaire ne fait guère d'effets non plus, à part auprès des quelques familles déjà proches de la paroisse. À titre d'illustration, voici cet exemple frappant : lors de la constitution d'un tel groupe, j'avais pris la peine de téléphoner personnellement à tous les parents qui avaient fait baptiser leurs enfants et qui étaient désormais en âge de participer à ce groupe. Aucun de ces enfants ne s'est finalement inscrit en dépit de l'engagement pris par les parents au moment de leur baptême.

Se pose alors la question brûlante de savoir comment et où rejoindre les jeunes pour leur faire comprendre que ces rencontres ne sont pas ce qu'ils peuvent imaginer et qu'elles sont en mesure de leur apporter un plus indéniable ? Une fois le lien établi, une fois le jeune d'accord de venir « voir à l'essai », la partie est gagnée, car l'Évangile leur parle très directement. Mais comment les rejoindre ? Comme « vieux » et comme pasteur, je suis presque disqualifié d'entrée. Les a priori sont tenaces. Nos meilleurs ambassadeurs restent bien évidemment les jeunes eux-mêmes. C'est ainsi que je propose aux jeunes qui finissent leur parcours et se préparent à être baptisés ou à confirmer, eux-mêmes conscients des a priori qu'ils ont dû surmonter au début, de réaliser une vidéo promotionnelle postée sur YouTube pour encourager d'autres jeunes à s'inscrire en leur expliquant tout ce qu'eux-mêmes ont découvert à travers ces rencontres. Une initiative extrêmement précieuse qui, sans nul doute, encourage certains jeunes hésitants à oser

faire le pas de « venir voir », à s'enquérir par eux-mêmes. Ce n'est qu'une toute petite réponse à un problème très vaste, mais, en terre de mission, aucune piste n'est à négliger¹⁴.

Aujourd'hui, nous ne pouvons que constater l'extraordinaire perte d'influence de l'Église au sein de la société ; mais là encore, nous pouvons nous en désoler ou comprendre cela comme un retour à un juste positionnement. Je ne suis pas certain que l'Église, malgré tous ces siècles, à Genève, où elle a eu le pouvoir ou sinon une proximité étroite avec le pouvoir, soit appelée à être une Église puissante. L'Église n'a pas vocation à être une Église majoritaire. On peut vivre le fait d'être en minorité comme un échec ou alors comme un rappel de notre vocation d'être « *levain dans la pâte* ». Ne pas se perdre, se confondre avec le monde ; mais être, sinon du monde, du moins actifs dans le monde et y jouer son rôle à sa juste place.

Pour se faire, il s'agit de développer une véritable stratégie missionnaire qui peut varier selon les lieux et la vision choisie. Cette stratégie doit se déployer sur plusieurs axes autour du culte, de l'accueil, de la catéchèse, de la communication. Mais surtout, il s'agit d'évaluer régulièrement cette stratégie afin de la moduler. Là encore, il faut oser poser un regard lucide. Si la communauté ne se renouvelle pas, il faut s'inquiéter et questionner la stratégie et l'adapter en renonçant à certaines actions pour en proposer de nouvelles. Une chose est sûre : la reproduction du même n'est pas une stratégie missionnaire et encore moins l'accompagnement du déclin ! Si de nombreuses initiatives vont désormais dans le sens d'une action missionnaire, il semble toutefois que la plupart des communautés n'ont pas encore pris suffisamment conscience de la mesure de ce changement. L'essentiel de leurs forces qui devraient être consacrées à la mission est souvent dilapidé pour maintenir à flot ce qui peut l'être encore ; on gère le déclin plutôt que de se penser d'abord dans cette optique missionnaire.

Le défi : développer une stratégie missionnaire adaptée à l'environnement. Elle doit être appréciable selon des objectifs clairs et mesurables, en d'autres termes SMART, c'est-à-dire : spécifiques, mesurables, atteignables, réalistes et temporellement définis.

¹⁴ On mesure ici à quel point l'absence de tout enseignement de la culture religieuse dans les écoles publiques à Genève est préjudiciable.

II Quelles remédiations possibles ?

1. II. 1 L'accueil

1. II.1.1 Accueillir les nouveaux venus

Si la qualité de l'offre, la manière de communiquer sont bien évidemment des éléments essentiels de la stratégie missionnaire, l'accueil (la qualité de l'accueil) représente à notre sens le point le plus important pour une communauté qui se veut missionnaire. La taille de la communauté importe finalement peu (pour autant qu'elle soit au-dessus du seuil de la viabilité). Une petite communauté peut être tout aussi accueillante qu'une grande communauté. La qualité de l'accueil demeure primordiale et à l'expérience on se rend compte que ce n'est pas si facile que cela d'être accueillant et attentif aux nouvelles personnes, en leur manifestant de l'intérêt sans toutefois les harceler. Trouver la bonne attitude n'est pas donné à tout le monde et doit pour le moins se réfléchir et se travailler parmi les personnes responsables de l'accueil. Cette tâche ne peut être sans autre confiée à toute personne de la paroisse disponible et de bonne volonté. Cela doit se penser en équipe, se préparer, se travailler. C'est un élément central de la stratégie missionnaire qui se décline en plusieurs temps. Il y a bien sûr l'accueil à la porte, mais c'est aussi l'attitude de la communauté vis-à-vis des nouveaux durant et surtout après le culte qui compte, comment nous prenons soin d'eux, nous nous intéressons à eux. Il y a aussi l'accueil que nous laissons transparaître à travers la communication, notamment sur le site internet. Comment des personnes intéressées peuvent-elles se sentir immédiatement à l'aise et ne pas avoir l'impression de rejoindre un club fermé ? Nous pouvons en effet offrir le « meilleur produit », à savoir des cultes de haute qualité, des rencontres passionnantes, si la personne qui s'y intéresse et vient y participer ne se sent pas accueillie, il y a fort à parier qu'elle ne reviendra pas et tout effort sera annihilé. Or la communauté ne pourra se renouveler que si l'on arrive par la qualité tant de l'offre liturgique, théologique, herméneutique et musicale que de l'accueil à fidéliser les personnes distantes qui ont fait le pas de se rapprocher de la communauté. Il en va tout simplement de l'avenir même de la communauté. Or cet aspect est trop souvent négligé.¹⁵

Lors de la constitution de la nouvelle Paroisse Rive gauche, issue de la fusion de trois communautés existantes et un peu « vieillissantes », nous avons hérité de trois lieux de culte. Une des premières choses que nous avons faite, fut de visiter nos trois temples avec une équipe

¹⁵ Je me souviens de la surprise des membres de cette communauté quand dès mon arrivée, je me suis mis « naturellement » à accueillir les personnes sur le pas de la porte avant le culte. Ils n'y étaient pas habitués, les précédents collègues préférant sans doute se concentrer sur leur culte avaient l'habitude d'arriver au début du culte directement de la sacristie.

composée à la fois de personnes habituées des lieux et des personnes qui les découvraient plus ou moins. Nous avons demandé à chaque personne d'observer ces lieux et faire part de leurs remarques. Qu'est-ce qui pouvait favoriser ou au contraire compliquer l'accueil de nouveaux venus. Tout a été passé au crible : du porte-parapluie vieillot ou du tapis élimé auxquels les habitués ne prenaient plus garde à la peinture à rafraîchir, aux panneaux d'affichage. Ce fut un exercice extrêmement intéressant et qui a véritablement ouvert les yeux des uns et des autres et aiguisé notre attention à cette dimension de l'accueil. En effet, non seulement la manière avec laquelle nous allons être accueillis compte, mais aussi l'atmosphère qui entoure le lieu.¹⁶

Si nous voulons soigner cette dimension de l'accueil, c'est une lapalissade de dire que la manière avec laquelle nous allons saluer, accueillir les personnes nouvelles est primordiale. Mais lors du culte dominical notamment, ce qui se joue à la sortie du culte est peut-être encore plus important que ce qui se passe à l'entrée. En effet accueillir ne consiste pas simplement à dire bonjour et à donner le livre de chant. Il s'agit de s'intéresser à ces personnes, de se présenter, de chercher à faire connaissance (sans en faire trop, mais en manifestant de l'intérêt à leur égard). Il n'y a rien de pire que de venir plusieurs aux fois au culte, sans que personne ne vienne vers vous pour faire connaissance. À ce titre, l'organisation d'un après-culte (soigné !) est indispensable. C'est un des éléments centraux de la stratégie missionnaire. Sans ce temps de rencontre, il n'est quasiment pas possible d'entrer en relation. Mais là encore, la manière de faire doit être pensée et travaillée en équipe. En effet, si une personne nouvelle répond à l'invitation du pasteur et fait l'effort d'aller à l'après-culte pour s'y retrouver seule, ce sera contre-productif et laissera l'image d'une communauté qui cultive l'entre soi. On peut même aller plus loin en organisant régulièrement des repas après le culte. C'est dans un deuxième temps une occasion en or donnée à la communauté de resserrer des liens et d'accueillir de nouveaux venus. Après-culte et repas communautaires peuvent sembler secondaires au vu de la dimension spirituelle recherchée ; ils sont au contraire des outils précieux, mais à manier avec soin !

Le défi : analyser nos manières de faire concernant l'accueil des nouveaux venus. Prendre conscience de la difficulté de l'exercice. Repérer au sein d'autres communautés les bonnes pratiques à retenir et des erreurs à ne pas commettre.

¹⁶ La dimension esthétique est primordiale, comme nous le verrons plus loin.

1. II.1.2 Oser inviter

La qualité de l'accueil est primordiale, mais la volonté d'accueillir et donc d'inviter des personnes extérieures à la communauté l'est tout autant. Or là encore, c'est quelque chose que nous n'avons pas l'habitude de faire. Qui « ose » inviter ses voisins, ses amis, sa famille à une activité proposée par la communauté paroissiale ? C'est une démarche rare. Et pourtant, là encore, il est urgent que chaque paroissien mesure sa responsabilité dans ce processus. Pour inviter quelqu'un, il faut déjà être suffisamment fier et confiant de ce que la communauté offre. C'est vrai qu'il m'arrive certains dimanches de redouter l'arrivée inopinée d'une famille nouvelle qui débarquerait au culte, alors que l'assemblée est vieillissante et clairsemée. C'est pourquoi il faut peut-être cibler des occasions précises particulièrement adaptées à l'accueil de personnes distantes, mais potentiellement intéressées à la dimension communautaire et spirituelle. Une fois ce premier pas franchi, une fois ces personnes bien accueillies, il sera toujours plus facile de les accueillir lors d'événements plus ordinaires.

C'est dans cet esprit que nous avons développé le concept des cultes « invitation ». Une fois par mois, nous pensons le culte spécialement en fonction des personnes moins habituées à la dimension culturelle. Le public cible peut varier (les familles avec enfants, les jeunes, les personnes plus intéressées par la réflexion théologique, par la musique, etc.) En fonction du public cible, nous adressons un nombre conséquent d'invitations personnalisées pour le culte auprès de personnes qui ont d'une manière ou d'une autre manifesté un intérêt, même ténu, sans pour autant participer activement à la vie de la communauté. Nous parvenons généralement ainsi à doubler la communauté ces dimanches-là. Cela ne fait pas de ces personnes des pratiquants assidus, mais cela renforce sans nul doute le sentiment d'appartenance à la communauté. Cela permet aussi aux personnes distantes de vivre une première expérience positive de la communauté ; ils ne sentent pas les seuls « nouveaux ». Cela les encourage aussi à revenir lors d'événements ordinaires avec cette première expérience en arrière-fond.¹⁷

Le défi : faire prendre conscience à la communauté de sa part active à la tâche missionnaire en encourageant les fidèles à devenir eux-mêmes les acteurs de la mission en invitant leurs connaissances, familles, voisins à des activités ciblées de la paroisse.

¹⁷ Cela me fait penser à cette remarque d'un père de famille qui après être venu en famille à différents cultes sur invitation a pu sans autre aussi venir de temps à autre à des cultes plus traditionnels « car c'est aussi important pour nous de participer de temps en temps aux cultes traditionnels (ou nous sommes accueillis très chaleureusement par les paroissiens, même quand nous sommes les seuls avec les enfants) ». Pas sûr qu'ils auraient eu le même sentiment s'ils s'étaient retrouvés seuls parents avec enfants lors de leur première visite.

1. II.1.3 une attention particulière aux familles

Un point essentiel est la question de l'accueil réservé aux familles lors des célébrations dominicales ordinaires. Nos communautés sont essentiellement âgées (c'est peu dire) ; il est donc urgent de tout faire pour permettre aux familles qui souhaiteraient se rapprocher de la communauté de se sentir accueillies. Or, le plus souvent, au prétexte qu'il n'y a pas de familles, rien n'est prévu à leur attention. Pire, on entend parfois des paroissiens faire des remarques désobligeantes à l'égard des familles¹⁸ parce qu'un enfant a eu le malheur de bouger ou de faire un peu de bruit. Mais si précisément rien n'est prévu pour aider les parents, comment un enfant pourrait-il y prendre du plaisir, y trouver son compte et les parents profiter du culte ? Il est fort à parier que cette famille ne reviendra plus. Un exemple tout simple, qui ne règle pas le problème de la difficulté majeure que nous avons en Église à rencontrer les familles, mais qui peut grandement faciliter la qualité de l'accueil, est celui de la mise en place d'un petit « coin enfants » dans le temple. Cela permet aux enfants de s'occuper, à défaut d'une véritable animation, aux parents de profiter du culte et surtout de ne pas ressortir avec le sentiment qu'ils ont dérangé, puisque tout était prévu pour les accueillir, comme s'ils étaient attendus.

Voici l'exemple révélateur d'une famille qui ne venait plus au culte, car elle avait le sentiment de déranger. Suite à une invitation ciblée, cette famille a fait « l'effort » de revenir, voici son témoignage : « La première chose qui m'a frappée en entrant dans le temple de Malagnou pour un culte "famille" il y a quelques mois, c'est la présence d'une table et des chaises pour les enfants, avec des livres, des feuilles et des crayons — aménagement judicieusement installé au milieu du temple et de côté. Ainsi, les enfants sont à la fois parmi la communauté et tranquilles dans leur coin. Du jamais vu, pour moi ! Moi qui ne venais plus au culte avec mes enfants parce que l'on m'avait dit qu'ils dérangeaient en se déplaçant vers l'orgue pour écouter la musique... Notre famille s'est sentie accueillie : les enfants (7 ans) étaient ravis d'avoir un coin juste pour eux avec des activités sympas et nous, comme parents, enchantés de pouvoir vivre un culte à la fois détendus et en famille. Nous avons aussi beaucoup apprécié que le pasteur précise que si on entendait des voix d'enfants, c'était plutôt bon signe ! »

¹⁸ Une anecdote révélatrice à ce propos : une paroissienne « classique » arrive au culte ; elle s'installe et repart aussitôt quand elle découvre qu'il y a ce matin-là un baptême lors du culte. Attitude d'autant plus déplacée que la famille du baptisé en question est une famille relativement proche de la communauté. Il y a encore du travail pour « évangéliser » la communauté à l'accueil !

Le défi : adapter l'espace de nos temples pour permettre l'accueil des familles afin que celles-ci non seulement se sentent accueillies, mais attendues.

1. II. 2 Retrouver le goût de la communauté locale

Par définition, tout ministère devrait conduire à l'édification d'une communauté. Même des ministères d'aumônerie ou à forte connotation sociale devraient d'une manière ou d'une autre se construire autour d'une communauté priante. On ne peut plus envisager de ministères sans communauté, de ministères pour « consommateurs » seulement. Il faut certes veiller à ce que la communauté ne soit pas étouffante, ni vouloir embrigader les personnes. La communauté ne doit pas devenir un lieu de contrôle, mais elle est toutefois nécessaire, car seule la communauté est édifiante. On ne peut être et grandir dans la foi tout seul. Souligner l'importance de la dimension communautaire ne revient pas à dire que seul le modèle classique paroissial est valable. La communauté peut se décliner dans des formes variables. On peut à ce propos noter les expériences vécues en Angleterre dans le cadre de ce qu'ils appellent les nouvelles expressions (Fresh Expressions). Les projets sont parfois audacieux, mais aucun n'est soutenu institutionnellement s'il ne débouche sur la mise en place d'une communauté, même si la forme de celle-ci peut varier. Et c'est un point tout à fait essentiel !

La communauté doit être large et plurielle. L'Église a, ces dernières décennies, multiplié des ministères par « affinités » ou classes d'âge dans un souci louable de pouvoir s'adresser plus directement à une catégorie précise de personnes (Sida — enfance — jeunesse — handicapés — en recherche de sens — personnes âgées — LGBT — réfugiés...). De fait, l'Église a perdu ce qui fait sa force, son originalité, sa raison même, à savoir permettre la rencontre et le partage. Il est urgent — mais c'est désormais un défi considérable ! — de retrouver des communautés bigarrées où se retrouvent côte à côte des personnes d'âge, de sexe, d'aspiration spirituelle, de situation sociale, d'affinité politique différente.¹⁹

Nous pouvons facilement constater qu'il n'y a plus tellement de lieux dans notre société qui permettent de vraies rencontres, un vrai débat, un enrichissement réciproque. On se retrouve toujours davantage poussé à ne rencontrer que ceux qui nous ressemblent (du même âge, avec

¹⁹ J'ai le souvenir poignant de cette rencontre paroissiale où l'on abordait différentes questions de société et à laquelle participait tout à la fois le directeur d'une grande entreprise de la place et un de ses ouvriers. Seule une communauté ecclésiale (ou alors les pelouses d'un terrain de football dans une autre mesure !) permet une telle rencontre où chacun est reçu de la même manière.

les mêmes intérêts, etc..). Cette question devient de plus en plus critique. On le voit avec le principe même des algorithmes des réseaux sociaux qui ne font que nous « broser dans le sens du poil » en nous proposant sans cesse des informations qui vont renforcer notre propre opinion ou centres d'intérêt. Quels sont réellement les lieux où les différentes générations peuvent aujourd'hui se rencontrer et se parler hors du cadre familial ? Il n'y en a quasiment pas et c'est là, nous semble-t-il, que la communauté ecclésiale locale peut jouer un rôle déterminant en offrant un lieu où les différentes générations se rencontrent et où chacun est vu comme l'égal de l'autre. Où ailleurs qu'en Église un jeune et une personne âgée peuvent-ils partager sur le sens de la vie, où le patron et l'employé discuter sans barrière ?

C'est cette dimension multigénérationnelle qui doit être la priorité dans la construction de nos communautés locales. Il y a une particularité à développer.

Deux exemples concrets visant à renforcer la dimension multigénérationnelle de la communauté : le premier, un culte, où le même texte biblique a été travaillé en amont par des personnes d'âge différent. Chacun avait reçu les mêmes questions et a dû y répondre durant le culte puis s'interpeller. Ce fut une magnifique expérience. Plusieurs personnes âgées ont alors souligné le peu d'occasions qu'elles avaient pour parler avec des jeunes. Ceci nous a encouragé, et c'est le deuxième exemple, à développer le concept de « repas intergénérationnels ». Le principe est le suivant : dix jeunes de la paroisse ont invité chacun deux amis, hors paroisse, alors qu'on avait simultanément invité trente personnes de la paroisse (de plus de 50 ans). Autour d'un bon repas, dix tables de six personnes (trois jeunes, trois « vieux ») ont donné lieu à un riche échange sur des questions fondamentales. Une expérience qui a permis une véritable rencontre. Les témoignages tant des jeunes que des aînés ont souligné l'importance de tels échanges. Clairement l'Église a une carte à jouer dans ce domaine !

Le défi : proposer des activités et des rencontres qui renforcent et développent le caractère multigénérationnel de la communauté. Une communauté qui ne touche qu'une tranche d'âge n'a pas d'avenir.

1. II. 3 L'Église de maison (la cellule) : l'avenir de l'Église

Même si des grands rassemblements, comme le festival jeunesse à l'occasion de l'anniversaire de la Réforme à l'Arena de Genève, peuvent jouer un certain rôle et être vécus comme un

encouragement, une stimulation, un rappel que nous ne sommes pas seuls, je pense leurs effets limités s'ils ne s'inscrivent pas dans une démarche régulière. C'est pourquoi, plus que sur ces grands rassemblements, l'avenir de l'Église semble davantage reposer sur la multiplication de petites « cellules » où les personnes se connaissent, prennent soin l'une de l'autre et s'enrichissent mutuellement de leur parcours spirituel. *Indeed small is beautiful!*

Chaque cellule représente une porte d'entrée, puis un lieu d'insertion possible au sein de la communauté. Ces cellules peuvent se vivre par affinité, par tranche d'âge, par intérêt. Elles peuvent prendre différentes formes : groupes de partage, de prière, voyages, café-contact, retraite spirituelle, etc. Il est important de démultiplier ces approches en prenant soin de ne pas « nourrir » toujours les mêmes²⁰, mais de pouvoir approcher des personnes différentes. Ainsi l'ensemble de ces cellules doit pouvoir s'inscrire dans une cohérence, une stratégie pensée et permettre ainsi le développement progressif d'un sentiment d'appartenance à la communauté. Il est donc extrêmement important de démultiplier les « portes d'entrée » possibles vers la communauté.²¹

Le défi : repérer et développer les lieux et activités qui peuvent servir de « portes d'entrée ». Ils doivent être variés (selon des modes de faire, des horaires différents) et permettre ainsi d'approcher des personnes aux sensibilités diverses.

1. II. 4 L'attention à l'autre

« C'est à l'amour que vous aurez les uns envers les autres qu'on vous reconnaîtra comme mes disciples » dit le Seigneur en Jean 13.35. Cette dimension de l'attention portée à l'autre est essentielle. Si elle n'est pas heureusement réservée aux seuls chrétiens, elle doit pourtant demeurer notre « marque de fabrique ». Nous avons trop vu de communautés, pourtant chaleureuses, qui cultivaient l'entre soi ou, à l'inverse, des communautés dont la froideur ne

²⁰ Un des risques en paroisse consiste à finir par « nourrir » toujours les mêmes personnes qui viennent à toutes les activités proposées. Cela donne l'impression d'une certaine vitalité communautaire, mais cela ne permet pas l'approche de nouvelles personnes et finit par dilapider beaucoup d'énergie au profit d'un nombre restreint de personnes.

²¹ Lorsque je suis arrivé en famille comme pasteur dans une nouvelle paroisse dynamique, je me suis senti — tout pasteur que j'étais ! — exclu d'une partie de la vie communautaire. L'entre soi y était particulièrement marqué comme lorsqu'à l'issue d'un culte un repas était prévu, mais seulement pour ceux qui avaient participé à tel camp préalable. Il n'y a évidemment aucun problème pour que ces personnes se retrouvent entre elles, mais l'annoncer ainsi au moment du culte donnait l'image d'un cercle fermé !

donnait pas envie d'aller plus loin dans la rencontre. Le juste équilibre est certes difficile à trouver (on l'a dit à propos de l'accueil) entre une attention soutenue, un intérêt manifesté à la personne et l'intrusion. Nous devons éviter le travers d'une communauté qui, à force de veiller fraternellement sur ses membres, finit par donner l'impression de les sur-veiller. Nonobstant ce risque, il est nécessaire de cultiver l'attention à l'autre au sein de la communauté. Comme j'aime à le dire avec humour « mêlez-vous des affaires des autres ! » Il n'y a rien de plus triste qu'une assemblée cultuelle où personne ne semble se connaître, où personne ne prend des nouvelles. Cette dimension est essentielle ; elle ne doit toutefois pas empêcher ceux qui veulent garder une certaine distance de le faire. Il ne s'agit pas d'imposer un type de relation, mais de permettre à celles et ceux qui recherchent ce lien fraternel de le trouver²². Cela passe par la multiplication des occasions de vie communautaire comme les après-cultes, les repas, les voyages, les groupes de maison. Cela passe aussi par un travail pastoral où la visite et l'accompagnement doivent retrouver toute leur place.

Le défi : développer des lieux et des occasions d'« attention communautaire »

1. II. 5 La visite pastorale

Ce chapitre à lui seul pourrait faire l'objet d'un livre entier, tant cette question est sensible au sein du corps pastoral actuel. Il est vrai, nous l'avons dit et redit : nous ne vivons plus dans le même monde qu'il y a cinquante ou même trente ans quand j'ai commencé le ministère... ne serait-ce qu'avec les codes au bas des portes qui empêchent un accès facile. Les pasteurs n'ont plus pour mission de visiter systématiquement les paroissiens. Les paroissiens eux-mêmes n'attendent pas forcément la visite inopinée du pasteur et encore moins les personnes du quartier sans lien avec l'Église. L'image d'Épinal du pasteur frappant à la porte d'une maison pour prendre des nouvelles ou se présenter est bel et bien révolue²³. Faut-il pour autant renoncer à toute forme de visite ? Ce serait à mon sens une grave erreur. Alors non, je n'ai aucune gêne à ne pas visiter Mme Dupont ou M Durand qui sont sans lien évident avec l'Église, mais il est de la responsabilité de la communauté de rester en lien avec une personne qui a été fortement

²² Lors d'un récent repas communautaire à la suite du culte, une personne a lâché cette phrase lourde de sens : « vous savez, vous êtes ma seule famille... »

²³ On pourrait tout aussi bien écrire : « L'image d'Épinal du pasteur frappant à la porte d'une maison pour prendre des nouvelles ou se présenter est belle, et bien révolue ! »

impliquée en son sein et qui ne peut plus se déplacer, comme il est important de prendre des nouvelles d'une personne qui traverse une passe plus difficile. Cette attention pastorale ne doit pas être l'apanage exclusif du pasteur ; elle peut être partagée et se décliner de toute sorte de manières, par des visites, des téléphones, des petits messages. L'important est de maintenir le lien.

Cet aspect du ministère doit être mis en relation avec l'équilibre qu'il faut trouver entre la part du ministère qui sert à entretenir la communauté et celle qui est davantage dévolue à la mission extérieure. Si cette part d'attention à l'autre prend toute la place, notamment par des sollicitations régulières et récurrentes des mêmes personnes, il faut s'interroger sur la pertinence de ces accompagnements au regard du défi missionnaire. Tout est là, encore une fois, question d'équilibre et gestion de la difficulté (l'impossibilité ?) à tout tenir ensemble. Plus la communauté sera impliquée dans la stratégie missionnaire, plus elle sera elle-même partie prenante dans le ministère d'accompagnement et d'attention à l'autre, plus il sera facile de faire comprendre aux paroissiens habitués à une plus grande disponibilité des pasteurs que la situation a changé. Mais si au regard de cette excuse légitime, le pasteur prétend ne plus avoir du tout de disponibilité pour prendre soin de la communauté, cela signifiera que le balancier est allé trop loin de l'autre côté.

Le défi : trouver une juste balance entre le temps consacré à entretenir la communauté à travers les visites et celui consacré à la dynamique missionnaire.

1. II. 6 Pour être missionnaire, il faut oser témoigner et communiquer

1. II.6.1 L'importance du site internet

Aujourd'hui, n'importe quelle personne qui souhaite se renseigner sur une paroisse, un horaire de culte, un éventuel groupe d'Éveil à la foi pour ses enfants va commencer par « googliser » sa recherche. Désormais, dans le cadre de nouveaux venus à la paroisse, le premier contact qu'ils auront avec la communauté sera le site internet. Que cela nous plaise ou non, c'est un fait... et nous agissons de la même façon lorsque nous cherchons un hôtel, un lieu de villégiature, l'horaire d'un concert ou d'ouverture d'un magasin.

La présence sur le web est donc indispensable et elle doit être comprise et pensée comme l'un des éléments clefs de la stratégie missionnaire. C'est une évidence que de dire que le site doit

être tenu à jour et simple d'accès. Il est important de régulièrement s'y promener afin de vérifier que les informations soient facilement disponibles.

Mais là encore, tout est question de nuance et d'équilibre. Il ne faut pas penser que la manière de communiquer va primer sur la qualité du produit. Cela fait deux mille ans que l'Évangile change les cœurs ; il faut lui faire confiance et ne pas penser que ce qui va ultimement compter sera la manière avec laquelle nous allons emballer le produit. Une communauté locale ne pourra jamais rivaliser avec des grandes compagnies ou des professionnels de la communication pour avoir un site dernier cri. Et telle n'est pas notre vocation : nous n'avons rien à vendre ! En revanche, nous devons utiliser le site comme une porte d'entrée essentielle.

Il n'est pas déraisonnable de penser que le site serve essentiellement aux personnes qui cherchent à se rapprocher de la communauté ou qui ont une certaine distance avec elle. D'autres moyens de communication semblent privilégiés par les paroissiens plus actifs, notamment des messages réguliers envoyés par messagerie ou sur les réseaux sociaux.

Il est donc important que le site soit pensé comme une porte d'entrée attrayante, qui donne envie et qui témoigne autant que possible de la vitalité de la communauté, cassant aussitôt l'image d'une paroisse vieille et poussiéreuse. Il y a là une réelle marge de progression à faire au sein de nos communautés qui n'ont pas encore pris la mesure de l'importance du site dans la stratégie missionnaire.²⁴

Le défi : analyser le site internet de la communauté et le penser avant tout comme une porte d'entrée, élément central de la stratégie missionnaire.

1. II.6.2 Rien ne remplace le contact personnel

Mais avant toute chose, l'histoire d'une communauté c'est l'histoire d'une rencontre ; d'une rencontre avec le Christ, mais aussi de rencontres humaines. Rien ne saura jamais remplacer le contact humain. Même avec le plus beau site internet, si la qualité relationnelle n'est pas au rendez-vous, cela ne sert à rien. Si la manière de communiquer est essentielle comme élément déclencheur dans la stratégie missionnaire, si le contenu de ce que nous proposons est bien

²⁴ Depuis peu, nous essayons de développer le concept de petites capsules vidéo qui soit annoncent un prochain événement soit qui reviennent sur un événement marquant de la vie communautaire.

évidemment fondamental, une communauté ne pourra véritablement développer son potentiel missionnaire qu'à travers l'attention qu'elle portera aux relations personnelles. Sans relations humaines de qualité, sans une attention soutenue à l'autre, bref, sans l'amour du prochain, une communauté n'a aucune chance de se développer et de croître. Cette attention passe bien évidemment par la qualité de notre accueil ; elle doit également se manifester à travers notre capacité à témoigner à l'extérieur de ce que nous vivons en communauté et recevons à travers l'Évangile.

Le défi : devenir suffisamment fiers de ce que nous vivons en communauté et recevons à travers notre foi pour en parler ouvertement autour de nous !

2^e partie : le culte

2.1 Le culte, une cellule parmi d'autres

On peut constater un changement important : le culte dominical ordinaire n'est plus la porte d'entrée évidente de la communauté. Dans une communauté locale, il faut être honnête et constater qu'il est assez rare de voir des personnes totalement étrangères venir participer au culte. Cela arrive, mais c'est rare. Les personnes qui s'approchent de la communauté le font davantage au travers de rencontres personnelles, de moments particuliers, de cultes sur internet.²⁵ On peut toutefois souligner la notable exception d'un lieu comme la Cathédrale St Pierre à Genève qui permet précisément, par son caractère particulier, une approche plus discrète, voire anonyme, et peut servir de première approche pour une personne intéressée, mais distante. Dans la plupart des cas, le culte n'est plus tant désormais la porte d'entrée de la communauté que l'aboutissement d'une démarche commencée ailleurs.

Il faut bien le reconnaître : le culte ne fait plus partie, pour la plus grande majorité de la population et surtout pour les plus jeunes générations, des activités ordinaires planifiées. Seule une faible minorité de personnes, même parmi celles qui se disent en lien avec l'Église, pratiquantes, met encore le culte comme un rendez-vous régulier dans son agenda. Nous nous retrouvons donc par la force des choses avec une communauté à deux vitesses. Il y a celle qui se retrouve régulièrement lors des cultes ordinaires avec ses participants plutôt âgés et celle qui se réunit lors d'autres activités en semaine ou de cultes particuliers. Le culte dominical « ordinaire » et ses fidèles deviennent finalement comme une cellule, certes particulière et importante, mais une cellule parmi d'autres qui ensemble constituent la communauté. La vitalité de la communauté ne se mesure plus exclusivement à la participation au seul culte dominical. J'ai souvent entendu des personnes venant de temps à autre au culte se plaindre qu'il n'y avait plus de jeunes à la paroisse, leur reprochant ainsi leur désengagement. Je me suis permis de leur répondre qu'un jeune qui vient tous les lundis soir lire la Bible et discuter dans le cadre d'un groupe de catéchisme, de fait, est beaucoup plus présent et pratiquant que la plupart des participants irréguliers au culte ! C'est aussi cela qui contribue au rayonnement de la communauté.

Toutefois, le culte demeure le lieu par excellence où chacun peut se retrouver pour « faire communauté » en réunissant les différentes « cellules » autour de la louange, de l'écoute de la

²⁵ Il arrive désormais que certaines personnes suivent les cultes sur internet et finissent pas prendre contact. C'est une autre manière d'apprivoiser la communauté.

Parole et du partage du pain. La louange et la célébration restent au cœur de notre mission. Il n’y a pas d’autres moments plus signifiants ni plus rassembleurs que le culte. C’est pourquoi, prenant acte que le culte ne fait plus partie de l’agenda ordinaire d’une famille d’aujourd’hui, il faut provoquer le rassemblement des différentes cellules qui ne se fait plus spontanément, et certainement plus sur une base hebdomadaire. Ces cultes particuliers où un effort est fait pour regrouper la communauté doivent être compris comme les éléments centraux de la stratégie missionnaire. Il faut donc les penser à cette fin en soignant l’accueil, la qualité de la musique, les chants. Il faut trouver un langage et une liturgie qui, tout en respectant les principes mêmes du culte, soient accessibles et compréhensibles par des personnes moins habituées que d’autres à nos célébrations. Si la forme, le style, le langage peuvent varier, le culte doit rester un culte articulé autour de la Parole de Dieu, de la louange et du partage du pain. C’est cela, et non une animation, un show ou une conférence que les personnes, même distantes, attendent en venant à l’Église.

Je suis convaincu qu’un culte et sa liturgie bien pensés et construits ne sont pas du tout obsolètes. Si nos cultes doivent être moins ennuyeux, plus joyeux²⁶, cela ne signifie pas qu’il faut leur enlever toute forme de profondeur ou de solennité. On peut à la fois avoir un langage simple et joyeux tout en étant recueilli et profond. À ce propos, cette anecdote rapportée par un collègue à la suite d’une rencontre élargie pour les jeunes qui se finissait par un culte pensé spécialement pour les jeunes et volontairement privé d’une certaine solennité. Ce collègue a été surpris de constater que ses catéchumènes s’ennuyaient, sortaient leur portable et s’interrogeaient : « Quand est-ce que le culte va commencer ? ». Je reste persuadé qu’une certaine solennité est porteuse ; elle contribue au recueillement.

Le défi : définir la place que doit prendre le moment particulier du culte dans la stratégie missionnaire.

2.2 L’exigence de la prédication

Il fut un temps où le culte consistait essentiellement en une prédication entourée de quelques brefs éléments liturgiques. On ne disait pas qu’on allait au culte, mais qu’on allait « écouter »

²⁶ La qualité de la musique proposée, quel que soit son style, peut grandement contribuer à rendre nos cultes plus joyeux. Voir chapitre 2.5.3 « L’importance de la musique ».

le pasteur untel. Les circonstances ont heureusement changé. On le doit en bonne partie aux relations œcuméniques qui ont permis au protestantisme réformé, qui sollicitait essentiellement l'intellect de ses paroissiens, de repenser sa manière de célébrer. On a appris du catholicisme à redécouvrir le goût de la liturgie, du silence, des gestes, et du monde évangélique, le goût de la louange et la joie de célébrer. Plus personne n'aurait la patience et la capacité de se concentrer pour « endurer » une prédication de trente ou quarante minutes. Le culte doit être autre chose qu'une conférence aussi intéressante puisse-t-elle être !

Cela dit, la prédication demeure le temps fort par excellence du culte réformé. Il n'y a pas de raison que cela change. Cela nécessite une formation exigeante en amont pour travailler exégétiquement et théologiquement les péripécies choisies. Mais la prédication doit désormais s'adresser autant au cœur qu'au cerveau des paroissiens. La prédication doit à la fois être un commentaire pointu de la Parole, où le texte ne doit pas être un prétexte, elle doit aussi être édifiante, pas seulement par sa science théologique, mais aussi et surtout par sa capacité à toucher les cœurs et à nourrir spirituellement les auditeurs. Il faut cesser ces longues logorrhées et ces commentaires un peu plats. Une prédication ne doit pas forcément être longue, elle doit être percutante et édifiante.²⁷ Elle doit permettre de rejoindre les personnes dans ce qu'elles vivent concrètement, de répondre aux questions qu'elles se posent et ne pas rester un « exercice de style ». Dans cet esprit, la prédication doit tout à la fois expliquer les enjeux du texte, mais également s'appuyer sur des exemples concrets, actuels. Une prédication, si elle suppose un exigent travail biblique en amont, n'est pas à comparer à une étude biblique, encore moins à un essai théologique.

Il ne s'agit en aucun cas de sacrifier cette exigence de la prédication. C'est là notre marque de fabrique. Cette exigence est non négociable, y compris lors de cultes particuliers, voire des cultes qui s'adressent d'abord aux familles et aux enfants. Il peut y avoir un temps d'animation pour les enfants, un temps d'actualisation de la Parole pour les adultes demeure essentiel. Et il serait faux de penser que les plus jeunes ne sont pas à même de grappiller ce qu'ils peuvent de ce moment.

Le défi : préparer des prédications qui parlent autant au cerveau qu'au cœur des auditeurs !

²⁷ Je garde toujours à l'esprit l'excellent conseil que m'avait donné mon mentor, le regretté Rev Fred Noden, alors que j'étais jeune pasteur. Pour une prédication, me disait-il, tu dois pouvoir lui trouver un titre et surtout être capable de la résumer en deux phrases. Si tu n'arrives pas à synthétiser en deux phrases le message que tu cherches à faire passer, tu pourras encore moins y arriver en quinze minutes de discours !

2.3 L'importance des gestes

2.3.1 Redécouvrir l'importance des gestes

Alors que j'étais étudiant, je me souviens que lors d'une retraite spirituelle, je me suis autorisé à me mettre à genoux pour prier lors d'un temps de silence. J'avais l'impression de faire un geste d'une audace folle. Il est vrai qu'en protestantisme réformé, nous n'avons pas été habitués à penser le culte autrement que par une approche cérébrale, intellectuelle. Pour peu qu'on levât les bras pour prier, cela faisait évangélique, pour peu qu'on s'agenouillât, cela faisait catholique !

Heureusement les choses ont changé et on a compris que dans nos cultes le seul « discours » ne suffit plus. Le culte doit toucher d'autres sens aussi. Alors évidemment, il faut comprendre d'où l'on vient et la réaction légitime et salutaire des Réformateurs par rapport à une approche qui privilégiait le geste à la Parole et qui ouvrait le rapport à une forme de religiosité qui touche au magisme. Pour eux, le culte devait servir non pas à rendre l'assemblée captive des clercs, dépositaires du sacré, mais lui permettre de grandir en connaissance, en responsabilité, en intelligence spirituelle.

Nous ne sommes plus au XVI^e siècle et pourtant, le risque demeure toujours, dans toute pratique religieuse, de voir certains rites tendre à une forme de superstition. C'est pourquoi, malgré la nécessité de redécouvrir l'importance des gestes dans nos cultes, la Parole doit toujours garder la primauté. Je dirais que le geste liturgique, que ce soit celui d'un baptême, d'un geste de bénédiction, d'allumer une bougie, etc. doit toujours être accompagné, précédé, complété d'une parole. Faute de quoi, le geste pourrait être compris pour ce qu'il n'est pas, à savoir un geste quasi magique ou qui aurait de la valeur pour lui-même indépendamment de l'action de l'Esprit Saint.

La redécouverte des gestes participe, au même titre que le renouveau liturgique qui implique davantage la communauté, à la volonté de lui permettre de participer activement à la louange et à l'appropriation de la Parole.

Par gestes, nous entendons des gestes liturgiques classiques comme l'imposition des mains, mais aussi des gestes plus originaux qui peuvent trouver leur sens dans la cadre d'un culte particulier. Voici quatre exemples de gestes utilisés lors de cultes récents.

2.3.2 Les cultes lumières

Une fois par année, nous invitons les familles que nous avons accompagnées lors d'un deuil l'année durant pour un culte ordinaire de la communauté. Lors de ce service, la liturgie et la prédication sont pensées en fonction de cette assemblée particulière. Un culte somme toute classique, mais au cours duquel le nom des personnes défunt(e)s sera évoqué et la possibilité donnée aux familles endeuillées de venir allumer une bougie en signe de cette lumière que Dieu nous donne pour traverser les ténèbres du deuil. Ce geste constitue un moment précieux dans le processus de deuil. Lors de ce culte, nous offrons également la possibilité à toutes les personnes présentes ce jour-là de venir elles aussi allumer une bougie pour les deuils, petits ou grands, qu'elles ont traversés durant l'année. Il est intéressant de noter le nombre de personnes de la communauté qui se lèvent pour, à leur tour, allumer une bougie. Ceci souligne l'importance d'avoir durant l'année des moments où la Parole se couple avec un geste qui physiquement et symboliquement fait participer activement l'assemblée. Elle n'est plus simplement spectatrice de la liturgie, mais elle en devient l'actrice.

2.3.3 Les cultes « Renouveau et guérison »

Dans le même ordre d'idées, les cultes « renouveau et guérison » peuvent trouver toute leur place au sein même de l'agenda paroissial dans la grille des cultes dominicaux. On est là sur un terrain sensible et la notion même de « guérison » peut être sujette à des interprétations diverses et à des dérapages nombreux²⁸. Il est d'autant plus important de ne pas « abandonner » ce terrain-là, mais au contraire de l'investir de manière raisonnable et raisonnée, c'est-à-dire en ne négligeant pas le travail de la raison. Il ne s'agit pas de comprendre ces cultes qui offrent une prière en geste comme quelque chose d'automatique, de magique ou de susciter de folles espérances.²⁹ Mais pourquoi devrions-nous négliger cette espérance évangélique que le Seigneur ne cesse d'ouvrir devant nous un chemin de vie, même au cœur de la maladie. Plus que pour tout autre geste, celui-ci doit être accompagné d'une Parole afin de désamorcer ce risque de dérapage. Il est même recommandé de préparer la communauté en amont par une série

²⁸ Il est clair que le fait que la notion de guérison jouant un rôle majeur dans certaines communautés évangéliques où l'on voit aussi des pratiques discutables avoir lieu ne rend pas aisée la réappropriation de ce geste au sein de notre tradition réformée.

²⁹ Comme pasteur, combien de fois n'ai-je pas dû rassurer certaines personnes qui, ayant été impliquées dans des courants évangéliques, se retrouvaient totalement désemparées devant l'absence apparente de réponse de Dieu. Elles avaient prié, elles avaient reçu l'imposition des mains et pourtant, elles étaient toujours malades. Dieu les négligeait-il ? Leur foi n'était-elle pas assez solide ?

de prédications sur le thème de la maladie et de la guérison de manière à ce que la communauté ne soit pas prise par surprise le moment venu. Ce geste de l'imposition peut être confié lors du culte à une équipe de laïcs particulièrement sensibles à cette dimension priante ; ce qui atténue le risque de lier l'efficacité du geste à la qualité « religieuse » de la personne qui le dispense. C'est au contraire la dimension communautaire qui est soulignée, à l'image des amis du paralytique qui le déposent au pied du Christ (Marc 2, 1-12). Là encore, nous sommes chaque fois surpris de découvrir combien cette offre d'une prière en geste touche et rejoint un grand nombre de personnes.³⁰

2.3.4 L'imposition des mains

Ce geste peut se décliner lors de différentes célébrations, par exemple, lors d'un culte de confirmations. J'ai été étonné par la remarque d'un collègue qui, probablement faute de catéchumènes, remettait en cause l'existence même du culte de confirmation. Non seulement la démarche de ces jeunes est à prendre au sérieux, mais il est important pour eux de la manifester liturgiquement par un geste fort et marquant. Encore une fois, le geste pour lui-même n'a pas de valeur intrinsèque, mais lorsqu'il vient couronner deux ans de cheminement et la déclaration publique de foi, alors il donne une dimension insoupçonnée à ce moment-là et peut permettre aux jeunes de mesurer au-delà des mots la pertinence de ce qu'ils vivent. Il ne s'agit pas de faire de la « pompe », mais de donner une profondeur que les mots seuls ne permettent pas d'atteindre. Il serait tout à fait faux de croire que les jeunes ne sont pas sensibles à cette dimension ou qu'un tel geste (se mettre à genoux pour recevoir une bénédiction par imposition des mains) soit ringard³¹. C'est aussi cela qu'ils cherchent à travers une démarche spirituelle !

2.3.5 Inventer des gestes

Attention, il ne s'agit pas de multiplier des gestes à l'envi. Le geste pour qu'il puisse apporter sa profondeur spirituelle doit être rare et surtout s'inscrire naturellement dans le cadre de la

³⁰ Je me souviens de cet homme réservé, discret, qui participait régulièrement au culte depuis quelque temps. Lors d'un de ces cultes « Renouveau et guérison », il s'est senti tout d'un coup appelé à se lever, un peu malgré lui. Ce geste de bénédiction reçu a ouvert en lui des vannes retenues depuis trop longtemps fermées. Il a longuement pleuré. Il est clair que si ce geste avait été reçu lors d'un rassemblement « de masse » sans possibilité de suivi, cela aurait pu laisser cet homme dans un plus grand désarroi encore. Mais si le geste est non seulement couplé d'une parole, mais également suivi d'un accompagnement, alors il peut prendre toute sa plénitude et son sens.

³¹ La tradition de remettre à chacun des jeunes un verset choisi pour l'occasion prend là aussi tout son sens.

liturgie. Il ne doit pas être plaqué comme quelque chose qui arrive de manière incongrue. Cela n'aurait aucun sens et risquerait de nous faire tomber dans le travers d'une forme de religiosité magique. Mais si le geste s'y prête pourquoi s'en priver ? Lors du baptême de deux adultes, toute la liturgie et la prédication avaient été construites autour de la thématique de la porte (notamment du verset d'Apocalypse 3.20 : « *Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, je prendrai la cène avec lui et lui avec moi* »). Une grande porte avait été installée dans le temple et toute la communauté a été invitée, lors du défilé de la Cène, à l'emprunter. Ce geste tout simple mettait symboliquement en lumière la Parole entendue ce matin-là. Pour des personnes peut-être moins habituées que d'autres à nos célébrations, ce geste, plus que la Parole, mais pas sans la Parole (!) aura été marquant.

Le défi : penser nos liturgies de manière à permettre à l'assemblée de devenir actrice du culte.

2.4 La Sainte Cène

2.4.1 Multiplier la fréquence de la Cène

Nous connaissons les raisons historiques qui ont poussé les Réformateurs à limiter considérablement le nombre de fois où la Sainte Cène était célébrée durant l'année, et ce, malgré l'importance qu'ils donnaient à ce sacrement. Cela s'explique par le contexte et le besoin de revenir à la Parole. Dans l'élan du renouveau liturgique et du rapprochement œcuménique, les Églises protestantes se sont petit à petit réapproprié ce sacrement et lui ont redonné plus de place dans leurs célébrations. La fréquence peut varier selon les communautés (d'hebdomadaire à mensuelle), mais la Sainte Cène est reconnue désormais comme un des éléments centraux du culte. Le débat demeure de savoir si son importance justifie qu'elle soit célébrée chaque dimanche ou si, au contraire, le fait qu'elle soit si précieuse nécessite qu'elle demeure, sinon rare, du moins pas systématique. Quoiqu'il en soit, il est important de donner toute sa place à ce sacrement. Du reste, c'était le souhait de Calvin lui-même de le voir célébré régulièrement. Il demeure le complément essentiel à la prédication et permet à la communauté d'être rejointe dans son intimité, dans son intériorité autrement que par la réflexion qu'induit la prédication.

Pour donner à la Cène la place qui lui revient dans nos célébrations, il convient de soigner la liturgie. Trop souvent encore, nous assistons à des liturgies bâclées, célébrées sans ordre logique, sans attention donnée aux gestes ou à l'esthétisme. Il ne s'agit pas d'entrer dans une

solennité pompeuse ou d'exagérer la gestuelle (ce que l'on pourrait parfois reprocher à la liturgie catholique), mais il faut, pour que le sacrement puisse nous conduire dans toute sa profondeur, une attention à la forme et à l'ordre de la liturgie. C'est précisément un reproche qui nous est souvent adressé par les partenaires catholiques de ne pas donner à la liturgie et à la forme de la Cène toute la dignité requise par ce moment spécial. On ne célèbre pas la Cène vite fait sur un coin de table ! Elle mérite un plus grand respect !

2.4.2 Vers une liturgie œcuménique

La tradition calvinienne a toujours donné une importance notoire à la Cène, soulignant la présence spirituelle du Christ dans ce sacrement et cette communion intime qu'elle peut offrir. On est loin, avec cette compréhension de la Cène, d'un simple mémoriel ou souvenir d'un acte passé. C'est important de le rappeler dans le débat œcuménique. La manière de penser et de vivre la Cène en tradition réformée n'est finalement pas si distante d'avec la tradition catholique.³² Le nœud du problème œcuménique relève bien plus de la non-reconnaissance du ministère protestant par le magistère catholique que de la compréhension de la Cène elle-même.

Certes, dans l'histoire de la théologie, « présence réelle » n'équivaut pas à « présence spirituelle », mais aujourd'hui cette nuance importe peu pour le commun de nos fidèles qui globalement vivent, qu'ils soient catholiques ou réformés, ce sacrement avec la même intensité.

Du reste, si l'on compare les liturgies, elles ne diffèrent pas tant que cela. Alors que j'étais invité dans un monastère catholique à célébrer un culte protestant avec Sainte Cène, j'ai repris une liturgie classique que j'aurais pu célébrer lors de n'importe quel culte dans ma communauté. Une participante catholique, pourtant bien informée de la chose œcuménique, est venue me remercier après ce culte d'avoir (selon ses dires) « adapté ma liturgie à la sensibilité catholique ». Or je n'en avais rien fait. Elle en fut surprise et dut reconnaître combien elle s'y était retrouvée. La seule différence notoire qui demeure reste l'épiclèse, sur les espèces ou sur les personnes. Cela ne devrait pas nous empêcher de travailler à la recherche d'une liturgie commune. Pour ce faire, il convient que les protestants soignent leur liturgie et manifestent un

³² Lors d'une rencontre œcuménique où la question de l'Eucharistie versus Sainte Cène était débattue, nous avons demandé à chaque participant de noter sur un papier sa manière de comprendre ce sacrement. À la lecture de ces réponses, bien malin qui aurait pu dire quelles réponses émanaient des paroissiens catholiques et celles qui venaient des protestants !

grand respect dans la manière de célébrer la Cène, cela permettra aux catholiques de reconnaître à sa juste valeur le sacrement que nous célébrons aussi.

Le défi : redonner à la célébration de la Cène une place de choix dans nos cultes par l'augmentation de sa fréquence et le soin donné à la liturgie.

2.5 Cultiver le beau

2.5.1 Un langage codé ?

Trop souvent le culte semble réservé à des initiés. Si pour les habitués, suivre le déroulement du culte semble une évidence, c'est loin d'être le cas pour des nouveaux venus. Cela me fait penser à l'expérience que j'ai faite lors d'une visite d'un monastère où tous les offices étaient célébrés en grégorien et en latin. La liturgie m'était étrangère et si une sœur, dévolue à notre accueil, n'était pas venue gentiment nous aider à suivre les offices, nous serions restés totalement extérieurs à ce qui se vivait et la liturgie nous serait demeurée hermétique. C'est un peu ce qui risque d'arriver lors de nos cultes pour des personnes qui ont perdu tout lien avec nos pratiques religieuses. Un feuillet distribué à l'entrée avec l'ordre du culte peut déjà contribuer à le rendre plus accessible. Mais il est également important de soigner le langage en évitant le « patois de Canaan », surtout lors de cultes qui se veulent davantage « missionnaires ». Osons le dire : nos cultes sont souvent ennuyeux, bavards, froids. Les plus fidèles de nos paroissiens s'en accommodent, mais si l'on veut être missionnaire, il faut impérativement soigner la qualité de nos cultes ; que ce soit leur contenu théologique, la pertinence et la simplicité du propos, la profondeur de la liturgie, le soin et la joie de l'accueil, mais également la qualité esthétique et musicale de nos célébrations.

2.5.2 Esthétisme

Sans tomber dans l'exubérance baroque qui nous détourne de la Parole, nous devons prendre soin de nos lieux et en soigner la beauté³³. Au vu du défi missionnaire qui nous attend et qu'une grande partie de la population a perdu l'habitude d'entrer dans nos lieux de culte, il est essentiel

³³ Lorsque je suis arrivé dans une paroisse, je fus surpris par le fait que peu d'attention était donnée à la dimension esthétique. Le culte et la communauté étaient vivants, mais les housses de guitares et les cornets Migros pouvaient sans autre traîner près de la table de communion !

que ceux-ci soient beaux et accueillants. On a tous déjà fait cette expérience : lorsqu'on entre pour la première fois dans un bâtiment, qu'est-ce que l'on remarque en premier ? Est-ce que cela va plutôt nous encourager à aller plus loin ou au contraire nous repousser. Lorsque nous avons l'habitude de participer au culte, nous ne prenons plus garde à ces éléments esthétiques ; ils font partie du décor. Pourtant, il est essentiel de porter un regard neuf et de se poser la question de ce qui peut favoriser l'accueil. Trop souvent, par habitude, par paresse, cet aspect est négligé.³⁴

2.5.3 L'importance de la musique

Dans cette recherche d'esthétisme pour nos lieux de culte comme pour nos célébrations, la place de la musique est centrale. On l'a dit : nos cultes sont trop bavards. La liturgie doit donner une place au silence, mais également à la musique. La musique n'est pas là pour « boucher un trou » ou pour permettre d'assurer une transition harmonieuse. Elle doit être un élément essentiel de la liturgie. Pour se faire, elle doit non seulement être d'excellente qualité, mais également être pensée en amont en lien avec le culte. La musique ne vient se plaquer sur une liturgie, mais est constitutive de la liturgie elle-même. Il faut donc éviter tout à la fois une musique qui n'aurait qu'une portion congrue dans le culte, comme des morceaux de musique trop longs et parfois inadaptés qui cassent le rythme de la liturgie et semblent sans lien avec elle. La musique doit être de qualité et adaptée au style de culte ; elle doit être pleinement intégrée au déroulement du culte. Mais la musique peut être diverse et l'on peut oser sortir du registre classique. L'orgue doit garder sa place ; il fait intégralement partie de notre tradition culturelle, mais l'orgue ne peut prétendre au monopole liturgique. Une certaine diversité musicale est souhaitable, tant dans les instruments que dans le répertoire. Si l'on peut dans des cas exceptionnels et pour des raisons précises recourir à de la musique enregistrée, la musique en « live » doit être systématiquement privilégiée.

2.5.4 Le débat sur l'hymnologie

Le chant a depuis toujours occupé une place centrale dans nos cultes. Il est réjouissant que cette riche tradition hymnologique héritée de la Réforme se soit transmise jusqu'à nous à travers le chant des psaumes. Le débat est néanmoins vif au sein des communautés pour savoir quels

³⁴ Voir chapitre 1.II.1.1 et l'expérience de revisiter nos lieux de cultes.

chants privilégier : les cantiques classiques ou modernes ? C'est un débat sans fin et sans « vainqueur possible ». Il s'agit donc de trouver un juste équilibre. Il serait navrant de se priver des beaux cantiques de la Réforme qui portent en eux une histoire et une qualité musicale que peu de cantiques dits « modernes » atteignent ; il est également important de permettre aux plus jeunes et aux nouveaux venus de découvrir cette richesse de notre tradition. Mais en même temps, ces cantiques classiques, s'ils plaisent à des paroissiens habitués, sont plus difficiles d'accès pour des non-initiés surtout s'ils sont chantés « mollement » et de manière un peu ennuyeuse. La difficulté provient de la pauvreté du répertoire hymnologique dit « moderne » et souvent de leur pauvreté musicale. Il y a très peu de renouvellement et les trouvailles sont rares.

Le défi : accepter un regard extérieur sur nos lieux de culte et nos célébrations afin de déceler ce que par habitude nous ne repérons plus et qui peut être un obstacle à la stratégie missionnaire. Veiller à la qualité esthétique et musicale de nos célébrations.

2.6 Un culte réel ou virtuel ?

La récente pandémie et l'interdiction de rassemblement qui en a suivi ont profondément bouleversé les pratiques ecclésiales. À Pâques 2020, pour la première fois de l'histoire, il ne nous a pas été possible de célébrer en communauté la Résurrection du Christ. Ce fut troublant et a obligé les diverses communautés à développer leur offre sur le net. Ce fut un mal pour un bien. Maintenant que la possibilité de célébrer des cultes ordinaires est à nouveau offerte se pose la question pour une communauté paroissiale locale du maintien ou non d'une offre culturelle sur le Net. Cela ne risque-t-il pas de dissuader les paroissiens de se rendre physiquement au temple s'ils peuvent à toute heure de la semaine « regarder » le culte ? On peut remarquer que les cultes à la radio ont toujours eu un grand succès (ce n'est pas pour rien que malgré la part congrue laissée aux émissions religieuses dans la grille du service public, ils demeurent !). Ils touchent évidemment un public plutôt âgé et habitué à ce média. Le culte sur le net ne peut-il pas, à terme, jouer ce même rôle pour une population plus jeune ? C'est difficile à dire, car il faudrait que cette population ait déjà l'idée et l'envie d'aller chercher le culte sur le net ; ce qui est loin d'être gagné. Toutefois, la diffusion des cultes sur le Net semble désormais indispensable pour une communauté locale, et cela pour plusieurs raisons et avec des objectifs différents. Le premier, celui de permettre à des paroissiens empêchés de se rendre au culte de pouvoir rester en lien avec la communauté. C'est le cas des personnes hospitalisées notamment.

Mais cela permet aussi d'élargir la communauté locale à une dimension plus vaste. Même si le nombre de vues n'est pas exceptionnel, il quadruple facilement le nombre de personnes présentes au culte. Ce n'est pas rien ! Enfin, comme nous l'avons mentionné plus haut, la première démarche que va désormais faire quelqu'un qui s'intéresse à une communauté ou qui a une forme de curiosité, c'est de consulter le site internet pour y chercher des renseignements. Il est clair que dans le cadre d'une recherche concernant une paroisse, non seulement la page d'accueil va être essentielle, mais également la liste des activités proposées et les cultes en ligne qui offrent une belle visibilité s'imposent. Il n'est désormais pas rare de voir des personnes arriver au culte après nous avoir « suivis » un moment sur internet. Clairement, les cultes en ligne doivent faire partie de la stratégie missionnaire, comme peuvent l'être aussi de petites capsules vidéo qui présentent les différentes activités de la paroisse. On ne peut plus négliger l'importance de l'image (même en terrain protestant !).

Si les cultes en ligne doivent s'inscrire dans cette stratégie missionnaire, ils ne peuvent en aucun cas remplacer le culte de la communauté. Je reste dubitatif sur les réflexions qui sont menées quant à la possibilité de développer le concept de diffusion de cultes virtuels dans les temples au vu de la carence de ministres programmée. Le culte, s'il peut se regarder, doit d'abord se vivre sous l'impulsion de l'Esprit Saint pour réunir une communauté et rechercher la communion. Le culte doit demeurer une expérience à vivre. On ne va pas au culte comme on se rend au cinéma !

Le défi : développer une offre sur le net qui ne remplace pas les cultes communautaires, mais, au contraire, participe à la stratégie missionnaire en permettant une première approche à distance de la communauté.

3^e partie : quels ministères ?

3.1 L'importance du ministère de généraliste

La situation actuelle est la conséquence classique d'un effet de balancier. Nous sommes partis d'une situation extrême pour finir par tomber dans des travers opposés.

La génération des pasteurs d'après-guerre a beaucoup pâti du fait qu'ils ont dû souvent assumer seuls l'entier des tâches ministérielles et cela jusqu'à l'épuisement. Nombreux sont les exemples de pasteurs totalement dévolus à leur ministère qui y consacraient tout leur temps au détriment souvent de leur vie de famille. Ce modèle du pasteur qui fait tout a été de plus en plus contesté d'autant plus que la situation du ministère changeait. La remise en cause du modèle paroissial à la fin du 20^e siècle a contribué à l'émergence de nouveaux ministères et de nouvelles manières de vivre le ministère. Cela coïncidait en même temps à une perte de reconnaissance du statut de pasteur dans la société. Alors que pendant des siècles le ministère avait porté le ministre, aujourd'hui c'est le plus souvent le ministre qui doit porter le ministère. En effet, ce qu'on attend du ministre n'est plus de l'ordre de l'évidence, la fonction a perdu ses codes et ses règles et chaque ministre doit en quelque sorte trouver son style, sa manière de faire, son équilibre. Et c'est une tâche ardue !

Face à ce sentiment d'insécurité et de fragilisation du ministère et devant le nombre toujours plus réduit de ministres, il est devenu de plus en plus difficile pour un ministre en paroisse de pouvoir assumer l'entier des tâches qu'il ou elle imagine devoir assumer ou que l'on projette sur lui ou elle. Le discours des autorités de l'EPG qui en a suivi (à la fin du 20^e siècle), en caricaturant à peine, revenait à dire aux ministres : faites ce qui vous fait plaisir, et selon vos compétences propres. Ce discours avait ses raisons, il permettait de valoriser les compétences et charismes de certains ministres et d'affranchir d'autres ministres de tâches pour lesquelles ils ne se sentaient pas à l'aise (par exemple le travail auprès des jeunes). Mais cela a aussi eu pour conséquence de commencer à morceler le ministère au point qu'aujourd'hui au sein des pasteurs engagés par l'EPG seule une minorité d'entre eux ont encore un poste de pasteur « généraliste » à plein temps en paroisse (ou en région). Il y a, d'une part, trop de ministères morcelés (avec des engagements divers sur différents lieux) et, d'autre part, trop de ministères de « niche ».

Par ministère de niche, on entend un ministère spécialisé qui soutient un projet particulier et ne comporte qu'une petite partie de l'ensemble des tâches ministérielles (pas de catéchisme, pas

d'actes ecclésiastiques, par exemple). Ces ministères peuvent avoir une importance notoire³⁵, mais ils doivent demeurer rares. Sauf exception, un ministre devrait principalement être engagé au service d'une communauté locale³⁶. C'est dans le cadre de ses activités « générales » qu'il peut y avoir, au sein du chapitre ou de la Pastorale régionale, une répartition plus précise en fonction des compétences et/ou des projets missionnaires. On constate aujourd'hui la grande difficulté à « recycler » des ministres qui se sont spécialisés dans des types de ministères très précis au point qu'il leur devient quasiment impossible de se retrouver en paroisse après quelques années de ministères spécialisés et d'assumer un ministère de généraliste. Cela rend la gestion des ressources humaines extrêmement complexe et d'autant plus avec un nombre limité de ministres.

Il est vrai que la communauté locale aujourd'hui peine à répondre à toutes les demandes spécifiques qui peuvent être adressées à l'Église, ou plutôt faudrait-il dire, aux aspirations spirituelles fort variées de la population. La question extrêmement complexe et délicate qui est posée à l'Église est de savoir jusqu'à quel point elle est prête à répondre à cette diversité de demandes, mais aussi dans quelle mesure il est légitime pour elle d'y répondre. Faut-il, pour être missionnaire et prêcher l'Évangile, aller à la rencontre des gens là où ils se trouvent, parler leur langue et s'adapter à leur manière de penser ? Certes, oui ! Mais cela n'implique pas de renoncer à ce qui fait notre particularité et notre mission première : annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ! Faut-il donc pour pouvoir parler à une population toujours plus morcelée, elle aussi démultiplier les ministères spécifiques ? Faut-il créer un ministère de la transition écologique, un ministère de méditation zen ou pleine conscience, un autre pour la population LGBTQ+, un autre pour les migrants, etc. ? Dans un monde idéal et dans une Église aux moyens illimités et aux compétences variées, cela pourrait être intéressant, même si avec ce type de ministères de niches et toujours plus éclatés, le sentiment de communion peut se perdre. Je crains qu'à force de vouloir se diversifier et répondre à toutes les demandes, l'Église se soit un peu perdue et ne sache plus trop reconnaître quel est le cœur de sa mission ! Le ministère pastoral devient alors invisible parce que trop éclaté, fragmenté, dilué.

Aujourd'hui, face à la situation de précarité dans laquelle l'Église se trouve, cette question de savoir jusqu'où elle est prête ou doit se diversifier se repose avec beaucoup d'urgence. Il me semble qu'il est temps, après cet effet de balancier inverse, de revenir à un modèle de ministère généraliste qui redonnera cohérence et visibilité à la mission de l'Église. Cela n'exclut pas

³⁵ Comme on le verra quand il sera question des ministères pionniers.

³⁶ Par communauté locale, on entend un ministère défini par une zone géographique (paroisse ou région).

d'autres types de ministères, mais ces derniers devraient être pensés en complément à la mission globale de l'Église portée essentiellement par des ministres généralistes.

Le défi : redonner une plus grande cohérence à l'ensemble des ministères au service d'un projet missionnaire commun. Redonner plus de crédit au ministère de « généraliste ».

3.2 Des ministres « au service »

Le « métier » de pasteur demeure inclassable. Quelle profession peut encore aujourd'hui permettre d'« offrir » ainsi son temps ? Avec humour, je dis volontiers qu'un pasteur est payé pour « perdre », pour ne pas dire « offrir » son temps. Nous ne facturons pas nos prestations à l'heure, pas de Tarmed³⁷ ni de petit compteur quand on arrive chez quelqu'un. C'est assez unique. Cela reste un grand privilège qu'il faut chérir. Ce côté inclassable du ministère, en décalage avec tous les business modèles, est en tant que tel porteur d'une dimension missionnaire, car si cela faisait partie de l'évidence il y a encore cinquante ans, c'est désormais une force d'interpellation. Avoir du temps pour l'autre. Être au service de l'autre. Souligner cet aspect de la gratuité, qui s'inscrit dans une théologie de la grâce, dont le ministre doit reconnaître qu'il en est le premier bénéficiaire, ne remet pas en cause la rigueur que doit avoir l'Église dans sa gestion. La gratuité a un coût ! C'est précisément une bonne gestion, moderne et efficace, une bonne communication qui doit permettre d'inscrire le ministère dans cette dimension de service.

Le ministère pastoral ou diaconal ne peut se concevoir en dehors de cette notion essentielle du « service ». Or cette notion de service s'est passablement diluée au sein du corps ministériel. À mon sens, l'une des premières urgences théologiques est de repenser ce que signifie aujourd'hui pour un ministre « être au service de l'Autre et de l'autre ». Servir et non pas se servir ! Accepter d'être consacré au ministère implique un choix de vie : c'est accepter que sa vie désormais soit une vie de service avec les conséquences et les implications que cela peut avoir sur la vie de tous les jours, les horaires, le salaire, la disponibilité. Et j'irai même jusqu'à dire que cette

³⁷ « Tarmed » est une structure tarifaire qui fixe les tarifs de toutes les prestations ambulatoires,

notion de service doit être également intégrée par les personnes, hors ministres, qui sont engagées au service de l'Église pour des compétences propres.³⁸

J'entends déjà les critiques de ceux qui estiment que je veux revenir avec ce modèle au « bon vieux temps » où le pasteur dans son presbytère était disponible et dérangementable 24 heures sur 24. Non, cela n'est de toute manière pas possible. Le monde a changé. Le modèle du pasteur épuisé et disponible en permanence n'est pas à rechercher et je pense qu'il n'est même plus attendu par la population. En revanche, la question de ce qu'implique cette notion de service inhérente au ministère doit être impérativement repensée et intégrée par toute personne désireuse de recevoir la consécration. Lorsque j'entends, par exemple, un collègue travaillant en paroisse refuser de donner son numéro de téléphone pour ne pas être dérangé à la maison, je m'interroge... Peut-on vraiment envisager le ministère, sa vocation et la consécration qui va avec en cloisonnant ainsi sa vie professionnelle de sa vie privée ? Alors certes, le pasteur, la pasteure a sa vie privée. Il est impératif qu'il, elle ait des temps de récupération, des temps pour lui, pour elle, pour sa famille, pour ses loisirs et il n'est pas sain (t) d'être sur la brèche en continu, mais il est tout aussi important que le ministère puisse, par son attitude, manifester une disponibilité et une attention à l'autre. Il n'est pas certain que la vie privée et la vie professionnelle puissent être complètement cloisonnées l'une de l'autre.

À ce propos, sans vouloir regretter la notion de presbytère qui pouvait impliquer également quelques désagréments pour le pasteur, la pasteure et sa famille, on peut toutefois regretter que la plupart des ministres n'habitent plus le territoire de leur paroisse ou région. Cela est particulièrement le cas à Genève pour des raisons évidentes de pénurie de logements et d'exiguïté du territoire. Le fait d'habiter le territoire local (même si ce n'est pas forcément un presbytère) a pourtant des avantages évidents, à commencer par le nombre de rencontres informelles que le ministre peut faire au magasin, à la sortie de l'école, dans les associations locales. Il n'est aujourd'hui plus possible d'exiger du ministre qu'il réside sur le territoire de la paroisse ; mais il serait important de reconsidérer cet élément et d'envisager des solutions locales qui permettent, dans la mesure du possible, au ministre qui arrive dans un lieu pour un ministère de longue durée d'y installer également son logement.

³⁸ Lors d'une réflexion sur la grille salariale au sein de l'EPG, il y a eu toute une discussion concernant le salaire du personnel technique et administratif. Certains arguaient du fait que pour avoir de bons spécialistes métiers, il fallait être prêt à payer les salaires du marché. J'avais estimé, comme président, au contraire que les salaires ne devaient pas dépasser ceux des ministres engagés, d'une part pour ne pas déprécier le travail des ministres, mais d'autre part pour que chacun comprenne qu'en venant travailler pour l'Église on participait à un service plus large qui impliquait une part de don de soi.

Le défi : valoriser la notion de « service » et accepter les conséquences sur la vie professionnelle et personnelle pour celles et ceux qui s'engagent au... service du Christ.

3.3 L'importance de la formation

De tout temps, la formation académique des pasteurs a été la marque de fabrique des pasteurs des Églises historiques du protestantisme, notamment luthérien et réformé. C'est là encore un élément qui n'est pas négociable. La formation, au motif que les vocations se raréfient, devrait-elle être bradée ou voir ses exigences allégées ? Aujourd'hui, l'ensemble des Églises protestantes exige une formation de type académique (un master en cinq ans) complétée d'une formation métier plus spécifique. La pression est forte au sein de l'EERS pour trouver des systèmes de passerelles permettant à des personnes n'ayant pas ce bagage académique d'être toutefois reconnues et admises à la consécration.³⁹

Si nous devons nous concentrer sur notre spécificité, faire bien ce que nous savons faire et que personne d'autre ne fait, alors nous devons maintenir une haute exigence de formation. Le ministère, même s'il a perdu en reconnaissance sociale, n'en devient pas plus simple ; au contraire il exige de celle ou celui qui l'endosse des compétences particulières de savoir-être (voir le chapitre suivant), mais aussi de savoir-faire. Il est clair qu'une bonne partie du savoir-faire s'acquiert par l'expérience, mais il est essentiel pour être lancé dans le ministère d'avoir une bonne « boîte à outils ». Et cette boîte à outils doit avant toute chose être constituée par un solide bagage théologique. De nombreuses autres compétences sont nécessaires (animation, diction, organisation, écoute, rédaction, leadership, etc.), mais celles-ci, aussi utiles puissent-elles être, doivent rester secondes par rapport à un bon bagage théologique. En soulignant l'importance de la formation théologique, nous ne voulons pas faire des pasteurs des académiciens juchés sur leur savoir et déconnectés de la réalité. Ce bagage théologique est précisément nécessaire pour faire les liens herméneutiques avec les réalités du terrain et les questions de la vie.

Nous avons toutefois pu remarquer combien une solide formation théologique, aussi nécessaire soit-elle, n'est pas encore le gage d'un ministère fécond et plusieurs candidats au ministère ont été recalés non pas faute de savoir théologique, mais de savoir-être ou de savoir communiquer.

³⁹ En Suisse romande, il y a eu un vif débat autour de la création de la nouvelle école de théologie HET pro dont le parcours de formation n'a à ce jour pas été validé par les Églises de la CER (conférence des églises romandes) sinon comme formation propédeutique nécessitant de poursuivre la formation au sein d'une université reconnue.

Mais cette formation théologique est essentielle ; c'est le sens même du ministère. Faute de quoi, le ministère risque de se transformer, en moins bien, en ce qui existe déjà, à savoir des animateurs, des pédagogues, des psychologues, des accompagnants spirituels, etc.

Ce qui définit le pastorat (on pourra parler des autres ministères dans un 2^e temps) c'est la combinaison entre une connaissance théologique pointue, une vie spirituelle active et un savoir-être. Si l'un de ces pans manque, c'est tout le ministère qui s'effondre.

Toutefois, la question qui se pose désormais est celle du contenu de cette formation académique. Loin de moi l'idée de déprécier la formation théologique élémentaire comme les sciences bibliques, la dogmatique, l'éthique, l'histoire de l'Église. Cela constitue un socle essentiel. Il faut accepter de commencer par préparer le terrain, creuser le sol, y planter des racines avant de se lancer dans le ministère. Même si certaines formations peuvent sembler distantes de la réalité du terrain, elles peuvent se révéler indispensables dans l'art d'apprendre à apprendre. Une fois sur le terrain, beaucoup de ce qui aura été appris ne sera pas forcément directement utile pour le ministère (la question du filioque, le 3^e usage de la Loi chez Calvin ou l'usage du patah furtif dans l'alphabet hébreu par exemple...), mais ce socle théologique demeure toutefois indispensable.

Cela dit, une fois affirmée l'indispensable formation de base théologique en vue de l'exercice du ministère, on peut discuter du contenu de celle-ci, des priorités qui sont données. L'objectif premier de la formation académique était jusqu'alors de former des pasteurs herméneutes, capables d'interpréter les Écritures ; aujourd'hui il y a une étape préalable indispensable au travail herméneutique qui est celle de la mission. Rien ne sert de pouvoir interpréter la Parole dans toute sa subtilité et sa spécificité réformée si le lien avec cette Parole est rompu. Autant qu'herméneute, le pasteur doit désormais être missionnaire et cette dimension est à ce jour absente de la formation.

Nous entrons ici sur un terrain sensible et subtil qui est celui de savoir si une faculté de théologie doit former des théologiens ou des pasteurs. « Les deux mon Général ! », ai-je envie de répondre. Certes, la faculté de théologie n'est pas et ne doit pas devenir une école professionnelle ; c'est à cette condition qu'elle pourra garder sa place et toute sa place au sein de l'*Alma mater*, mais la faculté de théologie ne peut être déconnectée de la réalité ecclésiale.⁴⁰

⁴⁰ On peut ici souligner la situation très particulière de la Faculté autonome de théologie protestante de Genève. Elle est à la fois intégrée à l'université, mais conjointement financée par l'Église locale. Cela représente une

La Faculté doit donc former des théologiens, c'est là sa mission, mais elle ne peut ignorer que ces théologien(ne)s pour la plupart se destinent au ministère et vu que la théologie doit servir de « boîte à outils » au ministère, il convient d'adapter les outils au ministère au risque de voir se creuser le décalage qu'il y aura entre des théologiens dûment formés et les besoins de l'Église en ministres missionnaires.

Outre cette prise en compte de l'aspect missionnaire et la nécessité de former des pasteurs-témoins, il convient de mettre également l'accent, dans la formation, sur un autre élément désormais essentiel : le travail en équipe. Il est fini le temps où le pasteur faisait tout, tout seul, dans sa communauté. Non seulement, le/la pasteur doit apprendre à travailler en équipe avec les responsables laïcs de la communauté, mais également avec ses collègues. Même dans le cadre d'une structure d'Église formée de communautés « oasis » relativement autonomes, le ministère ne peut plus se concevoir par le seul prisme de « sa » seule communauté. L'appui et la collaboration avec les proches collègues sont indispensables et désormais incontournables.

Cette remarque pourrait tout aussi bien s'appliquer à la formation complémentaire exigée et organisée par les Églises pour les pasteurs stagiaires ou suffragants. Elle devrait, elle aussi, davantage tenir compte de cette nouvelle donne du ministère.

Le défi : adapter la formation théologique de base en vue d'un ministère essentiellement tourné vers la mission et le témoignage.

3.4 L'importance du savoir-être

Le rôle et la place du pasteur dans la société ont beaucoup évolué. La figure du pasteur n'est plus celle qu'elle a pu être dans le passé, comme une autorité indiscutable au sein du village. On l'a dit : le ministère a perdu de sa « superbe » et n'offre pas la même aura au ministre que par le passé. Toutefois, il serait faux d'imaginer que cette perte de crédit et de visibilité du ministère revient à faire du ministre un personnage comme un autre. Que cela plaise ou non aux ministres concernés qui connaissent bien leurs limites, leurs fragilités et imperfections, voire leurs incohérences, le pasteur reste aux yeux du plus grand nombre, y compris des personnes distantes, une autorité morale. Du reste, il est notoire que plus les personnes sont éloignées de

charge et un investissement non négligeable pour l'Église, surtout en cette période de disette financière, mais renforce de manière très particulière et bénéfique le lien entre la Faculté et l'Église.

la sphère ecclésiale, plus elles projettent sur le pasteur des attentes que ce dernier ne peut ou ne veut assumer. On le voit notamment lors d'actes ecclésiastiques comme les services funèbres où l'on attend du pasteur qu'il joue presque un rôle d'intermédiaire entre le monde d'en haut et le nôtre. On peut et l'on doit bien évidemment contester théologiquement une telle manière de comprendre le ministère et le ministre, mais l'on ne peut contester que les personnes projettent un regard particulier sur le ou la ministre. Chaque ministre doit en être conscient et accepter ce décalage qu'il y a entre ce qu'il sait de sa propre vie et ce que les personnes peuvent attendre de lui. Il ne doit en aucun cas profiter de cette posture, mais il ne doit pas non plus la refuser au prétexte qu'elle ne serait pas juste théologiquement.

Ce regard spécifique souligne le fait que l'on continue d'attendre du ministre une attitude exemplaire. Au sens où il ou elle doit être un exemple par sa manière de vivre. Si un postier ou un garagiste chrétien se comporte mal avec sa femme ou ses enfants, cela est fort gênant ; mais si c'est un pasteur, cela devient insupportable. Certes, nous devrions tous être logés à la même enseigne au titre du sacerdoce universel ; il n'en demeure pas moins qu'il est attendu plus de cohérence d'un ministre que d'autres corps de métier. Les ministres devraient en être conscients, mais les autorités ecclésiastiques aussi. Un ministre peut-il tromper sa femme, tricher avec le fisc, taper ses enfants ? Après tout, certains pourront prétendre que cela relève du domaine privé, voire intime et que cela n'entache en rien les compétences métier de ce pasteur. Le pasteur, tout ministre de l'Évangile, se sait bien évidemment fragile et pécheur ; il a le droit comme tout chrétien au pardon divin. On n'attend donc pas du ministre une vie parfaite, qui n'existe pas, mais une réelle recherche de cohérence entre ce qu'il/elle vit et ce qu'il/elle prêche le dimanche ! Et cela souligne donc encore une fois l'importance du savoir-être du ministre.

Toutes les dernières histoires qu'ont connues les différentes Églises cantonales avec des ministres n'étaient pas dues à des différends d'ordre théologique, mais bel et bien à des carences graves dans le savoir-être.

Il est donc important que les Églises soient particulièrement vigilantes au moment de l'engagement des ministres comme titulaires ou comme stagiaires. Des outils d'analyse ont été récemment développés afin de mieux discerner la personnalité des futurs stagiaires et d'éviter d'éventuelles difficultés ultérieures.

Mais ces outils d'analyse devraient également être plus régulièrement utilisés comme grille d'évaluation au cours du ministère. Il s'agit en effet de régulièrement évaluer le travail des

ministres, mais également leur adéquation avec la fonction qu'ils/elles endossent.⁴¹ La qualité du travail et les compétences théologiques ne sauraient occulter l'importance du savoir-être.

Cette question du savoir-être n'est du reste pas sans liens avec la question de l'autorité traitée au chapitre suivant. En effet, les Églises doivent accepter de se doter d'outils d'analyse et d'évaluation, mais également et par conséquent de l'autorité nécessaire pour exiger des remédiations ou procéder à des mises à l'écart. Moins le nombre de ministres sera grand au sein d'une Église locale, plus la pression sera grande sur les ministres restants et moins l'on pourra se permettre d'avoir des ministres qui dysfonctionnent.

Il faut toutefois bien reconnaître que même pour un ministre heureux de son ministère et bien ancré dans sa foi, l'exercice du ministère n'est pas un « long fleuve tranquille » et peut connaître des moments de remises en question, de doutes, voire de difficiles traversées du désert ou de burn out. Ces difficultés existent et ne doivent pas remettre pour autant en question la vocation du ministre ou la pertinence de son ministère. La supervision, l'accompagnement par un pair, le soutien de l'Institution par une commission des ministères sont des outils utiles pour surmonter ces passages à vide qui menacent tout un chacun.

Le défi : pour les ministres : se reconnaître fragile et pécheur, mais toujours rechercher la cohérence entre ce qu'on prêche et ce qu'on vit. Pour l'Église : se doter des moyens d'évaluation afin d'apprécier autant le savoir-faire que le savoir-être des ministres.

3.5 l'importance de l'hygiène spirituelle

Rares sont les personnes qui deviennent croyantes après avoir lu des livres savants. Le plus souvent, c'est à travers des rencontres que nous devenons croyants ou plutôt c'est la rencontre d'une ou plusieurs personnes qui rayonnent quelque chose de leur foi, qui dégagent une certaine force et paix intérieures qui nous donnent envie à notre tour de puiser à la même source. D'où l'importance pour le pasteur qu'il entretienne d'abord par lui-même et pour lui-même une vie spirituelle active. Un pasteur doit être théologien, mais il ne peut être seulement théologien, il doit avant tout être un homme, une femme de foi. Cela semble d'une telle évidence qu'en le

⁴¹ Lorsque l'on sait les réticences que la Commission des ministères à Genève, mais également la Compagnie des pasteurs et des diacres ont à Genève pour parler d'« évaluation » des ministres, on se dit qu'il y a encore du chemin à faire. On y a préféré le terme plus « soft » d'appréciation.

rappelant, je semble enfoncer une porte ouverte et pourtant, certains ministres semblent parfois asséchés spirituellement. Alors certes la vie spirituelle n'est jamais linéaire et connaît ses hauts et ses bas et l'on peut tout à fait comprendre qu'un ministre doive affronter lui aussi des temps de passage au désert spirituel. Cela pose alors la question de la manière avec laquelle le pasteur prend soin de son hygiène spirituelle. Il n'y a bien évidemment aucune recette et pour chacun, la réponse sera différente. Il y a tant de manières de faire : retraites spirituelles, lecture biblique quotidienne, prière communautaire, etc. La dernière erreur à faire dans le ministère serait de sombrer dans un activisme qui épuise et prive de tout ressourcement spirituel.

Cette part-là du ministère est essentielle, mais elle est certainement la plus difficile à évaluer. C'est pourtant une responsabilité de l'Église qui ne peut se permettre d'avoir des ministres démotivés. Alors oui les charismes sont variés, et c'est bien ainsi. Mais dans une perspective missionnaire, l'Église doit pouvoir compter sur des ministres qui s'engagent pleinement, avec ce qui ils sont et ce qu'ils croient ; des ministres, charismatiques (au sens qu'ils sont porteurs de charisme) qui font envie à celles et ceux qu'ils rencontrent d'aller à leur tour puiser à la source de l'Évangile. Non pas des ministres qui disent ce qu'il faut croire, mais des ministres qui par leur vie et leur foi donnent envie aux autres de croire !

Le défi : engager des ministres qui « y croient » et dont le charisme et le témoignage de vie attirent chez ceux qu'ils rencontrent la curiosité pour l'Évangile.

3.6 Les ministères spécialisés

Dans le cadre d'un redéploiement des forces ministérielles en vue d'une stratégie missionnaire, se pose alors la question des ministères spécialisés, essentiellement des ministères en aumôneries. On l'a dit : l'essentiel des forces doit être concentré sur les ministères de généralistes à plein temps. Faut-il pour autant abandonner les ministères d'aumônerie ? Je ne le pense pas, mais ceux-ci doivent s'inscrire également dans cette stratégie missionnaire et demeurer en cohérence avec la vision globale de l'Église. Or aujourd'hui, si je prends la situation genevoise, il n'y a pas ou peu d'interface entre les ministères en région et les ministères spécialisés. C'est un peu comme s'ils vivaient dans deux mondes différents avec des stratégies qui non seulement ne sont pas toujours cohérentes, mais parfois même antinomiques allant jusqu'à engendrer certaines tensions tant au sein du corps des ministres que du consistoire.

Rappelons la particularité de la situation genevoise. L'Église est séparée de l'État depuis 1907 et ne reçoit de lui aucune aide, y compris pour des tâches que l'Église assume par délégation pour l'État. C'est le cas typique de l'aumônerie auprès des prisons. L'État par des conventions internationales est tenu d'assurer une assistance spirituelle aux détenus. Il délègue cette compétence aux Églises dites reconnues sans pour autant contribuer financièrement à ce service. Or il faut bien l'admettre, le service, précieux, offert par les aumôniers, touche essentiellement une population éloignée de l'Église, voire même de la foi chrétienne.

On peut donc légitimement se poser la question de savoir si cela doit encore faire partie des missions prioritaires de l'Église. Il est évident que l'Église a pour mission de porter une attention particulière aux « cabossés » de la vie⁴², à ceux que la société laisse sur le côté et dans ce sens une mission auprès des prisonniers est non seulement légitime, mais ancrée au cœur de la mission même de l'Église⁴³. Mais il faut alors s'entendre sur ce qu'on définit comme la mission de l'Église. Encore une fois, il ne s'agit pas, surtout en milieu carcéral, de vouloir convertir qui que ce soit ou de témoigner d'une manière massive de l'Évangile. Il ne s'agit pas plus ici qu'ailleurs pour l'aumônier de dire aux personnes qu'il rencontre ce qu'elles doivent croire. Mais, pas moins qu'ailleurs, l'aumônier est au service du Christ, comme un témoin de la Bonne Nouvelle qu'il a envie de partager. Le travail de l'aumônier ne peut et ne doit se confondre avec celui d'un assistant social, ni même d'un conseiller spirituel. Il est et demeure un ministre de l'Église délégué dans un cadre particulier ; cadre particulier qui nécessite d'accepter des contraintes imposées par l'Institution qui l'accueille.

Cela pose alors la question de savoir qui mandate ces ministres : est-ce l'Église qui les envoie ou l'Institution qui les accueille ? Nous y reviendrons.

La situation est assez similaire dans le cadre hospitalier. Des ministres délégués par les Églises assistent des patients indépendamment de leur appartenance confessionnelle ou lien supposé avec les Églises. C'est une bonne chose et cela est conforme avec la vocation de notre Église d'être et demeurer au service du plus grand nombre et ne pas limiter sa mission aux seuls membres. Mais là encore la question se pose de savoir comment cette mission dans le monde hospitalier peut se vivre en cohérence avec la mission de l'Église et sa stratégie missionnaire et

⁴² J'aime particulièrement cette citation du Psaume 34 « Le Seigneur est proche des cœurs brisés »

⁴³ Il n'y a qu'à penser à la célèbre parabole du jugement en Matthieu 25 « *j'étais en prison et vous êtes venus à moi* »

non pas comme un service à part, un service d'assistance spirituelle très large qui se cantonne à l'Institution qui l'héberge.

Le dernier exemple que nous prendrons pour « planter le décor » est celui des Établissements médicaux sociaux (EMS, institutions pour personnes âgées). Lorsque plus de vingt pasteurs couvraient le territoire du centre-ville, rive gauche à Genève, il y a quelques dizaines d'années encore, la question ne se posait pas. Chaque EMS avait en quelque sort son aumônerie, desservie par les ministres paroissiaux ou pour les plus grands établissements par une aumônerie spécifique. L'Église était encore clairement dans une posture de service à la population, dans un modèle multitudiniste qui avait pour mission de servir la population sur l'ensemble du territoire et donc aussi au sein de ces établissements. Au fil des ans, la situation est devenue de plus en tendue du fait de la diminution des forces pastorales, mais également par le fait que pour certains établissements cet aspect de la vie, la dimension spirituelle, n'était pas ou peu prise en compte dans la gestion de leur établissement.

Alors que nous sommes désormais en mode « mission » et plus en mode « multitudiniste », la question se pose à frais nouveaux. Quelle serait la justification missionnaire de concentrer une partie importante des ressources ministérielles pour s'occuper de cette catégorie de la population, plutôt que de mettre des forces par exemple pour les personnes âgées (90 % d'entre elles !) qui demeurent à leur domicile ? S'il est absolument légitime et essentiel de rester en lien avec des paroissiens en EMS qui ont dû quitter leur domicile et qui ne peuvent plus se rendre au Temple, il n'est pas forcément prioritaire pour une communauté locale d'assurer un service d'aumônerie pour un établissement privé.⁴⁴

⁴⁴ Je vais donner un exemple précis : dans le cadre de la desserte de la Paroisse Rive Gauche à Genève, il y a huit EMS que nous serions censés couvrir (pour un poste et demi de forces pastorales). À raison d'un culte par mois par établissement, de quelques visites et suivis, cela représente vite un gros mi-temps. Nous avons alors estimé que dans le cadre d'une stratégie de redéploiement missionnaire, avec une priorité donnée aux familles et à la dimension communautaire, il n'était pas cohérent, au vu de cette stratégie, de consacrer autant de nos forces à ce pan du ministère. Nous avons sollicité une entrevue avec la direction de chacun des établissements concernés en lien avec les responsables cantonaux de notre Église. Finalement seuls trois EMS ont répondu à notre invitation. Cela veut donc dire que cinq EMS, malgré une interpellation répétée de notre part, n'ont pas jugé nécessaire de nous répondre. Cela dit quelque chose du peu d'intérêt qu'ils portent à l'accompagnement spirituel de leurs résidents. Pour les trois autres, une discussion s'est ouverte sur leurs attentes et ce que nous pouvions leur offrir. Un partenariat a été mis en place avec deux d'entre eux. Pour l'un nous assurons une présence régulière et l'EMS nous défraye pour ce service (ce qui nous permet de sous-traiter cette aumônerie auprès d'un collègue retraité) ; pour l'autre ce sont des liens qui se tissent par l'accueil régulier au culte d'une délégation de résidents de l'EMS. Ce dernier exemple est particulièrement marquant, car il s'inscrit alors clairement dans le cadre d'une stratégie missionnaire et la volonté d'inscrire nos cultes dans une dimension multigénérationnelle. Ces liens sont précieux et se répercutent ensuite tout naturellement sur des accompagnements auprès de ces résidents-paroissiens.

La récente Loi sur la laïcité adoptée par le peuple genevois précise le cadre dans lequel peut s'inscrire un ministère d'aumônerie. Les travaux préparatoires à cette Loi ont surtout permis de montrer à quel point ce travail est essentiel quand il est fait avec soin, nuance, avec une certaine forme de retrait confessionnel qui évite tout dérapage prosélyte. Cette Loi entrouvre également la possibilité de contrats de prestation entre l'État et les Églises en vue d'assurer un financement de ces prestations. On n'en est pas encore là !

Fondamentalement est posée la question de la mission que l'Église se donne et celle que ces Institutions sont prêtes à lui reconnaître. Ainsi certains collègues en aumônerie (mais on le voit aussi dans certains ministères en marge) renâclent désormais à se définir comme pasteur ; ils ou elles préfèrent le titre, plus neutre, d'accompagnant spirituel⁴⁵. Ce changement n'est pas anodin. Il est révélateur de deux conceptions différentes du ministère en aumônerie. Un aumônier en monde hospitalier est-il d'abord une présence, une disponibilité pour toute personne fragilisée dans la vie par l'épreuve de la maladie engagé et au service d'abord de l'établissement concerné ? L'aumônier fait-il taire ses convictions, accepte-t-il un retrait parfois assez radical de ses convictions pour se fondre dans le cadre de cet établissement ? Cette posture est légitime. Elle permet le respect des convictions de chacun et manifeste une grande ouverture d'esprit. En ce sens, elle est tout à fait acceptable par l'Église elle-même, car en cohérence avec la volonté d'ouverture qui est au cœur de la mission de l'Église. Toutefois, cette posture a ses limites. S'il y a trente ou cinquante ans, il était de l'ordre de l'évidence que les aumôniers étaient mandatés par l'Église et qu'ils contribuaient à la mission globale de l'Église au même titre que tout le travail que l'Église pouvait offrir, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Nous ne vivons plus dans un environnement marqué par la culture et la tradition chrétiennes. Les codes ont été perdus et les personnes qui bénéficient aujourd'hui de l'accompagnement d'un ministre de l'Église, par exemple d'un aumônier à l'Hôpital, ne font plus forcément le lien entre ce temps et ce partage offerts et la source de cet engagement, à savoir la Bonne Nouvelle de l'Évangile. Certes, encore une fois, il ne s'agit pas d'apporter l'Évangile comme une réponse ultime et nos convictions comme une recette magique, à l'image de communautés dont le matraquage prosélyte est simplement insupportable ; mais si l'accompagnement, qui légitimement part sur une ouverture d'esprit et un retrait des convictions, ne débouche pas sur un témoignage de l'aumônier qui peut dire au nom de quoi et de qui il offre son temps, on n'est pas allé au bout de la mission. Accueillir sans condition, accompagner sans pression, mais aussi témoigner de

⁴⁵ L'accompagnant spirituel ne se définit pas par la tradition qui le porte ou le message qu'il entend apporter, mais par son ouverture très neutre et vaste à la transcendance.

son espérance non pas comme une solution toute faite, mais comme un possible chemin de sens. Si cette dernière étape est manquée ou parfois même volontairement occultée par un excès de pudeur ou de discrétion spirituelle, il me semble que le ministère s'en trouve affecté. On est alors plus là dans le travail d'un accompagnant spirituel, neutre, que d'un aumônier qui prend sa part, particulière, mais essentielle, dans le cadre d'une stratégie missionnaire qui nécessite de tous une posture de témoin du Christ. L'accompagnement doit pouvoir déboucher sur une forme de témoignage (en silence, en actes, en prières ou en paroles) plus explicite, même en Institution. Ce qui pouvait être implicite il y a encore vingt ans ne peut l'être aujourd'hui. Une Institution comme l'hôpital a de fait tout à gagner de reconnaître cette posture-là. En effet, cette présence, cet accompagnement spirituel est absolument indispensable. Or nos Églises ont acquis une somme d'expérience inégalable. Elles ont une compétence unique s'agissant d'un accompagnement à la fois profond et mesuré. Le confier à des personnes autres que des ministres coûterait beaucoup plus cher aux Institutions et ne garantirait plus un service d'une telle qualité.

Le partenariat entre les Institutions concernées et l'Église doit donc être précisé. Il doit non seulement prendre en compte la question du financement, mais également celui du mandat ecclésial confié aux ministres. Pour le financement, puisque le ministère des aumôniers s'inscrit dans la stratégie missionnaire de l'Église, il est normal que l'Église contribue pour une part à ce financement ; l'autre part devant être assurée par l'Institution qui tire profit de ces compétences mises à disposition. Pour ce qui est du mandat, l'Église doit pouvoir continuer à confier un mandat à ces/ses ministres qu'elle délègue dans un cadre particulier. Le lien premier des aumôniers doit demeurer celui qui les rattache à leur Église.

Le défi : trouver pour les aumôniers un juste positionnement qui tout à la fois respecte les Institutions qui les hébergent et le nécessaire recul confessionnel attendu d'eux, mais permet en même temps, à travers le travail d'ouverture et d'accompagnement qu'il offre, une occasion de témoignage qui donne aux bénéficiaires de comprendre ce qui fonde et nourrit l'engagement des aumôniers.

3.7 Les ministères dits « pionniers »

L'Église anglicane, notamment au Royaume uni, a depuis des décennies déjà entamé une réflexion sur les « Fresh expressions » et mis en pratique des ministères dits « pionniers ». Ces ministères qui peuvent pour certains — et c'est intéressant ! — être affiliés à une communauté locale manifestent le désir d'aller à la rencontre d'une population qui peine à se retrouver dans la cadre d'une communauté paroissiale. Ils témoignent de la nécessaire ouverture que l'Église doit avoir. Mais ces ministères ne viennent pas d'abord comme une contestation de la communauté, mais bien davantage comme une recherche de moyens de constituer de nouvelles communautés avec une vision clairement missionnaire.

Dans cette optique ces ministères pionniers doivent tout d'abord contribuer à la mission de l'Église et adhérer à la stratégie missionnaire mise en place par l'évêché. Ils s'inscrivent non pas dans une forme d'« *alleingang* », mais dans la vision commune et y contribuent. Ils doivent également favoriser la constitution d'une communauté célébrante. J'insiste sur ce point, car il y a une tendance parfois à vouloir louablement reprendre cette intention d'avoir des ministères pionniers, mais en oubliant pourtant deux aspects essentiels : d'une part l'adéquation de ce ministère innovant à la stratégie missionnaire globale et, d'autre part, l'objectif de constituer une communauté célébrante et confessante.

Certains projets de ministères dits pionniers sont hélas parfois compris comme des ministères « ad personam » pour un pasteur qui peut certes avoir une volonté louable d'innover, mais sans pour autant s'inscrire dans une vision commune et concertée de la mission. D'autre part, il arrive que ces ministères soient compris en réaction, voire en opposition à la volonté confessante de l'Église par une pudeur ou une retenue inappropriée.

Ces ministères, qui doivent demeurer exceptionnels et inscrits dans une durée définie jusqu'à la création d'une communauté qui peut vivre par elle-même au même titre qu'une communauté locale, nécessitent de recevoir un clair mandat ecclésial avec des objectifs définis et qui s'inscrivent dans une vision commune de la mission de l'Église. Des interfaces doivent être pensées avec les ministères ordinaires.

Ce sera évidemment le rôle principal de l'évêque que de maintenir ensemble ces différents ministères⁴⁶. L'idée, plus loin développée dans le cadre de dialogue œcuménique⁴⁷, du *consensus différencié* pourrait, dans ce contexte d'une variété de ministères, être reprise et

⁴⁶ Voir ci-après chapitre 4.8

⁴⁷ Voir ci-après chapitre 5.1

affinée. Il s'agit d'être d'accord de ne pas être d'accord sans briser la communion ou pour le dire en termes de ministères variés reconnaître à l'autre la pertinence de son ministère au service de la mission globale sans pour autant en partager les modes de faire. Il y a effectivement, même dans le cadre d'une mission resserrée autour de la Proclamation de la Parole, une marge de manœuvre pour reconnaître différentes formes de ministères.

Le défi : explorer de nouveaux types de ministères, innovants et pionniers, en cohérence avec la stratégie missionnaire. En définir clairement les objectifs.

3.8 Quels types de ministères reconnaître ?

3.8.1 Les ministères classiques : pasteur, diacre, docteur et anciens

On l'a vu plus haut (3,3), le ministère pastoral nécessite une solide formation qui ne peut être acquise au rabais. Il ne s'agit donc pas de pallier la carence des vocations par une réduction des exigences. Il s'agit en revanche de prendre en compte la situation présente qui effectivement est marquée par une baisse des vocations pastorales, un petit nombre d'étudiants en théologie se destinant au ministère et par le fait qu'il y a de plus en plus d'étudiants en théologie qui viennent au ministère après avoir vécu d'autres formations ou expériences professionnelles préalables. Enfin, il y a un certain nombre de personnes qui souhaitent offrir à l'Église des compétences particulières et précieuses au service de la mission sans pour autant posséder tout le bagage théologique qui est demandé pour recevoir une consécration pastorale.

Les discussions récentes au sein des différentes Églises protestantes⁴⁸ ont confirmé la position classique de la théologie réformée qui reconnaît quatre ministères, à savoir, ceux du pasteur, du diacre, du docteur et de l'ancien.

L'ancien porte collégalement l'autorité de la communauté. Son ministère est déterminant, car il permet de trouver un équilibre entre les ministres et les laïcs dans la conduite de la communauté et d'éviter de renforcer une tendance au cléricalisme, marquée dans notre Église⁴⁹.

⁴⁸ Voir notamment le rapport sur la théologie des ministères validé par le Consistoire de l'EPG.

⁴⁹ Plus largement, le rôle des laïcs mériterait à lui seul une étude approfondie. Le sacerdoce universel rappelle combien nous sommes tous, ministres consacrés et laïcs, engagés dans un service commun. Au vu de la diminution des forces pastorales, il est clair que les laïcs vont être appelés à prendre davantage de responsabilités dans la mise en œuvre de la mission. Or, c'est là précisément la difficulté, car le mode de vie

À propos du ministère doctoral, on l'a dit plus haut, il est important que celles et ceux qui ont charge d'enseignement de la théologie s'inscrivent, autant que faire se peut, dans cette compréhension de leur charge comme faisant partie de la mission et du ministère de l'Église. Une réflexion théologique, totalement déconnectée de la mission de l'Église, pourra certes être intéressante, mais manquera son objectif essentiel qui est de contribuer à la bonne compréhension, à la diffusion de l'Évangile dans le monde. Il est donc essentiel de garder au sein du ministère global de l'Église une place de choix pour ses docteurs⁵⁰. On peut ici déplorer que si par le passé passablement de pasteurs poursuivaient leur réflexion théologique jusqu'à l'obtention du grade de docteur, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Il devient quasiment impossible de concilier ministère sur le terrain et réflexion académique ; cela peut à court terme appauvrir la mission de l'Église. Il devient donc d'autant plus important de renforcer le lien entre les docteurs et le reste des ministres.

En ce qui concerne les diacres, l'Église de Genève fut une des premières à reconnaître pleinement ce ministère et à le valoriser en décidant d'une égalité salariale totale entre pasteurs et diacres. C'était évidemment une bonne chose pour celles et ceux qui partageaient le ministère qu'ils reçoivent le même salaire. Mais cette volonté légitime d'égalité a fini par créer une certaine confusion des rôles : les pasteurs et les diacres finissant par occuper les mêmes postes sans distinction. Cette confusion au sein du ministère a fini par appauvrir tant le ministère pastoral que diaconal. Je m'explique : en ayant des pasteurs et des diacres qui accomplissent les mêmes tâches, cela a fini par faire penser qu'il n'y avait plus de spécificité au ministère pastoral. Pourquoi faire sept ans de formation si quelqu'un qui a une formation moindre peut faire la même chose. Mais paradoxalement cette confusion a renforcé chez certains l'idée que le ministère diaconal, ainsi peu spécifié, est de fait un ministère de deuxième catégorie. Or, un ministère diaconal dans sa fonction de service, d'attention aux plus démunis, d'aumônerie joue au contraire un rôle déterminant dans la mission de l'Église. Je pense que ce n'est rendre service ni aux diacres, ni aux pasteurs, ni à l'Église de maintenir le ministère diaconal dans le flou. Il doit pouvoir retrouver sa noblesse dans sa spécificité.⁵¹

actuel de nos contemporains ne permet plus au monde associatif au sens large de pouvoir bénéficier d'un large réservoir de bénévoles.

⁵⁰ On peut souligner à ce titre le fait que tout enseignant protestant de la Faculté autonome de théologie protestante de Genève est membre de droit de la Compagnie des pasteurs et des diacres de l'EPG et peut assister comme n'importe quel pasteur aux assemblées de la Compagnie. Ce lien entre Église et faculté est précieux.

⁵¹ Retrouver la spécificité du ministère diaconal ne veut certainement pas dire le déprécier, comme ce fut compris dans la malheureuse idée qui a émané du synode de l'EERV qui voulait renoncer à la consécration pour les diacres.

Le défi : spécifier le ministère diaconal dans sa fonction de service, d'attention aux plus démunis.

3.8.2 Diversité des parcours, pluralité du ministère

La plupart des Églises se sont déjà retrouvés face à ce dilemme : comment engager à leur service des personnes compétentes, aux charismes reconnus et bienvenus au service de la mission, mais qui ne « cochent pas les bonnes cases », c'est-à-dire qui ne sont pas passées par les canaux classiques de la formation pastorale ni même diaconale. Les Églises sont face à une dialectique compliquée : ne pas renoncer aux exigences de formation pour ses ministres tout en faisant preuve d'ouverture pour des personnes au profil intéressant.

L'erreur consisterait à vouloir abaisser le seuil d'exigence de formation en vue du ministère pastoral qui garde une spécificité propre (voir chapitre suivant) ; mais il serait tout aussi dommage de se priver de compétences précieuses. Il faut dès lors reconnaître que les parcours de vie ne sont plus linéaires. Peu de ministres nouvellement engagés viennent directement de l'université après avoir obtenu leur maturité. Chaque parcours est différent et pour certains, il n'est plus possible de « rattraper » une formation théologique académique étant souvent déjà au bénéfice de formations spécifiques. L'Église doit tout à la fois ne rien lâcher sur l'exigence de formation pour ses pasteurs, mais faire preuve de souplesse et d'ouverture pour engager certaines personnes et diversifier ses ressources. Mais cela ne peut se faire « à la légère ». Cela doit s'inscrire dans une politique concertée et en cohérence avec la vision et la stratégie missionnaire. Ainsi ces personnes engagées doivent-elles totalement adhérer à cette stratégie et comprendre leur responsabilité comme faisant intégralement partie du ministère de l'Église. C'est ainsi qu'à Genève a été développée la notion de « chargé de ministère ». Un chargé de ministère est un homme ou une femme qui est engagée au service de l'Église au vu de ses compétences particulières et dans le cadre d'un ministère précis⁵². Cette personne a un bagage théologique minimum suffisant et reconnu. Les chargés de ministère ne reçoivent pas de consécration. Ils ne sont pas reconnus comme ministres en tant que tels, mais ils contribuent au ministère de l'Église d'une manière spécifique. À cette fin, ils reçoivent une reconnaissance liturgique de la part de l'Église et une lettre de mission.

⁵² Un chargé de ministère ne pourra pas en principe passer ainsi d'un ministère à l'autre. Il ou elle aura une tâche spécifique.

L'avenir dira si cette ouverture contribue positivement à l'exercice du ministère ou au contraire affaiblit davantage encore le ministère en le rendant de moins en moins lisible. C'est trop tôt pour le dire.

Le défi : élargir le ministère à d'autres profils, à d'autres compétences pour contribuer positivement à la stratégie missionnaire de l'Église.

3.9 La particularité du ministère pastoral⁵³

Le ministère pastoral de généraliste est par définition « inclassable ». Avec humour, nous pourrions dire qu'un pasteur fait en moins bien tout ce que d'autres font déjà. Il y a certainement de meilleurs théologiens, de meilleurs animateurs jeunesse, de meilleurs psychologues ou communicants... Mais en même temps, qui d'autre que le pasteur peut se targuer d'avoir une telle vue d'ensemble de la personne humaine et cela dans une relation de gratuité ?

Pour définir la particularité du ministère pastoral, peut-être faut-il tout simplement repartir du titre lui-même : pasteur ! Pasteur, ce n'est autre que le berger⁵⁴. Cette image souvent assimilée à une vision romantique et dépassée du ministère a été laissée de côté. Et pourtant cette image est belle ! Lytta Basset dans un cahier de l'IRP⁵⁵ développe cette idée « Ne pourrait-on pas imaginer une redécouverte de cette image plutôt qu'un repli sur elle ? » écrit-elle. Au moment où notre société tend à toujours plus d'individualisme, l'image du berger souligne l'importance de la communauté, mais aussi le soin que prend le berger pour faire « paître » son troupeau, c'est-à-dire amener autrui à ce qui va l'aider à vivre. Le berger c'est celui qui prend soin de l'autre dans toute sa globalité. « C'est consentir à prendre soin des autres, non pas à la tête du troupeau, d'une manière hiérarchique, mais dans un sens de sollicitude, de service »⁵⁶. Ce rôle particulier du ministère ne place pas le pasteur au-dessus de la communauté. Il ne s'agit pas d'un « magistère », à la différence de la figure du prêtre, mais bel et bien d'un « ministère » qui nous renvoie à la notion de service déjà exposée plus haut. Il est important d'éviter tout à la fois

⁵³ Pour un plus long développement de cette question, je vous renvoie à mon précédent travail « Quête de sens, désir de croire ; réflexions sur le rôle et la place du pasteur dans une société en quête de sens » et notamment la 2^e partie de ce travail qui développe longuement la particularité du ministère pastoral.

⁵⁴ Je me permets cette anecdote : lorsque mon épouse, italienne, a annoncé à sa famille, peu au fait de la tradition protestante, qu'elle épousait un pasteur, plusieurs personnes lui ont demandé de quel type de troupeaux je m'occupais !

⁵⁵ Lytta Basset Cahiers de l'IRP n° 33, p.30

⁵⁶ L. Basset ibidem

la figure du pasteur-prêtre qui revendique une différence essentielle d'avec la communauté, que celle du pasteur-animateur qui refuserait tout rôle particulier. Le pasteur-berger a reçu comme mission, celle de conduire la communauté. Il n'en demeure pas moins que le pasteur lui-même est aussi porté par la communauté.

Cette conduite de la communauté s'exerce essentiellement de deux manières par l'attention portée à l'autre et par une dimension prophétique (ou kérygmaticque).

Le pasteur doit aimer les gens. Il doit savoir faire preuve d'intérêt, plus que cela d'empathie. Par l'attention qu'il porte aux personnes, il témoigne de cet amour inconditionnel du Christ. C'est une dimension fondamentale du ministère. L'amour en attention, en gestes.

Mais cette part essentielle du ministère qui prend soin des personnes dans leur particularité, leur intimité et leur globalité (ce témoignage en geste de l'amour du Christ) ne peut occulter l'autre pan du ministère : un témoignage en paroles. C'est la dimension prophétique ou kérygmaticque du ministère pastoral. Le pasteur est berger de la communauté par l'attention qu'il porte à « ses ouailles », mais aussi par la manière avec laquelle il les conduit sur le chemin de la foi. Le pasteur n'est peut-être pas le plus croyant ou le plus avancé parmi les membres de la communauté sur ce chemin de la foi (encore faudrait-il s'entendre sur ce qu'une telle formule peut dire), mais il a reçu à la consécration cette mission particulière d'édifier la communauté par sa méditation de la Parole. Il ne doit jamais oublier lorsqu'il prêche, qu'il est le premier à devoir écouter et tenter de mettre en œuvre dans sa vie le fruit de sa réflexion. Mais le pasteur, de par son bagage théologique, doit pouvoir apporter l'Évangile aux personnes qui lui sont données de rencontrer. Tout à la fois en approfondissant la connaissance des Écritures chez les fidèles de la communauté et en saisissant chaque occasion qui lui est donnée pour témoigner de l'Évangile auprès des personnes qui n'ont pas ou plus accès aux Écritures. Un savoir théologique qui doit donc être pointu, mais surtout en phase avec les questions de notre temps. Un savoir théologique qui doit être nourri par une vie spirituelle pour offrir une lecture à la fois savante et confessante des Écritures. Ce souci de témoigner de l'Écriture sainte, de la modernité et de la pertinence de l'Évangile pour notre temps doit être constant chez le pasteur, même si cette volonté de témoigner doit se décliner avec finesse, en prenant en compte la particularité de chaque assemblée et de chaque situation. Mais de manière générale par son attention à l'autre, son amour « gratuit » du prochain, par sa vie spirituelle nourrie par les Écritures, par sa capacité à faire le lien entre la Bible et les réalités du terrain et de la vie, le pasteur devra pouvoir faire envie à ceux qu'il rencontre de remonter eux aussi, pour eux-mêmes et par eux-mêmes, à la Source même. Le pasteur doit être habité par cette soif de partager, de témoigner.

Le défi : Réinvestir pour le ministère pastoral la notion de « berger de la communauté » autour des notions d'attention à l'autre et de témoignage.

3.10 Un modèle clérical ?

Une des faiblesses évidentes de ce modèle est le risque de faire essentiellement peser sur la figure et les charismes du pasteur le développement et la réalisation de la stratégie missionnaire. Nombreuses sont les communautés à avoir été « portées » par un/e pasteur/e qui voient les fruits du travail du pasteur s'estomper une fois ce dernier parti.

On l'a dit : le pasteur, par sa formation et sa consécration, a un rôle particulier et déterminant à jouer au sein de la communauté. Le nier, ce serait priver la communauté d'une part de son potentiel de développement. Toutefois, le pasteur, dans son rôle de berger de la communauté, doit en être tout à la fois le pivot essentiel et en même temps savoir déléguer, se retirer, rester en retrait, afin de permettre l'émergence de charismes et d'engagements différents des siens. Il doit surtout, dans la configuration nouvelle d'une communauté qui doit développer une stratégie missionnaire, veiller à faire en sorte que la communauté prenne la mesure de sa propre responsabilité, à savoir : comment celle-ci peut et doit se renouveler par elle-même, au-delà du soutien que peut lui fournir une structure d'Église centrale, et surtout le ministère particulier du pasteur. Si la Mission ne repose que sur le ministère du seul ministre, l'avenir de la communauté risque d'être rapidement compromis au départ du ministre, surtout en cette période de vacances pastorales.

C'est le travail du ministre et du conseil de sensibiliser la communauté à une prise de conscience de ses responsabilités en termes de mission et d'encourager les membres de la communauté à participer activement à cet effort missionnaire.

Le défi : souligner l'importance du rôle des laïcs pour permettre à la communauté de se renouveler par elle-même et de ne pas seulement dépendre des charismes de son ministre.

4^e partie : Quel modèle d'Église ?

4.1 Une Église de membres ?

Durant des décennies au cours du 20^e siècle, étaient considérés comme membres de l'Église Nationale Protestante de Genève, toute personne résidant à Genève qui se déclarait protestante au contrôle de l'habitant ou cohabitait une fois ou l'autre « protestant » sur un document officiel. Le Contrôle de l'habitant (organe de l'État, aujourd'hui « Office de la population ») relayait cette information à l'Église qui constituait ainsi son registre. Des personnes membres d'autres communautés protestantes se retrouvaient d'office membres de l'ENPG, de même qu'une grande partie de personnes sans lien avec l'Église. C'étaient donc les informations transmises par l'État qui déterminaient le registre et la liste des membres de l'Église.

Lorsque l'ENPG décida de changer de nom et de renoncer à son qualificatif de « Nationale », à la fin du siècle dernier, aucune réflexion sérieuse sur la question du membre ne fut menée. Or au tournant du 21^e siècle, il devenait de plus en plus évident qu'il y avait une forte discrédence entre les « sympathisants » de l'EPG et le registre qui continuait bon an mal an à être nourri par les informations données par l'État, bien que celles-ci fussent de plus en plus lacunaires. Par exemple, à Genève, la religion n'est plus demandée lors de l'inscription des enfants à l'école publique. Pendant longtemps, le Département de l'Instruction Publique transmettait aux Églises chaque année à la rentrée la liste des enfants déclarés protestants ou catholiques. Cela représentait une source précieuse d'informations. Ce n'est désormais plus le cas.⁵⁷

Jusqu'alors, on naissait protestant ; cette appartenance se transmettait par filiation, rares étaient ceux qui décidaient d'eux-mêmes de leur appartenance.

La situation aujourd'hui a radicalement changé. Si durant longtemps la « religion » est demeurée un facteur important pour se définir (à Genève on était soit protestant soit catholique), aujourd'hui cet élément n'est absolument plus déterminant pour l'immense partie de la population. Le fait de naître dans une famille catholique ou protestante de tradition ne crée pas pour autant un lien fort avec l'Église et n'empêche nullement le transfert de l'une à l'autre. Du reste, les frontières confessionnelles deviennent poreuses.

⁵⁷ Cette situation particulière de l'EPG a été source de conflit entre l'EPG et l'ancienne FEPS (Fédération des Églises Protestantes de Suisse) lorsqu'il s'agissait de calculer la clef de répartition financière. La FEPS prenant comme critère principal le nombre de membres ; or si dans les autres Églises le nombre de membres équivalait plus ou moins au nombre de donateurs, c'était loin d'être le cas à Genève. Cela créait une situation d'injustice évidente qu'il a fallu finalement compenser par d'autres critères.

Aujourd'hui, on ne naît plus protestant, on choisit de le rester ou de le devenir. C'est un choix ! Cela change totalement le principe d'adhésion à l'Église ; pas sûr que l'EPG (en l'occurrence) ait mesuré tout ce que ce changement implique.

Aujourd'hui encore, les différentes communautés paroissiales ne sont pas responsables de leur registre ; elles en héritent de la chancellerie centrale ; or le fossé ne fait que se creuser entre la réalité du terrain et les informations transmises.

Il est désormais impératif que chaque communauté locale devienne responsable d'implémenter son propre registre, non plus à travers les informations reçues d'en haut, mais à travers le travail de terrain, de proximité. On constate aujourd'hui que des personnes peuvent activement participer à la vie de la communauté sans apparaître dans le registre, sans parler des 90 % de personnes dont le nom apparaît dans le registre et qui l'ignorent et sont sans lien avec l'Église.

C'est là le grand changement constaté depuis trente ans. Si à la fin du siècle dernier, on pouvait encore espérer intéresser des personnes distantes, mais inscrites au registre, par exemple pour envoyer leurs enfants au catéchisme, ce n'est plus le cas aujourd'hui.⁵⁸

Nous avons clairement basculé d'un modèle d'Église de multitude à un modèle de communauté confessante (voir 1^{ère} partie). Cette révolution copernicienne nous oblige à repenser la question de l'appartenance et donc du statut de membre. L'EPG a modifié en ce sens sa Constitution, reconnaissant d'une part que l'on pouvait être membre de l'Église sans appartenir forcément à une communauté paroissiale, mais à un autre ministère et d'autre part — et ce point semble central — que l'on pouvait être au bénéfice d'une double appartenance. On peut devenir membre de l'EPG (en reconnaissant ses valeurs énoncées dans sa Déclaration de foi) sans pour autant devoir renoncer à son appartenance d'origine.

Cela a son importance sur le terrain, car nous constatons que les frontières entre les communautés protestantes, catholiques et évangéliques sont devenues poreuses pour bon nombre de personnes. Une famille catholique peut mettre ses enfants au catéchisme protestant et inversement. Une personne ayant longtemps fréquenté une Église évangélique, rejoindre une paroisse réformée, etc.

De fait, il s'agit aujourd'hui d'abandonner l'idée d'un registre implémenté par le haut pour le substituer par un registre nourri localement et consolidé dans un deuxième temps seulement au niveau cantonal. Cela nécessite, comme on l'a vu dans la 1^{ère} partie, une réflexion sérieuse sur

⁵⁸ Voir l'exemple de l'envoi de circulaire aux parents cité dans la 1^{ère} partie.

la dimension missionnaire de l'Église. Une communauté locale qui chaque année perd des membres sans arriver à se renouveler par l'arrivée de nouvelles personnes doit s'inquiéter pour sa survie. Cela paraît une évidence, mais cette réalité chiffrée, crue est pourtant rarement prise en compte, la communauté locale n'ayant pas de véritable prise sur les données de son registre.

On peut imaginer qu'il y ait d'abord le souci de permettre à toutes les personnes qui s'approchent d'une communauté de transmettre leur nom pour qu'elles reçoivent les informations nécessaires. C'est le premier pas. Dans un deuxième temps, on peut interpellier ces mêmes personnes pour savoir si elles souhaitent devenir membres à part entière de la communauté et, à travers elle, de l'Église protestante. Devenir une Église de membres ne veut pas dire pour autant devenir une Église fermée ou repliée sur elle-même, mais cela permettra de mieux comprendre et cerner la communauté et d'adapter la mission en conséquence.

Excursus : faut-il signifier liturgiquement la réception des nouveaux membres ?

Le passage d'une Église de multitude à une Église de membres ne se fera pas du jour au lendemain. C'est un processus à mettre en place ; c'est une mentalité communautaire à changer ; c'est accepter un regard plus cru sur la taille réelle de nos communautés. Cela implique aussi un changement plus profond, plus personnel. Aujourd'hui « être protestant » à Genève n'implique pas grand-chose ; le sentiment d'appartenance à l'Église ou à la communauté locale peut même être inexistant. Devenir une Église de membres, c'est encourager ses membres à se reconnaître comme tels, c'est renforcer un sentiment d'appartenance qui peut se manifester de différentes manières : partage des valeurs, soutien financier, participation à la vie de la communauté.

Là encore, il s'agira de tenir ensemble à la fois un esprit d'ouverture, une pluralité dans l'expression de la foi (si chère au Protestantisme) et une adhésion commune à l'Évangile de Jésus-Christ. On pourrait alors envisager d'organiser, une fois par année, dans le cadre du culte dominical, de manière simple, mais liturgique, la réception des nouveaux membres. Si cela est possible, on pourrait demander à certains nouveaux membres de témoigner publiquement de leur foi à cette occasion, comme on le fait, par exemple, à l'occasion de baptêmes d'adultes. Ces témoignages sont toujours une riche source d'encouragements pour toute la communauté.

Le défi : reprendre localement la main sur le registre paroissial ; l'implémenter à partir du bas, c'est-à-dire des efforts missionnaires. Dans un 2^e temps seulement, le consolider au niveau cantonal. Suivre ce registre de près et en avoir une vision conforme à la réalité pour adapter la mission en conséquence.

4.2 Une Église synodale ou congrégationaliste ?

L'importance de maintenir une communion synodale n'est pas à discuter. On ne voit que trop les dérives auxquelles peut conduire un modèle purement congrégationaliste où chaque communauté vit en totale indépendance. Le plus grand danger d'un modèle congrégationaliste stricte repose dans le fait que la ou le pasteur perd une grande partie de sa liberté par rapport à son conseil. Une organisation synodale renforce également la possibilité d'avoir une vision commune et des ressources partagées ; cela permet d'atténuer les différences financières et d'octroyer des ressources ministérielles à des ministères qui ne pourraient seuls les financer.

Le maintien du lien synodal est primordial. Il serait même à renforcer notamment entre églises au niveau suisse. C'est notamment ce qu'a cherché à faire la nouvelle Constitution de l'EERS (anciennement la FEPS) en changeant son nom de « Fédération d'Églises » à « Église évangélique réformée de Suisse » (issue de la communion des Églises cantonales). Un changement de nom tout sauf neutre. On ne peut pas être Église tout seul ni dans son canton, ni dans son pays.

Toutefois, la question de l'autonomie des communautés devrait être repensée. En cinquante ans, nous avons basculé d'un modèle où chaque paroisse jouissait d'une certaine autonomie parfois trop grande, notamment financière et surtout dans le choix de son/ses ministres au risque de péjorer la communion et la solidarité entre les paroisses, à un modèle centralisé où les communautés locales ont perdu beaucoup de leurs prérogatives, au risque de les démotiver et surtout de les déresponsabiliser.

Or, le sentiment d'appartenance, comme on l'a vu au chapitre précédent, se construit désormais, non plus par tradition d'affiliation à une Église, mais par le choix délibéré de s'approcher d'une communauté locale.

Le défi : Il est donc urgent de repenser le lien entre Église centrale et communauté locale en offrant plus d'autonomie à la communauté locale, notamment en matière de gestion des ressources humaines et financières.

4.3 La question du financement

À Genève, l'EPG vit un régime de financement très particulier puisque, depuis la suppression du « budget des cultes » en 1907, l'Église est totalement indépendante financièrement de l'État. Certes l'État a continué à offrir contre rémunération (2 %) le service de récolter l'argent des personnes souhaitant contribuer sur une base volontaire au budget de l'Église. Si pendant longtemps, les personnes se déclarant protestantes ont utilisé ce moyen pour soutenir l'Église indépendamment de leur implication concrète, c'est de moins en moins le cas. Ce service a fait l'objet d'attaques en règle au moment de l'adoption de la nouvelle loi sur la laïcité. Cette possibilité de soutenir l'Église a finalement été maintenue, et même offerte, aux autres communautés qui le souhaiteraient. Toutefois, en dépit du maintien de ce service de la perception par l'État, on constate que de moins en moins de personnes l'utilisent. Actuellement l'EPG est financée par le don de ses fidèles, soit via l'État, soit directement sur son compte propre. Ce budget central sert essentiellement à allouer les ressources ministérielles aux différents lieux d'Église selon une répartition dont les grandes lignes sont adoptées par le Consistoire.

Nous sommes clairement, avec ce mode de financement, sur ce que nous pourrions appeler « une queue de comète ». En effet, si les générations passées, dont le sentiment d'appartenance à l'Église protestante était plus fort, ont pu comprendre et soutenir ce mode de financement « par le haut », ce n'est clairement plus le cas avec les jeunes générations. Un financement « par le haut » signifie qu'une personne verse sa contribution essentiellement au fond central qui se charge ensuite de répartir cette manne entre les différents ministères. Cela a pour but une juste répartition des ressources en fonction des besoins ministériels et non pas en fonction des possibilités financières des lieux. C'est le principe même d'une Église synodale. Or ce juste et équitable principe synodal est aujourd'hui remis en cause, non parce qu'il ne serait plus équitable, mais parce que le sentiment d'appartenance ne s'inscrit pas d'abord dans une vision large. Aujourd'hui, nombreuses sont les personnes qui préfèrent soutenir la communauté locale (paroissiale ou autre) à laquelle elles peuvent plus facilement s'identifier plutôt que l'entité cantonale. On peut le regretter, en contester le bien-fondé ecclésiologiquement, mais c'est un

fait à prendre en compte. Le sentiment d'appartenance, la volonté de soutenir une institution financièrement s'inscrit dorénavant dans un plus court terme et selon un mode projet, plutôt que par affiliation pérenne ou familiale.

Il est nécessaire de prendre en compte cette réalité, faute de quoi le nombre de donateurs va aller en diminuant progressivement. Il faut urgemment revoir le principe même du financement en associant bien davantage les différents ministères à leur autofinancement. Il ne s'agit pas de tomber dans le travers congrégationaliste qui veut que chaque communauté finance son propre ministre ; ce serait là la fin d'un modèle synodal. Mais il convient toutefois de repenser la manière d'associer les communautés locales. Aujourd'hui encore, la manne financière est répartie dans le but d'équilibrer les ressources sur tout le territoire. C'est bien, mais certaines communautés peuvent être freinées dans leur développement par le principe de synodalité qui interdit l'engagement par une communauté en croissance de forces supplémentaires. À un moment donné il faudra arrêter de croire que l'on va pouvoir continuer à arroser le désert, il faut plutôt entretenir les oasis ! Cela revient à dire qu'il faut offrir plus de latitudes aux communautés pour renforcer leurs forces ministérielles (dans un principe de solidarité qu'il faudra préciser). La communauté locale est désormais plus à même de récolter les fonds nécessaires à sa mission que le fond central. Il s'agira de ne pas remplacer complètement un système par un autre, car un effet de balancier pourrait alors créer de gros ravages, notamment dans certains ministères qui ont davantage besoin de la solidarité de l'ensemble de l'Église ; il s'agira de trouver une nouvelle pondération en responsabilisant davantage la communauté locale. Il faudra développer le financement par projet, le financement à court terme. Il est désormais assez clair que la manière de financer l'Église centrale, qui, malgré une constante diminution des donateurs, a permis à l'Église de poursuivre sa mission tant bien que mal, n'est plus adaptée aux nouvelles générations. On peut le regretter, le déplorer, mais c'est un fait dont il est urgent de mesurer les conséquences.

Le défi : revoir le mode de financement en basculant progressivement d'un modèle de financement par le haut à un modèle de financement par le bas qui implique et responsabilise davantage les communautés locales.

4.4 Quel modèle d'autorité en monde réformé ?

La question de l'autorité est une question qui a traversé les siècles en ecclésiologie réformée. Cela s'explique par le fait que dès le début, le modèle s'est construit en réaction, en opposition au modèle pyramidal et autoritaire de l'Église romaine. Certes on prône à juste titre le sacerdoce universel et la fin des privilèges des clercs ; certes on permet au plus grand nombre de participer aux décisions à travers un modèle synodal ; mais cela ne résout pas la question de savoir quelle autorité on est prêt à reconnaître et surtout à déléguer, chacun pouvant légitimement se déclarer responsable ; chaque communauté pouvant revendiquer une certaine autonomie.⁵⁹

La question a beau être étudiée, on ne compte plus les travaux et les débats dans les synodes cantonaux, nationaux, voire européens⁶⁰ sur ces questions. Le problème reste récurrent et son absence de résolution est source de vives tensions et à l'origine de nombreux conflits en Église. On peut penser aux Églises vaudoise, genevoise, neuchâteloise, à l'EERS pour ne citer qu'elles qui ont récemment connu de graves crises de gouvernance.

Une énergie folle est dilapidée par ces conflits qui sont dévastateurs pour l'Église en termes d'image, de crédibilité et d'efficacité. On a beau multiplier les modèles ; ainsi à Genève en 15 ans, on a changé quatre fois de modèle de gouvernance ! Quand on sait combien d'énergie, de séances, de temps et d'investissement consentis, cela finit par user et décourager les laïcs les plus motivés, pour un résultat qui n'a pas fondamentalement fait évoluer la question... et pourtant elle demeure.

Le défi : quelle autorité sommes-nous prêts à accepter et à déléguer ?

4.5 Le refus de l'autorité

Le refus de l'autorité fait sans doute partie de l'ADN du protestant (qui dit protestant dit quelqu'un prêt à protester...), mais il faut constater qu'il y a chez le protestant une aversion notoire contre tout ce qui, de près ou de loin, pourrait ressembler à une posture d'autorité. « Nous n'avons ni chef ni hiérarchie » semble en être la devise. Dans la situation de fragilité extrême que connaît l'Église, de remise en question profonde, à l'heure où des choix

⁵⁹ Au sein de l'EPG, construites sur le modèle associatif, les différentes communautés sont également elles-mêmes régies par le modèle associatif. L'EPG c'est donc une association d'associations qui sont donc toutes au bénéfice de droits particuliers et régies par leur assemblée générale indépendante de la « maison mère ».

⁶⁰ Voir le document de la conférence des églises européennes sur l'autorité en église.

stratégiques courageux doivent être portés, l'absence d'une autorité clairement reconnue et acceptée et d'un leadership spirituel devient un handicap avéré pour les Églises protestantes. La lourdeur et la complexité de la structure héritée du passé conjointe à une absence d'autorité favorisent l'émergence de lieux de pouvoirs. Moins une autorité claire est reconnue et acceptée, plus les différents lieux de pouvoirs prospèrent et permettent l'entretien de certaines « baronnies ».

Les modèles de gouvernance souvent proposés actuellement cherchent davantage à diluer l'autorité plutôt qu'à l'affirmer : autorité collégiale, co-présidence, autorité discrète... C'est un choix ; il est contestable ! Par peur d'assumer l'autorité — l'épiscopé —, on préfère confier la gestion de l'Église à des administrateurs, à des gestionnaires. L'Église, par le passé, a péché dans sa gestion par manque de professionnalisme. C'est un fait. L'Église a besoin de compétence métier (en administration, en gestion financière et immobilière, en communication, en RH, etc.), il ne faut pas négliger cet aspect des choses et c'est important de pouvoir faire valoir une haute qualité professionnelle dans la gestion, mais l'addition de ces compétences, aussi précieuses soient-elles, ne constitue pas encore une véritable gouvernance d'Église. C'est là le point central, essentiel.

Même si l'Église doit être gouvernée avec professionnalisme, elle ne peut être comparée à une « entreprise » ordinaire.

En Actes 15.28 nous lisons « *L'Esprit Saint et nous-mêmes, nous avons en effet décidé de ne vous imposer aucune autre charge que ces exigences inévitables* » ; pendant longtemps cette phrase m'a fait un peu sourire « *Le Saint Esprit et nous avons décidé...* » or elle me semble aujourd'hui d'une grande pertinence. Lorsque l'on mesure l'importance pour l'histoire de la première Église qu'a pu représenter la conférence de Jérusalem, associer l'Esprit Saint à cette décision capitale donne une indication importante dans la manière de gouverner. Cela nous interroge : quelle place sommes-nous prêts à laisser à l'Esprit dans la conduite de l'Église ? Lui laissons-nous vraiment la chance de conduire avec nous cette Église dont le Christ demeure la tête ? Lorsque l'on pose ainsi la question en monde réformé, où l'approche technique, rationnelle, métier est privilégiée, on est souvent suspecté d'avoir « viré évangélique ».

On peut noter à ce titre l'intéressant exemple du mode d'élection du pape de l'Église copte qui se fait par tirage au sort après avoir soigneusement présélectionné trois candidats. Une manière de laisser l'Esprit Saint jouer sa partition.

Indépendamment donc de la question de savoir s'il convient de laisser la gouvernance de l'Église exclusivement à un clerc⁶¹ ou si elle peut être confiée à un laïc, il semble important de souligner combien il est primordial pour une bonne gouvernance de posséder des compétences en ecclésiologie et en théologie et de pouvoir justifier d'une vie spirituelle active. Une connaissance en ecclésiologie, une réflexion théologique constante au vu des défis missionnaires à mener sont tout aussi importantes, si ce n'est davantage, que des connaissances managériales.

Le défi : redonner dans la gouvernance de l'Église la priorité aux compétences ecclésiologiques et missionnaires. Laisser davantage de place à l'Esprit dans la conduite de l'Église.

4.6 Autorité synodale, collégiale et personnelle

Après de longues discussions, la nouvelle constitution de l'EERS récemment adoptée définit le modèle de gouvernance comme « synodal, collégial et personnel ». Lors de l'adoption de cette nouvelle Constitution, l'enjeu des débats a essentiellement porté sur le terme « personnel ». Plusieurs Églises cantonales se sont opposées à ce qualificatif, estimant qu'en aucun cas une autorité en mode protestant ne peut être portée personnellement. C'est là un aspect crucial sur lequel il nous faut nous arrêter. En protestantisme, nous avons cette tendance à couper toutes les têtes qui dépassent (Calvin lui-même en avait déjà fait les frais à Genève !). On peut facilement comprendre cette attitude en réaction à l'ecclésiologie pyramidale de l'Église romaine. Toutefois, poser la question d'une possible autorité personnelle ne doit pas être forcément compris comme une dérive autoritaire et un abandon du processus démocratique qui caractérise l'ecclésiologie protestante.

Comme argument plaidant en faveur du renforcement d'une autorité personnelle, il est souvent fait état du besoin d'avoir une figure reconnaissable, identifiable et d'avoir ainsi sur la scène médiatique une personne qui peut s'exprimer au nom des protestants. C'est un argument important qui n'est pas à sous-estimer. Nous ne pouvons pas ignorer cet aspect de la visibilité vis-à-vis de l'extérieur.

⁶¹ C'est le cas par exemple dans l'Église réformée évangélique de Neuchâtel où seul un ou une pasteur peut accéder à la présidence.

Mais d'autres arguments, destinés plus à l'organisation interne et à la mission de l'Église, plaident également pour un renforcement d'une forme d'autorité personnelle.

En aucun cas, il ne s'agit de basculer d'un modèle synodal à un modèle autoritaire, personnalisé. L'autorité première demeurera toujours, après celle de la Parole de Dieu, celle du synode dont les membres sont élus et représentatifs de l'ensemble de l'Église. C'est essentiel et non négociable en ecclésiologie réformée ! Le synode délègue à son tour une partie de ses prérogatives à un collègue qu'il élit. Ce collègue possède une autorité déléguée du synode. Il s'entoure de toutes les compétences métier dont il a besoin. Arrive alors la question sensible qui est celle d'une autorité particulière que ce collègue (ou le synode directement) peut déléguer à une personne particulière qui en quelque sorte endosse, assume et prend le risque de personnaliser l'autorité.

Le défi : accepter de déléguer et de reconnaître une autorité également personnelle à celui ou celle qui se voit confier la tâche de mener l'Église.

4.7 Pourquoi pas un évêque ?

L'idée même d'un évêque en monde protestant va en faire frémir plus d'un, surtout à Genève ! Mais il faut savoir que ce modèle de gouvernance, même en monde protestant (et réformé !), n'est pas si saugrenu. On peut penser aux églises luthériennes, à l'Église anglicane, mais également en monde réformé à l'Église hongroise qui connaissent toutes un modèle de gouvernance épiscopale.

Il est clair que si par « évêque » on entend un homme parachuté par une autorité supérieure pour diriger autoritairement l'Église locale, il faut absolument fuir un tel modèle totalement étranger à l'ecclésiologie réformée. Mais il y a d'autres manières de penser l'épiscopé. Par espiscopé, on entend une autorité, reconnue et déléguée par le synode à une personne (homme ou femme) qui peut faire valoir de vraies compétences théologiques et ecclésiologiques, mais surtout qui est doté(e) d'un leadership spirituel. Ce dont l'Église a besoin aujourd'hui pour mener son opération de survie et son virage radical d'une Église installée à une Église missionnaire et confessante, ce n'est pas d'abord de compétences métier ou managériales, mais d'un leadership spirituel porté par toute une équipe, illustré, endossé en son sein par une figure reconnue.

On peut attribuer différents titres à cette fonction : président, modérateur, évêque... Le titre n'est pas le plus important, même si la symbolique du terme n'est pas à négliger. On pourrait tout à fait imaginer que ce soit la prérogative du synode d'élire cette personne pour un mandat limité (par exemple de quatre ans renouvelables au maximum deux fois). Tous les mécanismes de contrôles et de freins aux éventuelles dérives autoritaires pourraient être envisagés. Cela garantirait pleinement le processus démocratique si cher à l'ecclésiologie réformée. Cet *évêque* travaillerait au sein d'un collège, mais pourrait en son sein porter une voix particulière.

L'*évêque* serait nommé(e) sur la base d'un programme validé par le synode pour mettre en œuvre une vision d'Église commune et une stratégie missionnaire. Il recevrait ainsi non seulement un mandat, mais l'autorité qui va avec, notamment en termes de gestion des ressources humaines et financières pour implémenter la stratégie missionnaire souhaitée et validée par le synode. Cela impliquerait que les communautés locales acceptent, d'une part d'être dépossédées de certaines compétences (notamment dans la gestion des ressources ministérielles globales, mais c'est déjà le cas), mais, en même temps, qu'elles se voient accorder une plus grande autonomie dans la mise en œuvre des projets missionnaires en lien avec la stratégie globale voulue, notamment en termes de gestion financière, voire d'allocation de ressources supplémentaires. Cela renforcerait l'unité et la vision commune de l'Église portée par l'*évêque*, tout en responsabilisant davantage les communautés locales dans la mise en œuvre concrète de cette vision commune. L'*évêque* aurait l'autorité pour conduire la stratégie missionnaire. Cela ne pourra être le cas que si cette autorité repose, non pas sur des décisions autoritaires, mais sur un véritable leadership spirituel, une vision, un charisme.

Une fois son mandat terminé, l'*évêque* retrouve un ministère ordinaire au sein de l'Église. Devenir *évêque* n'est pas à interpréter comme une promotion ou une mise en hauteur, cela revient à accepter un ministère particulier pour un temps donné au service de l'Église.

Cette fonction pourrait très bien être occupée par un ou une laïc aux compétences théologiques et leadership spirituel reconnus.⁶²

Le plus important dans tout cela n'est pas le titre attribué à cette fonction. S'il faut renoncer pour des raisons de sensibilité bien compréhensible due à l'histoire au titre d'« évêque », peu

⁶² Dans la situation particulière de l'EPG, cela nécessiterait de redéfinir le ministère de la Modération. Actuellement, le Modérateur, élu par ses pairs se voit reconnaître une autorité spirituelle, mais son positionnement au sein de l'Autorité de l'Église n'est pas clair. Il (ou elle) veut tout à la fois être reconnu comme autorité tout en souhaitant rester extérieur aux organes de décision. Avec un évêque, on peut se demander si la fonction de Modérateur aura encore sa raison d'être.

importe ! Ce qui est fondamental, c'est le renforcement et l'acceptation d'un véritable leadership spirituel.

Le défi : franchir le pas et accepter une autorité épiscopale compatible avec l'ecclésiologie réformée.

4.8 Un Ministère d'unité

Je suis bien conscient que le modèle proposé comporte en lui-même une dialectique délicate, à savoir : faire tenir ensemble la volonté de donner plus d'autonomie et de responsabilités aux communautés locales tout en identifiant plus clairement une figure d'autorité. Est-ce une gageure ?

Cette double aspiration rend-elle le modèle incohérent ? Je veux croire qu'il est possible de tenir ces deux pans du modèle ensemble pour autant que le ministère d'autorité épiscopale ne soit pas d'abord compris et vécu comme un ministère de pouvoir, de contrôle, mais bien davantage comme un ministère d'unité.

Dans le désert, les oasis sont reliées entre elles par les caravanes qui circulent des unes aux autres et qui les maintiennent ensemble, nonobstant leur isolement apparent.

Notre modèle ne souhaite en aucun cas, vous l'aurez compris au fil des pages, prôner un modèle congrégationaliste. Mais au sein et dans le respect du caractère synodal de l'Église, il tend à renforcer la dimension congrégationnelle des communautés.

Ces communautés peuvent avoir des formes diverses ; elles peuvent envisager la mission sous des angles différents. Ce sera une richesse, surtout si l'on pense à une Église comme l'EPG, qui se déploie sur un territoire étroit et qui rend donc possible l'adhésion à une communauté par choix, par affinité, plutôt que par un critère purement géographique. Mais ces communautés plurielles doivent adhérer à une stratégie missionnaire commune voulue par le synode et dont l'évêque (que cette charge soit portée individuellement, collectivement ou une combinaison des deux) est le garant.

Aujourd'hui, j'estime que la mission de l'Église est par trop diluée et perd en lisibilité. Il est important d'accepter que désormais le cadre de la mission, comme on a déjà pu le dire, soit resserré autour de la Proclamation de l'Évangile. Ce travail douloureux de « resserrement » est

une tâche extrêmement délicate. Elle nécessite de la clairvoyance, du discernement spirituel, une autorité légitimée par le synode pour l'opérer. Parler de « resserrement » de la mission ne revient pas à souhaiter une uniformité des approches pour autant et ne dit rien encore de la diversité des approches missionnaires possibles. Dans un cadre, dans un champ de mission plus clairement défini, la diversité des approches demeure nécessaire, mais comme l'est autant, si ce n'est plus l'unité du corps des ministres. Maintenir l'unité du corps des ministres, autour d'une stratégie missionnaire adoubée par le synode, sera un des défis majeurs de l'autorité épiscopale d'une Église résolument tournée vers la mission.

Le défi : travailler à l'unité du corps des ministres tout en valorisant les dons et charismes différents au service d'une stratégie missionnaire commune.

5^e partie : Ne pas être Église tout seuls !

5. 1 L'œcuménisme comme nécessité

Dans la période d'incertitude et de fragilisation des institutions que nous connaissons, grande est la tentation d'un repli identitaire. On le voit dans la vie politique avec le retour de discours populistes ou fascistes qui vantent un retour aux valeurs du passé par peur du présent et par refus des changements pourtant irrémédiables que notre monde connaît. Il en va de même avec l'Église, ou pourrions-nous dire « les Églises », tant ce phénomène est observable dans les différentes traditions chrétiennes.

Ce serait, à mon sens, la pire des erreurs. Un retour à une Église du passé, une mission qui se nourrirait de nostalgie, court à l'échec. L'avenir de l'Église passe au contraire par une plus grande ouverture œcuménique.

Il ne s'agit pas de rechercher l'unité dans la confusion ou l'uniformité, mais dans la reconnaissance de notre nécessaire complémentarité. Si nous ne nous réunissons pas davantage dans une mutuelle reconnaissance de nos missions et particularités respectives, nous mourrons chacun de notre côté !

Aujourd'hui, dans une grande ville internationale comme Genève, les frontières entre les confessions sont de plus en plus poreuses⁶³. Cela ne signifie pas qu'il n'y a plus de différences entre les Églises dans la manière de célébrer ou de confesser ; mais que ces différences ne sont plus comprises par le commun des mortels comme des barrières infranchissables.⁶⁴ Nous ne comptons plus les familles « mixtes » qui demandent le baptême pour leur enfant indifféremment dans une paroisse catholique ou protestante, les enfants qui font une partie de leur parcours catéchétique dans une paroisse avant de rejoindre une autre communauté. L'affinité avec la communauté ou l'ecclésiastique semblent souvent prédominer dans le choix, davantage encore que l'étiquette confessionnelle. L'appartenance, si elle était dans le passé un clair facteur d'identification — comme on l'a dit plus haut — (on était soit protestant soit catholique), n'est plus aujourd'hui déterminante. Elle est souvent conjoncturelle (telle communauté est plus vivante qu'une autre, mieux adaptée à nos besoins) et temporaire. D'autre part, même les paroissiens qui sont clairement affiliés à une tradition ont appris à travers les

⁶³ Lors d'une récente retraite de paroisse (protestante) dans un Carmel (catholique !) sur les 16 paroissiens protestants participants à cette retraite, six étaient à la base de tradition catholique.

⁶⁴ Nous sommes à des années-lumière de la situation qui prévalait il y a encore 50 ans. J'en veux pour preuve cette ancienne note d'un conseil de paroisse à Genève qui signalait qu'il allait falloir changer de boulanger pour acheter le pain de la Cène, le nouveau boulanger de la commune étant catholique !

échanges œcuméniques et dans leurs relations familiales, amicales, professionnelles, à relativiser les différences qui dans le passé créaient de véritables fossés infranchissables.

Or, aujourd'hui, on voit que l'œcuménisme officiel peine à trouver un second souffle. Si on prend l'exemple de Genève, les Églises catholiques et protestantes sont allées très loin dans les échanges œcuméniques et la reconnaissance réciproque. Même si la doctrine catholique officielle interdit toujours l'accueil eucharistique et continue de considérer les Églises protestantes comme schismatiques, la reconnaissance qui se vit sur le terrain est bien réelle et les partages, mêmes eucharistiques, fréquents⁶⁵. Toutefois, ces avancées notoires dans l'œcuménisme de terrain se heurtent à des barrières doctrinales et institutionnelles qui résistent et finissent par décourager les plus ardents partisans de l'œcuménisme. C'est un peu comme si nous étions arrivés à un point qu'on ne pouvait pas dépasser. C'est probablement dû de part et d'autre à ces réflexes de repli identitaire que nous mentionnions plus haut.

Il est important que chaque Église sache ce qu'elle croit, quelles sont ses valeurs et son projet missionnaire. Fort de ses assurances, elle pourra aller sereinement et sans peur de se perdre à la rencontre des autres.

Dans le domaine des relations œcuméniques, il y a eu une nouvelle très encourageante, mais qui est peut-être passée un peu trop inaperçue à l'occasion de l'anniversaire de la Réforme, c'est la signature par les Églises réformées, puis méthodistes de l'accord œcuménique sur la justification. De quoi s'agit-il ? Alors que la Réforme s'est faite en grande partie autour de la notion du salut et que la question de la Justification⁶⁶ a été une profonde source de division des Églises au 16^e siècle et depuis lors jusqu'à nous, les Églises signataires, de différentes confessions (catholique, luthérienne, anglicane et donc aussi réformée et méthodiste), ont pu reconnaître aujourd'hui que si elles ne partageaient pas les mêmes vues et conservaient des compréhensions théologiques différentes de cette notion, ces différences n'en rompaient pas

⁶⁵ En 2018, à la suite de l'année jubilaire de la Réforme, les Églises catholique et protestante à Genève ont souhaité manifester leur volonté d'unité en signant une déclaration commune sur la reconnaissance réciproque de leurs ministères et leur volonté de s'engager résolument sur le chemin de l'unité. Déclaration qui si elle ne posait pas de problème au niveau de l'Église catholique cantonale a suscité des réactions du côté de l'Évêché. Cela souligne l'écart qu'il peut y avoir entre l'œcuménisme de terrain et celui des Institutions.

⁶⁶ Cette question de la Justification : que dois-je « faire » pour être sauvé ? a été à l'origine du schisme qui a déchiré l'Église d'Occident au 16^e siècle. Les tenants d'une théologie qui prônait le salut par les œuvres soulignaient l'importance de la participation humaine à l'œuvre du salut ; selon cette vision, l'être humain peut par sa vie, sa foi, son amour de Dieu et du prochain contribuer à son salut. Les Réformateurs ont contesté cette théologie en rétorquant que l'être humain ne peut être sauvé que par la grâce seule de Dieu (*sola gratia*) ; il ne peut en rien participer à son salut. Ce n'est non pas POUR être sauvé que l'être humain va chercher à œuvrer dans sa vie selon l'Évangile, mais PARCE QU'il se sait déjà sauvé. Cette question a été centrale dans les débats qui ont secoué l'Église du 16^e siècle et bien au-delà.

pour autant la communion. Les théologiens qui sont parvenus à cet accord ont travaillé selon le principe du « consensus différencié »⁶⁷. C'est extrêmement intéressant et peut être pour la question qui nous concerne d'un grand secours. Il s'agit en effet de reconnaître qu'on peut être d'accord de ne pas être d'accord sans que cela rompe notre communion. Ces différences ne brisent en rien notre amour commun du Christ et notre volonté de vivre de l'Évangile. C'est essentiel et source de grand espoir. Si des théologiens qui représentent officiellement leurs Églises respectives (et pas seulement des pasteurs et prêtres au niveau local) arrivent à se mettre d'accord sur une question aussi sensible que celle de la justification alors on peut espérer que pareils accords puissent être trouvés à l'avenir dans d'autres domaines. Si la question de la Justification a été centrale au 16^e siècle, ce n'est plus le cas aujourd'hui et il est donc probablement plus facile de se mettre d'accord sur un concept théologique qui ne crispe plus les fronts que sur des questions plus sensibles comme celle du ministère ou du magistère. Il n'en demeure pas moins que cette recherche du consensus différencié doit nous inspirer. Elle devrait nous permettre de renforcer notre profonde communion sans pour autant faire taire nos différences. Et c'est à cette communion que nos Églises doivent absolument et impérativement tendre, faute de quoi elles ne seront tout simplement plus crédibles dans le monde d'aujourd'hui.

Dans une ville comme Genève, cette nécessaire ouverture aux autres communautés, pour être témoin du Christ au cœur de la cité, se décline pour notre Église protestante « historique » dans trois directions : vers les églises du courant évangélique, vers les églises issues de la migration (et communautés linguistiques) ainsi que bien évidemment vers l'Église catholique romaine.

Le défi : travailler en Église le principe du « consensus différencié » pour renforcer la nécessaire communion des témoins du Christ.

⁶⁷ Le « consensus différencié » est un processus de reconnaissance mutuelle qui passe par la formulation commune de ce en quoi les différentes Églises croient. L'essentiel de la foi est énoncé, tout en faisant droit à des différences d'accentuation de l'une et de l'autre. Ces accents reflètent les points d'insistance de chaque communauté, sans remettre en cause ce qui est commun. De ces formulations peut émerger la formulation patiente et soignée du consensus qui n'est pas qu'un compromis rapide à partir du plus petit dénominateur commun. Le consensus doit être solide pour assumer les différences qui peuvent alors apparaître comme des richesses ou des points d'approfondissement.

5.2 Tendre la main aux églises du courant évangélique

Entre une communauté protestante de type libéral des années d'après-guerre et une communauté pentecôtiste ou littéraliste dans sa lecture des Écritures, le fossé est infranchissable, tant les différences sont profondes. Mais entre une communauté protestante réformée de l'an 2020 qui a opéré un virage confessant et missionnaire et une communauté évangélique qui ne veut pas se faire embrigader par le maelstrom de la théologie évangélique réactionnaire importée des États-Unis, les nuances sont nettement plus tenues. Poser le cadre de cette manière est forcément caricatural, mais il souligne combien le spectre est large et que parfois les différences entre deux communautés d'une même tradition sont plus grandes qu'entre deux communautés de traditions différentes.

C'est probablement particulièrement vrai au sein du mouvement évangélique. Même si celui-ci tend à se regrouper au sein du Réseau évangélique suisse, il ne forme pas une entité clairement définie et l'on peut trouver en son sein des différences notoires tant dans la manière de célébrer, que dans le rapport aux Écritures, à l'œcuménisme ou encore concernant le ministère féminin ou l'inclusivité pour ne citer que ces exemples.

On parle forcément mieux de sa propre tradition et porter un regard sur l'autre risque la caricature. Je m'avance donc sur terrain délicat. Bien que n'ayant pas du tout fréquenté les milieux évangéliques dans mon éducation ni mes études, j'ai très vite, dans mon ministère, souhaité ne pas limiter l'œcuménisme aux seules relations protestantes — catholiques, mais cherché à entrer aussi en dialogue avec le monde évangélique. Le critère que j'ai toujours utilisé pour apprécier une relation œcuménique est celui de la reconnaissance. Puis-je reconnaître l'autre comme témoin du Christ et participant à sa mission ? L'autre me reconnaît-il pareillement ? Dans mes relations avec le monde évangélique, ce respect et cette reconnaissance attendus n'ont pas toujours été trouvés.⁶⁸ En revanche, j'ai été extrêmement enrichi dans mon ministère par des pasteurs et des communautés évangéliques par leur dimension confessante, par la place qu'ils laissaient au Saint Esprit dans leur vie ainsi que par la joie de leur célébration. Là encore, on frise la caricature, mais cela souligne bien combien nous avons besoin les uns

⁶⁸ L'exemple le plus frappant qui me fut donné de vivre, c'est lorsque ma collègue de paroisse avait invité un collègue d'une communauté évangélique fraîchement installée sur le territoire paroissial. Celui-ci a saisi l'occasion d'un culte de notre communauté auquel il participait pour tenter de nous évangéliser, décrétant que notre foi n'était pas fidèle à l'Évangile. Le culte a pu se poursuivre une fois qu'un conseiller de paroisse l'a fait taire et prié de sortir ! Une expérience aussi traumatisante qu'« éclairante » sur les lignes de fractures.

des autres⁶⁹. Aimer le Christ, lire la Bible, donner une place au Saint Esprit dans sa vie, vouloir témoigner avec joie de sa foi, voilà bien ce qui nous lie et doit renforcer notre communion au sein de la grande famille protestante.

Certains voudraient, au sein des Églises protestantes dites « historiques » continuer à faire comme s'ils étaient seuls, comme si les Églises historiques étaient encore majoritaires, comme si on pouvait ignorer ce pan de la famille protestante au seul motif que leur théologie ne serait pas sérieuse. Je crois au contraire que nous ne pouvons plus nous payer le luxe de nos divisions. Si nous voulons vraiment devenir ou redevenir ces témoins du Christ au cœur de la cité, nous devons nous rapprocher de nos Églises sœurs. Il en va de notre crédibilité. Mais tendre la main aux Églises évangéliques, rechercher avec elles la communion, dans un consensus différencié réfléchi ne veut pas dire tout accepter et renoncer à nos valeurs fondamentales. La recherche du consensus différencié mentionné plus haut indique que les différences si elles demeurent ne brisent pas pour autant la communion. Or certaines différences brisent la communion. Il existe des lignes rouges que nous ne devons pas franchir au risque de rompre notre propre cohérence. Avec le monde évangélique, on peut notamment noter la question herméneutique. Une communauté qui défend une théologie créationniste et qui refuse, par exemple, toute forme d'interprétation en n'acceptant qu'une lecture littéraliste de la Bible est au-delà de la « ligne rouge ». La nécessaire reconnaissance du baptême pratiqué par les autres Églises est un élément essentiel, faute de quoi la reconnaissance comme partenaires de la mission ne peut être reçue. Si l'on peut, entre évangéliques et réformés, avoir des vues nuancées sur des questions éthiques (notamment liées à la sexualité), tenir un discours homophobe ou prôner une théologie qui refuse toute forme d'inclusivité rend la reconnaissance impossible.

L'Église protestante à Genève a depuis Vatican II énormément investi le champ du dialogue œcuménique avec l'Église catholique romaine et cela avec succès, mais elle a largement délaissé le dialogue avec le monde évangélique au niveau institutionnel. C'est regrettable. Il est urgent qu'un dialogue s'instaure parmi les protestants historiques qui reconnaissent la nécessité de ce tournant missionnaire et confessant et parmi les évangéliques qui reconnaissent la nécessité d'œuvrer de manière ouverte dans ce monde au service de l'Évangile. Il me semble que le moment est particulièrement propice ; encore faut-il tenter sa chance et faire preuve d'audace ! Le moment est favorable pour deux raisons :

⁶⁹ Les préjugés ont la vie dure même au sein de notre Église. Ainsi lorsque le Consistoire a adopté une « vision » en soulignant l'importance du témoignage, un éminent théologien est venu mettre en doute l'usage du mot de « témoin » au prétexte que cela faisait « évangélique » !

Premièrement, on l'a dit et redit, la fragilité de nos institutions nous oblige à repenser notre mission. Notre but n'est pas d'abord de « sauver » notre Église, mais de répondre à notre vocation, à savoir être témoins du Christ là où le Seigneur nous a placés. Et nous ne pourrions être crédibles et audibles que si nous partons ensemble dans cette mission. Cela est rendu possible parce que notre Église historique est aujourd'hui assez loin des combats internes qu'elle a pu connaître entre libéraux et barthiens. Aujourd'hui, le défi premier n'est plus d'avoir raison à l'interne, mais de témoigner et d'adopter une stratégie missionnaire, ce que notre Église n'a pas eu trop besoin de faire jusqu'à maintenant, laissant cette dimension missionnaire exclusivement aux communautés évangéliques. Comme si notre Église, bien implantée dans la cité, était au-dessus de ça ! Aujourd'hui, notre Église « historique », sans renier ce qu'elle est, a beaucoup à apprendre du courant évangélique dans l'expérience que celui-ci a accumulé quant à la manière de témoigner joyeusement et ouvertement de sa foi.

Je pense que le moment est arrivé de chercher ce rapprochement pour une deuxième raison. Il y a au sein du mouvement évangélique des lignes de fractures. Certaines communautés évangéliques locales tentent de se démarquer du puissant courant évangélique importé des États-Unis. Il y a derrière ce puissant mouvement un clair agenda politique et des visées parfois assez nauséabondes. On l'a vu aux États-Unis, on le voit au Brésil pour ne citer que ces exemples⁷⁰. Lors de la récente pandémie du Covid, on a observé aussi que certains milieux évangéliques représentaient un terreau favorable aux thèses complotistes. Ce qui a créé, aux dires de collègues pasteurs évangéliques, des tensions au sein des communautés. Vu de l'extérieur, il me semble que le mouvement évangélique représente un spectre très large, peut-être trop large. La communion au sein même du monde évangélique n'est pas assurée. C'est peut-être une occasion pour les communautés évangéliques qui ne souhaitent pas être associées à ce courant dominant, d'opérer un rapprochement vers l'Église protestante réformée, sans pour autant rien renier de ce qui fait leur particularité. La frontière au sein de la famille protestante ne devrait plus être entre les Églises historiques et multitudinistes et les Églises évangéliques confessantes ; mais entre les Églises réformées et évangéliques prêtes à collaborer, dans leur spécificité et leur complémentarité, à la mission commune de témoignage et des Églises qui refusent de reconnaître les autres comme des partenaires, prétendant à une forme de monopole de la vérité et l'habitation de l'Esprit.

⁷⁰ On peut lire à ce propos le livre d'André Gagné, publié en 2020 chez Labor et Fides « Ces évangéliques derrière Trump ». Un livre qui fait froid dans le dos quand on arrive à décrypter certains mécanismes bien loin de la pureté évangélique.

Ce rapprochement nécessite de rompre avec les préjugés et d'opérer un vrai travail sur les traces et les blessures que le passé a pu laisser. Il ne pourra se faire que si les Églises historiques renoncent à une forme de supériorité théologique et acceptent de reconnaître qu'elles ont besoin des Églises évangéliques. Il ne pourra s'opérer que si les Églises évangéliques acceptent de reconnaître, au-delà des préjugés, combien les Églises historiques sont aussi habitées par l'Esprit et combien leur lecture de l'Écriture, toute audacieuse soit-elle, est aussi fidèle.

Ce rapprochement est urgent, sinon nous n'aurons plus dans le protestantisme que des Églises historiques extrêmement fragiles et vieillissantes ; elles seront historiques non plus parce qu'elles s'adossent au passé, mais parce qu'elles ne feront plus que renvoyer au passé sans pertinence pour le temps présent et un courant évangélique où la raison et une lecture contemporaine de l'Écriture sera abandonnée au profit des seules émotions et expériences spirituelles.

Il est urgent et nécessaire de créer les conditions d'un tel rapprochement pour qu'un courant important se maintienne au sein du Protestantisme qui conjugue à la fois la rigueur de l'interprétation pour offrir une lecture moderne, audacieuse de la Parole au vu des défis contemporains, et une claire dimension confessante et missionnaire où une place importante est laissée à la sotériologie. Une Église où le Christ et sa Parole sont au centre, une Église qui se laisse guider par l'Esprit, une Église qui comprend sa vocation comme celle d'être témoins du Christ au cœur de la cité. Cela nécessite d'adapter nos structures et nos frontières d'Église afin de renforcer la communion au sein même de la famille protestante élargie.

Le défi : créer les conditions d'un dialogue avec les Églises évangéliques pour poser les bases d'une mission commune et complémentaire.

5.3 Les Églises issues de la migration et communautés linguistiques

Dans des Églises protestantes historiques ultra minoritaires comme en Italie, très vite, la question des flux migratoires est apparue comme une manière de redonner un souffle à des communautés vieillissantes. Le pari de l'intégration a été mené. En Suisse, les Églises historiques n'ont pas d'abord cherché l'intégration des populations migrantes au sein des communautés, mais plutôt d'aider au développement de communautés issues de la migration, souvent au sein même des bâtiments des Églises historiques, sans pour autant que des liens

sérieux se tissent. On peut comprendre cette démarche pour plusieurs raisons. Il y a d'abord souvent la barrière de la langue et on peut imaginer combien il est précieux pour une personne déboussolée en terre étrangère de retrouver une communauté célébrant dans sa propre langue et culture. Mais il y a aussi des différences dans la manière de célébrer, de chanter, d'organiser la vie communautaire qui rendent ces rapprochements difficiles.

Si l'on peut effectivement comprendre le besoin, dans un premier temps, pour une population migrante de se retrouver au sein d'une communauté qui rappelle sa propre culture et si l'on conçoit que les communautés historiques trop affairées à essayer de s'occuper « du petit reste » n'aient pas toujours le temps et l'énergie de construire les ponts nécessaires avec ces communautés linguistiques, il semble toutefois regrettable que davantage d'efforts n'aient pas été consentis de part et d'autre. Comme nous avons regretté plus haut le cloisonnement de l'Église en différentes strates (l'Église des enfants, celle des jeunes, des vieux, etc.) et appelé à une Église qui regroupe toutes les générations, il serait bon de tendre à une Église qui mélange davantage les différentes cultures, d'autant plus dans une ville internationale comme Genève⁷¹.

De belles initiatives ont été lancées, comme celles qui à Genève ont vu le jour à travers le ministère de TEAG (Témoigner ensemble à Genève), mais rares sont les expériences abouties d'un rapprochement institutionnel entre une communauté locale et une communauté issue de la migration. Pourtant, il y aurait un avantage certain de part et d'autre ; d'abord pour les communautés historiques qui pourraient voir leur communauté confessante s'accroître, mais aussi pour les communautés issues de la migration qui, s'installant, sont aussi confrontées à la question de la deuxième génération et des enfants qui s'inculturent. Aujourd'hui dans l'Église protestante « historique », une part très congrue des responsabilités est confiée à des personnes issues de la migration, alors même que nous savons que cette population est probablement plus encline que la communauté locale à faire vivre la communauté.

Si pour certaines communautés, il est important de pouvoir garder une identité culturelle et linguistique, cela n'empêche nullement que des passerelles soient tendues avec les communautés locales historiques. Pour d'autres, surtout celles qui célèbrent en français, un rapprochement plus institutionnel peut être envisagé. Certaines communautés n'ont pas de temples et certains temples n'ont plus de communauté. Cela devrait passer par une meilleure

⁷¹ On peut noter que certaines communautés locales ont mieux « réussi » que d'autres ce travail d'intégration. Lorsque j'étais pasteur à Chêne, un bon tiers de la communauté pratiquante était composée de personnes qui n'étaient pas nées à Genève. Nous avons alors décidé que chaque dimanche nous dirions le Notre Père dans une des différentes langues parlées au sein de la communauté. Cette expérience a bien duré plus de six mois !

reconnaissance institutionnelle par les Églises historiques, voire tendre à des fusions. Cela soulève alors des questions complexes comme celle du financement et de la reconnaissance des ministères. Questions qui, aujourd'hui, ne peuvent trouver de réponses dans les canaux et manières de faire classiques. Nos institutions n'ont pas la souplesse et la réactivité pour apprécier ces situations. Il est temps de faire preuve là aussi d'audace et d'originalité. Notre structure d'Église héritée du passé et destinée à une Église dominante n'est pas à même de relever ce défi. Si l'Église historique reste riche de son passé, d'un certain volume financier, de bâtiments, elle ne peut plus (comme on l'a dit plus haut avec le mouvement évangélique) ignorer qu'une part importante des personnes qui célèbrent le dimanche le Seigneur dans une Église protestante le font dans une Église issue de la migration. Ces Églises sont souvent fragiles et manquent de moyens et d'espace. Nous aurions les uns et les autres tout à gagner à nous reconnaître partenaires d'une mission commune. Cela passe aussi, pour une Église historique, par une plus grande acceptation du partage des biens et des moyens.

Le défi : augmenter le partenariat avec les Églises protestantes issues de la migration en vue d'une meilleure reconnaissance réciproque et la mise en commun des moyens pour une mission pensée de manière concertée.

5.4 Quel développement pour les relations avec l'Église catholique romaine ?

On l'a dit plus haut, l'œcuménisme entre l'Église protestante de Genève et l'Église catholique romaine a connu des avancées majeures depuis la fin du 20^e siècle. On ne compte plus les expériences audacieuses, les ministères partagés, les prises de paroles publiques communes, les célébrations œcuméniques. Cela a tendu *de facto* à une reconnaissance réciproque. Toutefois, cet élan encourageant qui se poursuit malgré quelques accrocs est freiné par des obstacles institutionnels qui semblent infranchissables. C'est un peu comme si on était arrivé à la limite de ce que l'on pouvait atteindre dans le cadre institutionnel actuel.

Sans rien vouloir renier ni du passé, ni du riche héritage de nos traditions respectives, sans chercher une confusion qui mélange tout, il est important de trouver de nouveaux chemins de rapprochement. Comme on l'a déjà dit, de moins en moins de personnes comprendraient que l'on s'accroche à nos frontières ecclésiales. Face à la situation d'une société de plus en plus déchristianisée, l'urgence n'est plus à la défense de son pré-carré ecclésial, mais à un

témoignage commun dans une mission partagée où chaque Église a sa place et reconnaît qu'elle a besoin des autres pour agir.

Notamment sur les questions qui fâchent comme le ministère ou l'Eucharistie, cessons d'essayer de convaincre l'autre ou de nous braquer. Allons à l'essentiel : l'amour du Christ et la passion de l'Évangile. Si nous pouvons nous retrouver sur ce terrain-là, tout le reste et y compris ces montagnes qui nous séparent, deviendra bien moins important, voire insignifiant. Autrement dit, plutôt que de se confronter aux difficultés institutionnelles, contournons-les. Il est impératif que nous continuions à avancer, quitte à prendre des chemins inédits ou audacieux. Il en va de la crédibilité de notre témoignage au cœur de la cité. « *C'est à l'amour que vous aurez pour vos frères qu'on vous reconnaîtra comme mes disciples* », dit le Christ et non pas à la pureté de votre doctrine !

Il s'agit donc, au niveau local, de redoubler d'originalité pour faire avancer le rapprochement entre nos deux Églises jusqu'au point où tout retour en arrière ne sera plus possible et que les difficultés qui semblaient infranchissables finiront par apparaître secondaires.

Deux exemples de chemins de « traverse ». Le premier est l'invitation adressée par notre Église à l'Église catholique à venir célébrer une messe à la Cathédrale St Pierre. Invitation qui a fait sensation et couler beaucoup d'encre jusqu'à l'étranger. Cette heureuse initiative a permis très symboliquement, en touchant un sujet sensible (!) de montrer combien les fronts avaient changé. Le premier défi des protestants genevois n'est plus de se défendre face aux catholiques, mais de témoigner avec eux de l'amour du Christ ! La forte symbolique liée à la Cathédrale St Pierre a permis un vaste et parfois âpre débat, mais surtout, plus que tout discours ou déclaration commune, un témoignage à nos communautés et à la population de notre volonté de dépasser les cadres et frontières hérités du passé.

Le deuxième exemple est plus personnel. Il témoigne des chemins improbables que l'on peut parfois trouver pour vivre une vraie communion œcuménique en dépit des différences voire des a priori que l'on peut connaître. Alors que rien ne nous destinait à cette rencontre, j'ai pu entretenir, au départ de manière fortuite, une relation épistolaire avec des sœurs d'un couvent de bénédictines qui vivent cloîtrées et célèbrent leurs offices en grégorien et en latin. Un couvent qui semblait plutôt appartenir à la frange traditionaliste de l'Église romaine. À travers les lettres d'abord, l'intérêt et l'attention portés à l'autre puis les visites, une véritable communion s'est instaurée dans la reconnaissance réciproque. Certes, nous ne pouvons pas partager l'eucharistie lorsque nous assistons aux offices sur place. Cela pourrait représenter un

obstacle à la communion, mais finalement la communion, bien plus profonde, se vit d'une autre manière. Et nous pouvons pleinement nous reconnaître frères et sœurs engagées de manière différente, mais au service d'une mission commune à la suite du Christ. Cette expérience a été pour moi révélatrice. Arrêtons de nous achopper à ce qui coince dans nos relations entre protestants et catholiques, mais cherchons de part et d'autre des partenaires de bonne volonté avec lesquels nous pourrions témoigner ensemble de notre amour du Christ. C'est là l'essentiel.

Le défi : trouver localement des chemins innovants qui permettent de contourner les obstacles institutionnels pour avancer de manière déterminée sur le chemin de l'unité.

5.5 Prendre des risques

Que l'on me comprenne bien : je ne cherche pas à prôner un œcuménisme qui chercherait à gommer les différences ; ce serait se priver du riche héritage des uns et des autres ; mais aujourd'hui, dans une société déchristianisée et devant l'urgence d'un témoignage commun, nos différences apparaissent de plus en plus comme une incongruité, un contre témoignage. Nous devons commencer par reconnaître que jamais nous ne serons Église tout seuls, que nous avons besoin des autres pour porter un témoignage crédible au cœur de la cité. À l'inverse du repli identitaire souvent prôné par peur devant l'incertitude du temps présent, j'encourage au contraire la prise de risques. Les générations qui arrivent comprendront de moins en moins nos différences. Encore une fois, sans rien renier de nos traditions respectives, nous pouvons progresser sur le chemin de la reconnaissance et du témoignage commun.

La communauté de Taizé reste un exemple magnifique où les différences s'estompent au profit d'une mission commune. On peut discuter des heures sur le positionnement œcuménique de la communauté de Taizé, certains protestants notamment la trouvant trop catholique. Il n'en demeure pas moins qu'elle accueille des milliers de jeunes de toutes confessions et sans confession et qu'elle peut, à travers cette unité, rayonner et porter un témoignage unique en son genre.

À la fin du siècle dernier, les avancées œcuméniques avaient permis notamment la construction de bâtiments qui regroupaient à la fois une église catholique et un temple protestant⁷². Il serait

⁷² C'est le cas du centre œcuménique de Meyrin

temps d'oser aller un pas plus loin. Je rêve d'une véritable communauté œcuménique qui regroupe en son sein des fidèles catholiques, réformés et évangéliques. Une seule communauté, un seul conseil et des ecclésiastiques des différentes traditions qui célèbrent tour à tour dans le même lieu des offices dans les différentes traditions liturgiques et eucharistiques et parfois en commun. Une communauté qui respecte les traditions et les sensibilités des uns et des autres, mais qui ose franchir le pas d'une communion assumée en vue d'un témoignage commun. Cela poserait des problèmes institutionnels que nos Églises ne sont actuellement pas en mesure de relever ; et c'est bien regrettable, car à force de vouloir chacune essayer de sauver ce qui peut encore l'être dans son coin, on risque de diluer le peu de forces qui restent !

Le défi : proposer une communauté œcuménique qui regroupe en son sein les traditions catholique, réformée et évangélique en vue d'une mission et d'un témoignage communs.

En guise de conclusion

L'Église protestante à Genève a probablement trop longtemps cru que, bon an mal an, elle allait pouvoir continuer comme avant. Certes il y a eu des crises ; même graves comme celle qui a conduit au licenciement d'un nombre conséquent de pasteurs. Ces crises successives ont provoqué des remises en question et des adaptations de la structure, mais sans jamais remettre profondément et fondamentalement en cause le modèle presbytero-synodal hérité d'une Église nationale, multitudiniste et majoritaire.

Un épisode pourtant mérite que l'on s'y attarde, ce fut le processus dit « de Montmirail »⁷³. Porté dans la prière, il a dégagé des lignes de force pour la mission, certaines audacieuses, et une vision commune. Malheureusement, après une période marquée par un souffle nouveau, la défense d'intérêts particuliers, des conflits personnels, la difficulté d'accepter une vision commune ont fini par entacher puis étouffer le processus. Alors qu'il aurait fallu redoubler d'efforts et d'audace, faire plus de place encore à la dimension priante et confessante, le Consistoire a préféré s'engager dans un énième processus de réformes de ses structures. Une adaptation des structures qui n'a pas fondamentalement changé la donne. Il s'agit maintenant de faire le deuil une fois pour toutes d'une Église qui peut se décliner sur l'ensemble du territoire géographique et continuer d'assumer un service large à la population. Autrement dit : on ne peut plus continuer à vouloir arroser le désert, il faut se concentrer sur les oasis. Réduire donc la voilure, mais le faire non pas en subissant les événements, mais en recentrant le cœur de la mission autour de communautés locales, plus petites, plus dynamiques, plus réactives, plus confessantes. C'est ce modèle que nous avons essayé d'esquisser dans les pages qui précèdent qui suppose que nous acceptions des changements assez profonds dans la manière de conduire l'Église, d'en penser les contours et de concevoir sa mission.

On l'a dit et redit : il est important qu'une Église soit conduite avec professionnalisme. Des compétences métier sont indispensables dans la gestion des ressources humaines, de l'immobilier, des finances, de l'informatique, de la communication. Pourtant, il serait faux d'imaginer qu'une bonne gestion de l'Église pourra assurer à elle seule un avenir à l'Église et mener ses changements. L'addition de toutes ces compétences métier, aussi nécessaires soient-elles, ne peut former à elle seule une Direction d'Église. Des compétences en ecclésiologie, une vision et une stratégie missionnaire, mais surtout un véritable leadership spirituel sont

⁷³ Durant le week-end de l'Ascension 2013, alors que le reste de l'Église veillait en prière à Genève, une délégation de responsables et de laïcs s'est réunie à Montmirail pour dégager les grandes lignes d'une nouvelle mission et surtout élaborer une vision commune.

primordiaux, car il ne s'agit pas « seulement » de réformer l'Église et ses structures, mais de penser sa conversion et de faire preuve d'audace. Aujourd'hui, ce dont l'Église a besoin, ce ne sont pas d'abord de bons gestionnaires, mais d'un leadership spirituel, capable de l'entraîner sur un chemin nouveau. Ce leadership peut être personnel ou collégial ; mais la place laissée à la conduite par l'Esprit dans une vision missionnaire et confessante sera déterminante. En effet seul un renouveau spirituel profond peut donner un souffle nouveau et résurrectionnel à l'Église. Elle pourra rebondir, non pas en croyant en ses propres compétences pour affronter la crise majeure qu'elle traverse, mais en s'abandonnant davantage au souffle de l'Esprit autour de communautés joyeuses et qui ont véritablement à cœur de témoigner de l'Évangile.

Mais je suis bien conscient qu'un renouveau spirituel ne peut se décréter ainsi par un simple claquement de doigts. Il ne peut être provoqué par notre seule volonté ; mais notre responsabilité est de préparer le terrain « *Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers* » (Marc 1.3). Aujourd'hui, la lourdeur institutionnelle, le découragement et la fatigue des acteurs du terrain, le manque de cohérence entre les différents ministères sont autant d'éléments qui risquent de tuer dans l'œuf toute forme de renouveau spirituel, même timide et local. Si on ne peut qu'espérer et prier pour un renouveau spirituel et qu'on ne peut pas le décréter, on peut toutefois travailler pour se donner les moyens d'attiser sa venue et cela commence très humblement avec sa propre personne. Un renouveau dans l'Église ne passera pas par des réformes institutionnelles, mais par la conversion de ses membres. Il est donc urgent que les hommes et les femmes qui ont cet amour pour le Christ et cette passion pour l'Évangile se retrouvent d'où qu'ils viennent et quelle que soit leur origine confessionnelle pour qu'en se reconnaissant mutuellement et en se portant dans la prière, ils préparent le terrain localement afin qu'un renouveau spirituel puisse émerger. Je ne suis pas sûr que la structure presbytero-synodale de notre Église, qui a la prétention de couvrir l'entier d'un territoire géographique tout en offrant des ministères particuliers à la population, puisse survivre à la profonde remise en question actuelle. En effet, les formes et les structures d'Églises ne semblent plus à même chacune dans leur coin, de relever ce défi. Quelque chose de nouveau doit émerger qui devra davantage faire de place à l'œcuménisme et à la communauté locale. Il faut peut-être que nos Églises « meurent » pour que puisse naître une forme nouvelle de communauté, de communion au service du Christ et de la proclamation de sa Parole. Nos outres sont peut-être désormais trop « vieilles » (Luc 5.37). Ce vin nouveau, ce souffle nouveau doit pouvoir trouver de nouveaux chemins, d'autres réceptacles que nos vieilles structures d'Église. Aurons-nous cette audace ? Ferons suffisamment confiance à l'Esprit qui seul peut conduire l'Église ? Je n'en sais rien,

mais ce que je sais c'est que je peux commencer avec ma modeste personne en essayant de me laisser toujours davantage guider par le souffle de l'Esprit, et cela j'ai envie et besoin de le vivre au sein d'une communauté de croyants heureux de témoigner de leur foi et de leur espérance.

Remerciements

Je tiens ici à exprimer mes vifs remerciements à la Professeure Élisabeth Parmentier pour son soutien et ses encouragements tout au long de ce travail. Sans elle, je n'aurais jamais eu l'audace ni le courage de mettre par écrit mes réflexions.

Mes remerciements vont aussi à Charles De Carlini et Marc Gallopin qui furent les lecteurs attentifs et critiques de la première version de ce travail. Leurs remarques m'ont été fort utiles et représenté une stimulation supplémentaire.

Enfin, je tiens encore à dire ma vive reconnaissance à Karine Brawand qui a relu avec soin ce travail et permis d'en améliorer le style pour une lecture plus fluide.

Un dernier remerciement va au conseil de la Paroisse Protestante Rive Gauche et à son président Laurent Rupp pour la confiance témoignée et l'encouragement à mettre concrètement en œuvre cette « stratégie missionnaire ».

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Préface | 2 |
| Remarque liminaire | 4 |
| Introduction | 5 |
| <u>1^{re} partie</u> : L'Église a-t-elle encore un avenir ? | 7 |
| I Un regard sans complaisance | 7 |
| 1. Une nécessaire conversion | 7 |
| 2. Ne pas reproduire le même | 9 |
| 3. Entre tradition et innovation | 11 |
| 4. L'Église a-t-elle encore un rôle à jouer ? | 14 |
| 5. La fin de l'Église de multitude | 17 |
| 6. Vers une Église priante et confessante | 18 |
| 7. Une Eglise missionnaire | 20 |
| II Quelles remédiations possibles ? | 23 |
| 1. L'accueil | |
| 1.1 Accueillir les nouveaux venus | 23 |
| 1.2 Oser inviter | 25 |
| 1.3 Une attention particulière aux familles | 26 |
| 2. Retrouver le goût de la communauté locale | 27 |
| 3. L'Eglise de maison, l'avenir de l'Eglise | 28 |
| 4. L'attention à l'autre | 29 |
| 5. La visite pastorale | 30 |
| 6. Pour être missionnaire, il faut oser témoigner et communiquer | 31 |
| 6.1 L'importance du site internet | 31 |
| 6.2 Rien ne remplace le contact personnel | 32 |
| | |
| <u>2^e partie</u> : Le culte | 34 |
| 1. Le culte, une « cellule » parmi d'autres ? | 34 |
| 2. L'exigence de la prédication | 35 |
| 3. L'importance des gestes | 37 |
| 3.1 Redécouvrir l'importance des gestes | 37 |
| 3.2 Les cultes lumière | 38 |
| 3.3 Les cultes « Renouveau et guérison » | 38 |
| 3.4 L'imposition des mains | 39 |
| 3.5 Inventer des gestes | 39 |
| 4. La sainte Cène | 40 |
| 4.1 Multiplier la fréquence de la Cène | 40 |
| 4.2 Vers une liturgie œcuménique | 41 |
| 5. Cultiver le beau | 42 |
| 5.1 Un langage codé ? | 42 |
| 5.2 Esthétisme | 42 |

| | |
|---|----|
| 5.3 L'importance de la musique | 43 |
| 5.4 Le débat sur l'hymnologie | 43 |
| 6. Un culte réel ou virtuel ? | 44 |
| | |
| 3^e partie : Quels ministères ? | 46 |
| 1. L'importance du ministère de généraliste | 46 |
| 2. Des ministres « au service » | 48 |
| 3. L'importance de la formation | 50 |
| 4. L'importance du savoir-être | 52 |
| 5. L'importance de l'hygiène spirituelle | 54 |
| 6. Les ministères spécialisés | 55 |
| 7. Les ministères dits « pionniers » | 60 |
| 8. Quels types de ministères reconnaître ? | 61 |
| 8.1 Les ministères classiques : pasteur, diacre, docteur et ancien | 61 |
| 8.2 Diversité des parcours, pluralité des ministères | 63 |
| 9. La particularité du ministère pastoral | 64 |
| 10. Un modèle clérical ? | 66 |
| | |
| 4^e partie : Quel modèle d'Église ? | 67 |
| 1. Une Église de membres ? | 67 |
| 2. Une Église synodale ou congrégationaliste ? | 70 |
| 3. La question du financement | 71 |
| 4. Quel modèle d'autorité en monde réformé ? | 73 |
| 5. Le refus de l'autorité | 73 |
| 6. Autorité synodale, collégiale et personnelle | 75 |
| 7. Pourquoi pas un évêque ? | 76 |
| 8. Un Ministère d'unité | 78 |
| | |
| 5^e partie : Ne pas être Église tout seuls ! | 80 |
| 1. L'œcuménisme comme nécessité | 80 |
| 2. Tendre la main aux églises du courant évangélique | 83 |
| 3. Les Églises issues de la migration et communautés linguistiques | 86 |
| 4. Quel développement pour les relations avec l'Église catholique romaine ? | 88 |
| 5. Prendre des risques | 90 |
| | |
| En guise de conclusion | 92 |
| Remerciements | 95 |
| Table des matières | 96 |